

SPIRITUS

HENRI MAURIER
AYLWARD SHORTER
JEAN-MARIE TARDIF
MOHAMED TALBI
SAHAR MOHARRAM
PHRA THITINYANO
IMAMURO KEIKO

L'ACTE DE PRIÈRE DE L'AFRICAIN NON CHRÉTIEN
LA PRIÈRE DANS LA TRADITION AFRICAINE
L'HOMME MENACÉ
UNE EXPÉRIENCE MUSULMANE DE LA PRIÈRE
A LA RENCONTRE DE DIEU DANS L'ISLAM
LA PRIÈRE, DÉPASSEMENT DE LA DUALITÉ
ENTRER DANS LA VÉRITÉ DE DIEU

&

S. de BEAURECUEIL, C. CORNU, Y. CRUSSON, A. DUTEIL
et les correspondants du courrier des lecteurs

prières de non-chrétiens

dossier :

- Henri Maurier L'acte de prière de l'Africain non chrétien / 3
Aylward Shorter La prière dans la tradition africaine / 15
Jean-Marie Tardif L'homme menacé / 25
Mohamed Talbi Une expérience musulmane de la prière / 31
Sahar Moharram A la rencontre de Dieu dans l'Islam / 46
Phra Thitinyano La prière, dépassement de la dualité / 57
Imamura Keiko Entrer dans la vérité de Dieu / 63
Serge de Bearecueil « Notre Père »... à tous ! / 67
-

chroniques :

- Yvon Crusson La foi chrétienne en milieu musulman / 69
Armel Duteil Quelle parole pour quelle famille ? (2) / 75
-

communication :

- courrier A plusieurs voix / 99
lectures Notes bibliographiques / 106
livres Reçus à la rédaction / 111
éditions Revues... sessions / 112
-

Au début de son deuxième mandat, l'équipe de rédaction de Spiritus maintient son propos : l'étude de la communication de la foi dans les diverses cultures. Nous avons conscience qu'il nous faut beaucoup écouter et beaucoup analyser avant de faire quelque proposition que ce soit. La communion entre Eglises se réalisera de plus en plus par la communication d'expériences des communautés de croyants et non à partir d'une parole d'autorité. L'expérience de la foi dans les autres Eglises est une invite continuelle à revoir l'expression de notre propre foi.

Toute Eglise est en étroite articulation avec les structures économiques, politiques, sociales et culturelles du peuple où elle est incarnée. Elle n'est pas le produit mécanique de ces structures, mais le visage qu'elle se donne est en relation avec les conditionnements des lieux où elle se trouve. Dans ce réseau d'interactions, la « religion » se présente, elle aussi, comme une dimension constituante. Les événements actuels le montrent suffisamment. C'est pourquoi nous avons voulu étudier un de ces actes religieux, la prière. Notre objectif n'est pas de comparer le contenu des actes de prière, mais d'approcher l'acte même de prière.

Une telle recherche ne veut pas sombrer dans le confusionnisme, renvoyant à des équivalences qui n'auraient plus de sens et ne feraient pas droit aux différences. Il est encore moins dans notre pensée d'en venir à des comparaisons qui ne serviraient qu'un faux triomphalisme. Nous voulons simplement aborder un acte humain fondamental qui touche de près le mystère de la personne et le dynamisme collectif de la prière. Il y a là en profondeur un niveau de communication qui est essentiel au dialogue. Cette démarche est surtout une invitation à une meilleure intelligence de la foi des autres.

Avant toute analyse critique des différences de formulations et d'expressions théologiques, il nous faut reconnaître la dynamique d'un mouvement de foi. Si une critique se fait jour, ce sera celle que ces témoignages induiront en nous : la prière des autres peut être source de réflexion sur notre propre prière. Elle peut nous rappeler l'exigence d'une conversion personnelle et maintenir en nous l'espérance d'un dialogue plus profond entre croyants.

Nous avons conscience de n'être qu'au début d'une recherche : comment un chrétien peut-il écouter ses frères non-chrétiens ? Comment peut-il prier avec eux ? Certes, la prière des catholiques change dans un monde en mutation, tout en se maintenant dans la fidélité à une même foi. Pussions-nous être de plus en plus fidèles à ce Notre Père que le Christ nous a légué comme référence pour qu'il devienne parole de frères et parole du Peuple de Dieu.

Spiritus

L'ACTE DE PRIÈRE DU CROYANT AFRICAIN NON CHRÉTIEN

Peut-on analyser l'acte de prière, sans faire acte de prière ?

Nous proposons, dans cet article, une construction à plusieurs étages :

- = quelques prières africaines, en regard d'...*
- = un commentaire qui leur sert de caisse de résonance,
qui se voudrait entrée en prière, avec*
- = un effort de dépaysement, pour se mettre loin de nos
horizons chrétiens, technicisés,*
- = quelques lignes (en italique) plus abstraites, pour souligner
des options théoriques, sous-tendant l'analyse.*

Pour entrer dans l'acte de prière négro-africain, (re-)découvrir un autre univers. C'est le genre de vie qui fait la prière.

Les recueils de prières ne manquent pas¹. Comme des musées, ils nous offrent des *membra disjecta*, perles isolées qu'un commentaire tâche de réanimer. Comment, en ces cimetières, retrouver l'acte de prière, la chair du vécu, la foi du croyant, le cœur du priant ? Et si on lui demandait d'expliquer lui-même ce qu'il fait quand il prie : pourrions-nous le comprendre ? pourrait-il le faire ? Cette sorte d'interview avec un étranger, cette mise à distance d'un acte spontané, qui va de soi dans son univers, n'impliquerait-il pas déjà relativisation ? Saisir sur le fait, en spectateur silencieux, l'homme africain qui prie ? Bien des observateurs l'ont fait ; ils ont recueilli

prières africaines non chrétiennes

1. - Sois pour nous une lune de joie et de bonheur,
Que le jeune homme se fortifie, et que l'adulte conserve sa force.
Que la femme enceinte accouche et que celle qui a accouché puisse nourrir
son enfant.

Que l'étranger arrive au terme de son voyage
Et que les habitants demeurent en sécurité dans leurs maisons.
Que le bétail qui paît au pâturage rentre heureusement.
Sois une lune de récolte et de veaux.
Sois une lune rafraîchissante et de bonne santé.

(Mensa Di Nola, p. 58)

2. - Amma, reçois le salut du matin...

L'eau de nos ancêtres est sortie...

Amma nous a donné la nouvelle année.

Donne-nous des hommes ;

Voici l'eau pour les hommes qui sont entrés et passés.

Voici l'eau pour les femmes qui préparaient la bière autrefois.

Donnez-nous du mil, donnez-nous du bétail.

Veillez sur ces hommes,

voici leur poule, prenez.

Si vous avez bu le sang, donnez-nous une longue vieillesse.

Faites-nous voir comme aujourd'hui le mil cultivé l'an prochain,

Faites-nous voir la troisième, la quatrième année...

(Offrande des prémices, Dogon, L.V. Thomas, p. 287)

3. - (Mon) Père chez les mânes et Dieu en son ciel !

(nom des Ancêtres invoqués...)

Tenez-vous près de ce Lukunyi (bois planté sur la place)

Nous voudrions : qu'on engendre beaucoup d'enfants dans ce village

que les femmes viennent nombreuses en mariage (chez nous)

que du gibier en nombre soit tué dans notre village

que les gens obtiennent des biens.

Que celui qui dit (de son prochain) : « qu'il ne mange de la vache ! »

Vertige dans ses yeux, qu'il ne voit pas le village !

Que sa flèche aille à côté !

Qu'il descende avec le courant

Que nous remontions, quant à nous, le courant.

Qui, qui donc ? - Oui, qui - Je le répète, qui donc ?

Que celui qui nous en veut meure !

Et nous, où donc ? Là-haut, chez l'Esprit Aîné !

(Luba, O. Bimwenyi Kweshi, p. 367)

4. - Toi, Dawère, qui es à moi, je veux, si tu l'acceptes, te donner cette
poule pour que le Dieu du ciel, le Tégan de la terre, et la Rivière l'acceptent
aussi et gardent les gardiens des champs et les cultivateurs.

(Prière pour le début des cultures, Dagari, L.-V. Thomas, p. 282)

des formules, rapporté des gestes : mais l'acte intérieur était-il saisissable ? Et si le spectateur baigne dans la prière chrétienne, comment aborder la rive du croyant africain sans le juger a priori ? Comment sauter de notre univers dans le sien ?

Car il faut sauter ! Il y a une différence de genre de vie entre lui et nous. Pour simplifier, considérons uniquement l'Africain rural en sa famille étendue et son village. Un homme indépendant, sans ville, sans bureaucratie, sans état, ni chef d'état à l'horizon. Supposons qu'il n'ait pas à se plaindre de quelque conquérant qui en veut à son indépendance, esclavagiste ou non, qui pille ou vole, détruit et incendie, enlève femmes et jeunes. Supposons que le Blanc n'est pas là, qui accapare des terres, enrôle pour le travail forcé, coince des enfants dans des écoles insipides². Supposons que le musulman n'est pas là, spécialiste du « monothéisme ». Ni les « mon Père ».

Un univers restreint, bien limité, où l'homme familial et villageois, immédiatement proche de la nature, produit lui-même ce qu'il consomme, s'organise lui-même sans dépendre, sans référence à d'autres, au loin, qui ne sont pas du même sang ou des alliés.

Eux vivent au rythme du jour et de la nuit, non à la lumière électrique. Ils ne logent ni ne marchent sur du minéral bétonné, asphalté, plastifié, métallisé, mais ils construisent avec le bois, la terre, les herbes accessibles à tous. Eux mangent ce qu'ils ont récolté, pêché ou chassé et s'habillent de ce qu'ils ont tissé. Ils ne sont pas encore tentés par ces objets d'importation, de fabrication énigmatique, qui font tourner les têtes et entrer dans les circuits commerciaux moyennant un sur-travail pour sur-produire des choses à vendre. Des gens qui éduquent leurs enfants entre eux par la vertu même de leur rythme et règle de vie, et que l'on fait basculer, le moment venu, du camp des femmes dans celui des hommes. Chacun sait faire, avec suffisamment de compétence, tout ce que son groupe, homme ou femme, forgeron ou potier, est habilité à faire. Et, solidairement, on fait ensemble, sans machine, ni apport énergétique supplémentaire, des travaux simples, sans se mêler de dresser des zigurrats ou de barrer des fleuves. Là, l'autorité vient de l'âge, de la réussite même de la coutume respectée. Le souci qui devient prière, c'est la pluie

5. - Mes condoléances à tous !

Que Dieu rafraîchisse le lieu où le mort est descendu.

Que Dieu fasse de lui notre hôte (nous accueille un jour)

Dieu fasse que nous nous voyions tous, avec lui, dans la paix.

Que Dieu donne la fraîcheur (la paix) à ses descendants.

La vie lui a manqué. Que Dieu nous laisse la vie.

(Prière après les funérailles. Bobo, L.-V. Thomas, p. 243)

6. - Dieu, Benjamin-Clair,

Toi qui viens de la maison des Gourma et vas chez les Degbam,

dépouille-toi de la noirceur et revêts la blancheur,

parce que la noirceur habite dans la brousse,

la noirceur n'habite pas dans la maison,

ce qui est rouge habite dans la brousse,

ce qui est rouge n'habite pas dans la maison.

Revêts-toi de blancheur, et entre dans cette maison.

La blancheur est bonne, entre dans cette maison avec un cœur blanc.

*(Accueil d'une jeune fille dans la famille de son fiancé,
Moba, L.-V. Thomas, p. 210)*

7. - Dieu jeune-ancien

Détourne de la maison tout ce qui, la nuit, veut y pénétrer, les arbres, les

pierres, les esprits que je peux nommer et ceux que je ne peux pas nommer,

les esprits de la terre,

Chasse-les et détourne-les tous,

Tous ceux qui marchent dans la nuit

Et que cette maison retentisse seulement d'éclats de rire, de cris de joie,

de jeux d'enfants.

Qu'à cette maison, seule, la nourriture manque (tellement elle est peuplée).

(Moba, L.-V. Thomas, p. 40)

8. - Tu ! Je m'étends sur la terre, je pose mes pieds dans la mer

Je pose la tête sur la pierre de l'Ange

Je m'enveloppe de Dieu !

Dieu n'a pas d'ancêtre, ni de Père, ni de Mère, ni de Frère.

Qui ouvre la bouche ne la referme plus,

Qui ferme la bouche ne l'ouvre plus,

Qui vient ne s'en retourne pas,

Qui s'en va ne revienne plus,

Qui ferme les paupières ne voie plus

Qui voit ne ferme plus les paupières.

Terre, engloutis-les dans le noir, sans issue et sans rémission,

Je me ferme de vous avec Dieu comme porte.

Celui qui ne peut rien contre Dieu, qu'il ne puisse rien contre moi !

Dieu sauve !

Qu'il sauve ma famille, ceux de la maison comme au loin.

(Prière du soir, Seerer, H. Gravrand, p. 11)

nécessaire, la santé, la fécondité des femmes, la bonne récolte, l'entente et l'ordre continué. Ce qui s'est toujours passé, se passe encore : « Que la paix règne dans le monde ; que la calebasse s'accorde avec le pot (= l'homme et la femme). Que leurs bêtes s'accordent et que toute parole mauvaise soit chassée dans la brousse, dans la forêt vierge »³. L'ennemi est intérieur : l'envieux, qui refuse de vivre de bon cœur les relations selon la coutume, dont le désir de puissance dévore et tue alentour. Le souci, c'est encore la venue d'une nouvelle épouse : qu'elle soit bienfaitrice ! ou le départ d'une fille vers une autre famille ; c'est la fin du vieillard qui, rejoignant les ancêtres, doit être remplacé à la tête de la lignée, front ininterrompu de la vie. La terre, la brousse, la forêt, tout autour, vaste espace de réserve, dont l'ancêtre, premier occupant, a pris possession en faisant alliance avec les génies du lieu, sont bons, assez bons, puisqu'on y demeure depuis des générations. Et les coutumes sont bonnes aussi, puisqu'en les respectant, on a vécu jusqu'à maintenant. « La paix seulement »...

Or, l'existence se reçoit. L'homme met sa part et la nature aussi. Accord fragile, non automatique. L'homme a ses désirs et, en face de lui, l'en-dehors a son quant-à-soi. Mais la foi du croyant, c'est que l'englobant qui l'entoure, est un espace ouvert à sa possibilité de vivre, de vivre en continuité avec ce qu'il a déjà vécu.

L'en-dedans humanisé qu'est le village et les générations qui s'y succèdent, c'est le cadet de la « brousse », en-dehors non humain qui entoure. C'est le centre d'un englobant, ciel et terre, astres en haut, trous en bas, sec-humide, pluie et points d'eau, arbres, rochers et animaux, lumière et ténèbres. Ici, on n'exploite pas la nature en lui arrachant le maximum par la puissance d'engins ou de produits chimiques fabriqués par l'astuce irrespectueuse des hommes ; ici, on a la *daba* de fer et la parole qui sollicite. L'englobant, espace familial et pourtant irréductible indomptable, offre la possibilité bienveillante de vivre : « Rivière, je te demande la permission de prendre du poisson, comme faisaient nos ancêtres avant moi »⁴. Foi du croyant, testée par une longue pratique : puisqu'on s'enracine dans ce lieu, qu'on y multiplie, qu'on y dure, on y continuera. Et si on doit s'installer ailleurs, prudemment on essaiera le nouvel englobant. Vivre, c'est croire.

9. - Esprit Aîné, Maweja de toute bonté
Soleil qu'on ne peut regarder fixement
Qui le regarde est brûlé de ses rayons
Seigneur l'ancien, Wawonga. - C'est toi !

Ancêtre, maître à qui sont les hommes ! C'est toi !

Citundu (fils d'en-haut)
Bouclier sur lequel se brisent les héros ! - C'est toi !

S'il décide de donner
Tu dirais : il s'en débarrasse ! - C'est toi !

S'il décide de refuser
Tu pleures à en avoir des plaies sous les yeux ! - C'est toi !

Vent débordant les villages ! - C'est toi !

Cibangu (cet) Arbre
toujours où il commença (toujours le même) ! - C'est toi !

Porte qui voit des deux côtés ! — C'est toi !

Pierre du Rocher ! - C'est toi !

Eau qui mangea l'expert nageur ! - C'est toi !

Poule-mère qui rassemble ses poussins
le jour de grand vent ! - C'est toi !

Esprit-Aîné de nos Ancêtres
Le jour du malheur, on s'appuie sur toi ! - C'est toi !

Vent auquel on ne peut tendre un piège
Le pièges-tu, que tu n'attrapes que feuillage ! - C'est toi !

(Luba, O. Bimwenyi Kweshi, p. 369)

10. - Bonne brousse, bon soleil, bon froid.
Qu'Amma protège vos corps, vos pieds,
que le Lébé protège vos corps, vos pieds,
que les Totems protègent vos corps, vos pieds, ..
que les Yéban protègent vos corps, vos pieds,
que les Amdoumboulou protègent vos corps, vos pieds,
que les autels des masques protègent vos corps, vos pieds,
que les autels de l'extérieur protègent vos corps, vos pieds,
que les autels néfastes protègent vos corps, vos pieds,
que les autels de l'intérieur protègent vos corps, vos pieds,
que Mouno... Mounokanne... Kannamanga... Onowagna... Dyonséo...
que le chevrier aux nombreuses paroles protège vos pieds.

(Chant d'initiés, Dogon, L.-V. Thomas, p. 332)

* Or, cet englobant est un et multiple ⁵ ; un, source unique et déjà là depuis toujours, fin et terme, comme Dieu ⁶ ; multiple, car les ancêtres y sont enterrés, et les morts mécontents y divaguent, et les esprits-génies y sont les visages des choses, les rencontres fortuites chanceuses et malchanceuses.

L'acte de prière, c'est de leur parler, de leur dire qui on est, qu'on a le droit de leur adresser une requête parce qu'on n'est pas des intrus, qu'on est correct et qu'on ne demande pour l'immédiat rien que ce qu'on a déjà obtenu dans le passé ; à la fois merci pour le souci satisfait d'hier et demande pour le souci de demain.

Mais englobant englutissant, sur lequel l'homme et son en-dedans se conquièrent par les moyens mêmes que l'englobant consent à l'homme. Mort rôdante, bouche dévoreuse dans laquelle il faut jeter des victimes sacrifiées pour y échapper soi-même et, par là, se constituer en groupe vivant, sauvable jusqu'à la prochaine fois.

Or, vivre dans l'en-dedans familial et villageois, c'est être ensemble en solidarité, selon les règles coutumières ; l'acte de prière y est collectif et ce qui est demandé est un vécu commun. Même, l'individu qui prie seul ne demande que le lot commun : pourquoi l'englobant ordinairement favorable s'acharnerait-il sur lui ?

Prière familiale, prière villageoise, le souci est porté par les responsables et par chacun selon son rang. Il n'est pas bon qu'un individu prétende aller son chemin à part des autres, parce qu'il aurait rencontré un « esprit » broussard qui lui a fait de l'œil, lui indiquant un fétiche pour sa chance personnelle ; où va-t-il s'égarer celui-là ? serait-il en passe de dominer les autres ou de leur prendre leur juste part.

11. - O Dieu, père tout-puissant, toutes choses proviennent de Vous.
Mais moi, Père, je n'ai pas de fille.
Les autres gens envoient les leurs, ils ont des enfants.
Mais moi, je n'ai rien.
Eux, ils envoient leurs enfants puiser de l'eau,
ramasser du bois de chauffage, allumer le feu,
aider à préparer la nourriture.
Mais moi, je suis toute seule pour mon travail !
Je t'en supplie, Père !
Je souffre beaucoup dans le cœur !

(Prière d'une femme Yaka, un soir, après le repas, Bandundu, p. 53)

12. - Vous, N...nos Ancêtres, étiez dans la région.
Ainsi, nous y sommes également et aujourd'hui nous disons :
ceci est notre pays et nous y construisons.
Hier, nous habitions chez N... il est mort et nous sommes partis.
Nous sommes allés chez N... et lui aussi est mort.
Aujourd'hui, nous avons veillé toute la nuit ici.
Ecoutez-nous : nous partirons en brousse
pour tirer une antilope, mâle ou femelle,
afin que nous sachions si notre ancêtre nous entend.
Nous vous donnerons du sang,
nous construirons et nous vivrons en prospérité.
Des enfants naîtront et passeront par les rites de la circoncision.
La survie de l'homme réside dans la fécondité de la femme.
Que son sein conçoive...
Et toi, Dieu Seigneur, tu as enjoint aux hommes :
Allez construire des villages, et procréez des enfants, éduquez-les.
Nos Ancêtres ont fait comme tu leur avais montré.
Ainsi nous, nous ferons.
Aujourd'hui, nous disons : établissons-nous ici.
Vulie ! Vulie ! notre grand Ancêtre Zambi,
aide-nous, nous, tes enfants.
Que ce village prospère et devienne fort,
nous engendrerons des enfants et qu'eux aussi engendrent des enfants.

(Prière pour une nouvelle installation, Tutshiokwé, Dieteren, p. 151)

13. - Nous, là où nous habitons, nous n'ensorcelons pas,
nous ne tuons pas l'enfant d'autrui.
Si le vieux nous donne à manger, nous mangeons.
Si le jeune nous donne à manger, nous mangeons.
Nous ne portons pas envie pour le manger ni pour la boisson.
L'inimitié aussi, nous n'en voulons pas.
Vois, pour quel motif le Dieu tout-puissant
nous voue-t-il une inimitié pour rien ?

(Prière Yaka, Bandundu, p. 59)

En famille, au village, dans l'égalité relative où l'on consomme ce qui a été trouvé par le travail de tous, sous l'englobant protecteur bienveillant, on respecte la hiérarchie des âges et des sexes, on garde la paix. Pas de prière si on n'est pas en paix les uns avec les autres, si les intentions ne sont pas pures, si on veut du mal à autrui, si on ne s'est pas réconcilié. Pas moyen d'échapper : « Cancrelat aux yeux sous le chaume, quoi que tu fasses, il le sait. » Pas moyen pour les hommes de déployer leur vie face à l'englobant engloutisseur, si l'homme n'est pas sagement homme-ensemble-avec-les-autres.

Car, de fait, l'englobant cesse d'étouffer quand les hommes, unis dans la paix selon la coutume-qui-fait-ses-preuves, cueillent, cultivent, bâtissent, chassent et pêchent, mangent et boivent, pour leurs besoins et à la limite de leurs forces conjuguées. La force mauvaise est reléguée dans la brousse, la force bonne s'épanouit au village.

Mais si vous ne respectez pas la coutume, si, rompant un interdit, vous distendez les liens, vous sortez de votre place, vous ouvrez une brèche dans votre humanité et la force hostile s'introduit : mort, maladie, stérilité, sécheresse, malchance.

Echange normalisé, testé (puisqu'on est là de père en fils et qu'on fait toujours de la même façon et que ça a toujours réussi puisqu'on vit) entre l'en-dedans et l'en-dehors, ça ne peut pas toujours marcher. Autrement, on serait devant une technique infaillible pour que le désir soit toujours satisfait. Or, le propre de l'englobant-en-dehors c'est précisément son irréductibilité au monde humanisé.

14. - Tu nous as réjouis avec les nombreuses naissances que tu nous as données.

Rien de tout ce que nous t'offrons n'est digne de toi.

(Prière pour une naissance, Luba, L.-V. Thomas, p. 289)

15. - Est-il juste que des gens comme vous, au lieu de demander poliment à manger, veniez sans cesse à nous sous forme de maladies ? Est-ce correct ? Non. Ne voyez-vous pas que, maintenant, vous êtes couverts de ridicule, puisque le sorcier nous a mis dehors ?

(Prière aux ancêtres, Zulu, L.-V. Thomas, p. 152)

16. - Vous êtes inutiles, dieux !

Vous ne faites que nous ennuyer !

Bien que nous vous offrions des sacrifices, vous ne nous exaucez pas.

Nous sommes privés de tout.

Vous êtes pleins de haine, vous ne nous enrichissez pas !

(Prière Ronge, L.-V. Thomas, p. 45)

17. - Kuluhung (grand génie protecteur du lignage), je suis seul.

Ma fille est morte, mon fils est mort.

Je n'ai plus de frères,

Mon corps est gâté, je n'ai plus la force de cultiver,
de faire du vin de palme.

Je n'ai plus la paix.

Kuluhung, toi et les ancêtres, ne pouvez pas m'abandonner,
ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible...

(Prière d'un malheureux, Diola, L.-V. Thomas, p. 152)

18. - Par Dieu, notre Maître Sèn,

celui à qui tu donnes aura, celui que tu privas manquera.

Je te prie en cet instant

de m'élever avec toute ma famille

afin que j'atteigne mes pairs.

Et garde-moi, de près ou de loin,

comme un berger son troupeau.

(Prière Seerer, H. Gravrand, p. 22)

19. - Ancêtres,

nous étions ici ensemble ; vivre ensemble dit : soutien mutuel.

Mais N... et N... n'ont pas eu leurs actions ni leurs paroles emboîtées dans l'accord.

du mauvais en est sorti, et des mauvais propos ont devancé leurs bouches.

Comme conséquence à cela, d'autres malheurs nous ont frappés.

Eh bien ! que ce soit calme sur calme !

Voici l'eau, aujourd'hui, pour calmer cela.

Paix simple ; que cela arrive.

(Prière de réconciliation dans une famille, Bobo-Fing, L.-V. Thomas, p. 328)

L'acte de prière peut devenir tour à tour étonnement, impatience, récrimination, protestation, injure, cajolerie, scepticisme, confiance-quand-même... Il y a un périple de la prière, l'acte de prière épouse le chemin de l'englobant favorable-défavorable, surprenant-récal-citrant, insaisissable, mais toujours là.

Car, de temps en temps, on ne comprend plus, rien ne va plus. La chance est tarie. Comment serait-il possible que l'à-venir ouvert sur la possibilité d'une existence heureuse continuée, puisse se fermer ? Où est donc la faute ? Et il faut chercher, s'examiner, consulter le voyant, confesser.

Ou encore, pourquoi n'ai-je pas ce que les autres obtiennent ? N'y a-t-il pas pour chacun son tour d'être heureux ? Et si le malheur ne chôme jamais, pourquoi s'accumulerait-il sur moi ? L'englobant serait-il partial, injuste, ou subitement rebelle, intraitable ?

Bien sûr, eux, dans l'englobant, sont ce qu'ils sont, ils ont leur quant-à-soi ; et nous, les hommes, avons aussi nos roueries. Mais n'y a-t-il pas alliance ? Pourquoi alors cette incorrection soudaine qui vous rend sourds et muets ? Seriez-vous devenus mauvais ? Vous auriez bonne mine ! Allons donc ! Jusqu'à maintenant, vous étiez bien accordés à nos justes désirs, désirs honnêtes, vous le serez bien encore. On sait bien que tel « génie » de la montagne ou du fleuve est irrémédiablement méchant, là, on n'obtient jamais rien de bon. Ça va comme ça ! On l'évite, on ne va pas le déranger, chacun chez soi. Mais vous, ce n'est pas possible !

Ainsi, l'acte de prière du croyant africain non chrétien est systole-diastole comme le cœur qui se remplit et se vide. Il faut qu'il y ait des ruptures dans la faveur de l'englobant, alarme au village et en famille, désir non comblé, pour qu'il y ait ensuite apaisement, joie de vivre, attente confiante.

Beaumont-sur-Oise, Henri Maurier pb.

a. bibliographie de l'article précédent

- *Les religions d'Afrique Noire, traditions et textes sacrés*, documents choisis et présentés par Louis Vincent THOMAS, Bertrand LUNEAU et Jean DONEUX, édit. Fayard-Dénoël, Paris, 1969 (réf. L.V. Thomas).
- *Textes sacrés d'Afrique Noire*, choisis et présentés par G. DIETERLEN, édit. Gallimard, Paris, 1965 (réf. G. Dieterlen).
- *La Prière, anthologie des prières de tous les temps et de tous les peuples*, choix et préface par Alfonso M. DI NOLA, éditions Seghers, Paris, 1958.
- *The prayers of African Religion*, S. MBITI, SPCK, London, 1975.
- *Dieu, idoles et sorcellerie dans la région Hwango-Bas Kwilu*. Rapports et compte rendu de la II^e semaine d'études ethno-pastorales, Bandundu, Zaïre, 1966 (réf. Bandundu).
- *Discours théologique négro-africain, problème des fondements*, Louvain, 1972.
- *La prière négro-africaine*, H. GRAVRAND, photocopié, 1975.

b. notes de l'auteur :

- 1/ Tout cela a sa trace dans des prières africaines. Voir DI NOLA, 55, 60 ; G. DIETERLEN, 64, 76, 85.
- 2/ DI NOLA, 59.
- 3/ DI NOLA, 50.
- 4/ Nous pensons que le « monothéisme » des Africains ruraux n'a pas le même sens que le « monothéisme » des civilisations universalisées étatiques ou impériales.
- 5/ Il est bien évident que l'emploi des mots occidentaux chrétiens : Dieu, anges, esprits, autels, etc. traduit bien imparfaitement les termes africains.
- 6/ O. BIMWENYI-KWESHI, 445.

LA PRIÈRE DANS LA TRADITION AFRICAINE

trois exemples

La vie sociale en Afrique est traditionnellement imprégnée de religion et les occasions de prier sont innombrables. Chaque activité a pratiquement son angle religieux et il est souvent fait mention de Dieu et des êtres spirituels qui sont censés contrôler les vies humaines et le destin de la communauté. La prière est incontestablement, dans l'Afrique traditionnelle, une dimension de la vie même. Cependant, pour se rendre compte du fait, il faut se tourner vers les exemples de prière formelle dont un profane, et particulièrement un chrétien, a plus rarement et plus difficilement l'occasion de faire l'expérience. Les pratiquants de la religion traditionnelle en Afrique se méfient des chrétiens et particulièrement des prêtres, qui sont les représentants d'une autre tradition qui s'est avérée indifférente, voire même hostile. Au cours des douze dernières années, j'ai eu la chance de participer en plusieurs occasions à la prière africaine non chrétienne. Et sans doute, la meilleure façon de démontrer la signification de cette prière traditionnelle est-elle de décrire et d'analyser quelques-unes de ces occasions.

J'ai choisi trois exemples très différents. Le premier concerne le peuple Kimbu, en Tanzanie occidentale. Ce sont des nomades qui cultivent le maïs et récoltent le miel, et qui habitent une vaste contrée boisée à la population clairsemée. Plus récemment, sous la pression du gouvernement, ils se sont adonnés à la culture et au séchage du tabac. L'expérience consignée ici remonte à décembre 1966, alors que je me trouvais, pour plusieurs semaines, dans le petit village de Mbolé. Ma base sur le terrain parmi les Kimbu était, pour deux années, à neuf kilomètres de là, mais je faisais de fréquentes visites à Mbolé et m'étais lié d'amitié avec celui qui était à la tête de la tribu, le chef Mulugula Kasaka. Bien que son pouvoir politique fût très limité, Mulugala sus-

citait une allégeance morale très étendue en tant que chef fondateur du Kimbu. Ce rôle, il le concevait presque comme une vocation religieuse. En outre, il était favorablement disposé envers les missionnaires catholiques, ayant permis à deux de ses fils de se convertir, et il voyait - mieux peut-être que les missionnaires eux-mêmes - les continuités entre le christianisme populaire et la religion traditionnelle Kimbu. C'est ainsi qu'après une amitié de deux années, il m'invita à assister à un service de prière dans la cour de sa demeure, à Mbola.

Comme toute prière traditionnelle en Ukimbu, celle-ci était adressée aux ancêtres, ou Milungu. Les Milungu, en particulier ceux qui furent des chefs au cours de leur vie terrestre, étaient censés partager la puissance et la providence du Créateur, Ilyuva, dont le symbole vivant est le soleil. Les ancêtres du chef étaient une sorte d'intermédiaires, médiateurs entre les bénédictions divines et les prières des hommes. Bien que les Milungu soient des créatures humaines, Ilyuva les habitait d'une manière mystérieuse, et les prier équivalait à prier Dieu lui-même. A la fin de la prière, on en appelait à Ilyuva pour témoigner que le devoir de la prière avait été accompli. Il ne faut pas penser que Dieu était rendu lointain par ce procédé. Au contraire, Ilyuva en devenait plus puissant et immédiatement présent dans ses représentants, tout comme Yahweh, dans l'Ancien Testament, habitait son Temple, son nom, son esprit, son ange et ainsi de suite.

En outre, tout le monde naturel était une parabole, sinon un sacrement, de cette réalité théologique. Les collines étaient particulièrement associés au Créateur, et c'était sur leur sommet qu'au prix de beaucoup d'efforts et de difficultés, on enterrait les corps des chefs défunts. Les rivières qui descendaient de ces collines pour irriguer les vallées étaient, à leur tour, une émanation de ces ancêtres, symboles du fleuve de la vie, coulant à travers eux, issu d'Ilyuva, source de vie. A certaines époques, mais de plus en plus rarement, Mulugala envoyait une procession d'anciens sur la tombe de l'un ou l'autre de ses ancêtres, avec des offrandes pour obtenir de la pluie ou du miel. Le voyage était long, rendu plus long encore par le déplacement des Kimbu et leur installation dans de nouveaux villages, loin des lieux sacrés de leur tradition. En conséquence, Mulugala attachait une importance accrue à la liturgie qui se célébrait dans son domaine. Celle-ci avait son centre sur une hutte-autel d'environ quatre-vingt centimètres de haut, surmontée d'un toit d'herbe de forme conique, et pourvue d'une ouverture de petite dimension, par laquelle les offrandes pouvaient être poussées à l'intérieur.

Placé devant cet autel, le vieux chef invoquait ses ancêtres et implorait leur faveur pour lui-même et pour son peuple.

Mulugala, moi-même et un de ses fils étions les seules personnes présentes. Le chef était enveloppé dans une pièce de tissu blanc jeté sur ses épaules, et portait un calot en tissu blanc, comme en portent les musulmans en Afrique Orientale. Il m'expliqua que le fait de porter du blanc pendant la prière gagnerait la faveur d'Ilyuva et des ancêtres, le blanc étant leur couleur, celle de la vie. Mulugala s'assit sur ses talons, devant l'autel. Il tenait une petite calebasse dans la main droite. Il y prit un gorgée de farine de maïs et d'eau qu'il recracha d'un jet magistral, en direction de l'autel. Ensuite, il nomma un de ses ancêtres et spécifia ses besoins ; avant chaque nom, nouvelle gorgée et nouveau jet :

IGELEKA : *sillon-qui-n'est-jamais-moissonné,*

LUWUMBU : *qui-marche-sous-terre,*

IPUPI : *terreur-de-ceux-l'éveillent,*

KASAKA : *celui-dont-on-se-souvient-chaque-jour,*

jette les yeux sur tes enfants, accorde-leur la pluie, donne-leur la nourriture.

Puis, Mulugala se leva : la prière était terminée. Il y avait là une simplicité et une franchise frappantes. Je n'y avais pas pris part, mais j'y avais assisté en observateur silencieux. Le crachement de farine de maïs et d'eau était la bénédiction habituelle, dans les rituels sociaux de tous ordres, surtout dans les rituels familiaux, la couleur blanche du liquide signifiant, ici encore, la vie. La prière de Mulugala avait pour objectifs la vie et ses nécessités. Il termina en tournant le visage vers le ciel, et en disant : « Ilyuva l'a vu ! ».

Le second exemple vient d'un peuple pasteur, dans le nord de l'Ouganda oriental, un des groupes connus collectivement sous le nom de Karimojong. J'étais arrivé dans cette contrée, le Karamoja, à la mi-avril 1969. A cette époque, je travaillais en Ouganda, et c'était mon premier séjour dans la région. Karamoja ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu auparavant en Afrique orientale. C'était une vaste étendue à demi-désertique, un étrange paysage lunaire, avec des volcans coniques, s'élevant du sol des vallées ou dominant des formations rocheuses d'aspect bizarre et extraordinaire. Dans ce lieu sauvage, vivaient les Karimojong avec leurs grands troupeaux de bétail, se déplaçant dans un nuage de poussière jaune qui recouvrait la plaine. Ces gens habi-

taient dans des palissades épineuses, formant des couloirs qui ressemblaient à des labyrinthes ; ceux-ci conduisaient à de nombreux petits enclos avec leurs maisons miniatures où il fallait pénétrer en rampant. Partout, on ressentait une psychose de guerre, par le fait qu'on était prêt à défendre le trésor que représente le bétail contre un envahisseur inconnu. Les hommes, à part quelques ornements, étaient pratiquement nus. Les femmes portaient, par devant, un mini-tablier et une peau de chèvre traînant par derrière. Leurs seins étaient nus.

La pluie est absolument vitale en Karamoja. Si les pluies sont en retard, ou si elles tombent en quantité insuffisante, hommes et bétail voient se profiler la famine. A la fin de la saison sèche, les bouviers conduisent les troupeaux à l'ouest, dans de nouveaux pâturages et reviennent lorsque la pluie a redonné vie aux prairies plus près de leurs villages. Les Karimojong font un peu de culture marginale sur le pourtour de leurs villages. Leur religion est une forme de théisme sans complication — bien qu'il soit difficile de dire s'ils attribuent à Dieu (qu'ils appellent « Akuj », littéralement : « Ciel ») des caractéristiques personnelles. Akuj est le pouvoir suprême, symbolisé par le ciel semé de nuages ; il est l'arbitre de la vie et de la mort par le truchement de la rétention ou de l'octroi de la pluie.

Au deuxième jour de mon passage en Karamoja, on m'emmena dans un village du nom de Nawanatau, non loin de la capitale régionale, Moroto. C'était le 14 avril et les pluies, généralement attendues pour la fin mars, avaient plusieurs semaines de retard. La famine imminente menaçait le peuple. A Nawanatau, nous fûmes très bien accueillis. J'étais venu avec deux autres prêtres, un missionnaire qui apportait un sac de grains pour les habitants du village, et un prêtre ougandais d'une tribu voisine, les Iteso. On regarda ce prêtre comme un présage éminemment favorable parce que son nom signifiait « viande », à la fois dans la langue des Iteso et dans celle des Karimojong. Au village même, nous ne trouvâmes que les femmes et les enfants, et ceci parce que tous les hommes prenaient part au sacrifice offert à Akuj, à quelque distance des limites du village. C'était le deuxième jour du sacrifice, le jour de communion. L'immolation réelle avait eu lieu la veille, avec toutes les invocations et les rituels d'usage. La victime était un bœuf noir, symbole des nuages noirs annonciateurs de pluie qui faisaient l'objet de la prière.

Pour comprendre la prière Karimojong, il faut apprécier la signification

du bétail dans la cosmologie et la vie sociale de ce peuple. Le troupeau familial est une sorte de « famille-ombre » (comme un double invisible), symbole de la prospérité de la famille et de son accroissement en nombre. Dans toutes les occasions sociales, le bétail est une monnaie d'échange dans les relations entre les groupes et les individus. Mais le bétail est davantage qu'un symbole social, c'est un sacrement de la présence du sacré dans la vie des Karimojong. Des parties déterminées de la victime sacrificielle sont revêtues d'une signification religieuse particulière. Par exemple, l'arrière-train de la victime, avec les pattes liées, ou encore, le chyme, dans l'estomac de l'animal, utilisé pour les bénédictions et les onctions. Une procession de bétail joue un rôle prépondérant dans de nombreuses cérémonies religieuses Karimojong et le bétail est, en général, le lien symbolique entre Akuj et le monde des esprits.

Je redoutais un peu notre intrusion sur le lieu du sacrifice, mais nous fûmes immédiatement mis à notre aise. Plusieurs hommes s'avancèrent pour nous accueillir et nous inviter à participer. Les hommes étaient assis en rond, groupés par âges, installés sur de petits tabourets de bois. Ils devisaient familièrement. Un cercle d'anciens bénéficiaient de l'ombre d'un grand arbre nouveau, au pied duquel on avait déposé l'arrière-train de la victime sacrificielle. Le reste de l'animal avait été découpé, et les morceaux rôtissaient, fixés à l'extrémité de fers de lance, au-dessus de feux allumés au centre de chaque cercle. Plusieurs jeunes hommes avaient le corps entièrement recouvert de la cendre blanche du feu, ce qui semblait accentuer davantage encore leur nudité. On me dit qu'ils avaient été malades et que c'était là une manière d'attirer sur eux la bénédiction d'Akuj.

Malgré l'anxiété causée par le retard de la pluie, il régnait un climat de joie et de détente. Les prières étaient terminées ; c'était maintenant le moment des agapes, la fête rituelle qui est un gage de vie pour le bétail et pour les hommes. Je fus invité à me joindre à un groupe de jeunes hommes et mes compagnons furent conduits dans d'autres groupes. Un des hommes tendit un fer de lance portant deux morceaux de viande à son extrémité. Je pris le premier morceau, un peu de filet noirci fort bien cuit. Le second m'était également réservé et je le pris avec quelque appréhension. C'était un gros steak, brûlé à l'extérieur, mais bleu et saignant au-dedans. Sans couteau, ni fourchette - ne parlons pas d'assiette - le manger ne fut pas chose facile. J'avais les mains et le devant de ma chemise couverts du sang du sacrifice. Les

Karimojong apprécièrent énormément ma participation à leur fête, et semblèrent penser que la présence d'étrangers était une preuve supplémentaire de l'efficacité du rite. Comme nous prenions congé, un de mes compagnons fit la remarque qu'il eût été pertinent de célébrer la messe pour demander la pluie, en conclusion du sacrifice Karimojong.

Le dernier exemple est de loin le plus significatif des trois. Ce fut une interview avec une des « divinités-héros » du peuple Baganda, de l'Ouganda méridional. J'avais aidé à organiser, pour le compte du Secrétariat du Vatican pour les non-chrétiens, une consultation sur la religion africaine traditionnelle. Un des participants était le Docteur Kalibala, un homme très cultivé qui, à une certaine époque, avait été un anglican pratiquant et directeur d'une importante école secondaire à Kampala. C'était maintenant un homme âgé, et il avait renoncé au christianisme pour revenir à la pratique de sa religion traditionnelle. C'était, de bien des façons, une personnalité publique en Ouganda, passant fréquemment à la télévision pour faire l'apologie de la religion traditionnelle dans les émissions de table ronde. Après le meeting, il m'invita plusieurs fois chez lui, à Nakulabaya, un secteur de Kampala City, situé sur les pentes de la colline de Namiramba.

A cette occasion, le 31 juillet 1975, je rendis visite au docteur en compagnie de deux religieuses catholiques et d'un catéchiste laïque. Le docteur vivait dans un modeste ensemble de style traditionnel, comprenant des autels aux esprits et autres témoignages de son exercice de la médecine traditionnelle. Une des pièces de sa maison était un « ssabo » ou temple de la divinité Kiwanuka. Ici, il est nécessaire d'expliquer quelque peu ce qu'est la théologie traditionnelle Ganda. Avant la prédication du christianisme au XIX^e siècle, les Baganda possédaient un panthéon d'esprits. Certains, parmi ceux-ci, jouissaient, dans la croyance Ganda, d'une plus grande importance que les autres, mais tous étaient connus collectivement sous le nom de « Lubaale ». Quelques-uns de ces Lubaale étaient censés avoir eu une existence humaine, tandis que d'autres étaient des représentants de forces naturelles. Cependant, tous furent pratiquement, au cours des temps, apparentés aux mythes qui célébraient la fondation du royaume Ganda, et en particulier à Kintu, le premier législateur, lui-même un Lubaale, et le symbole central de l'identité culturelle ganda. Les Lubaale avaient leurs temples, disséminés partout dans le pays, chacun pourvu d'un prêtre et d'un médium. Celui-ci était appelé Mmandwa : c'était une

femme, « mariée » symboliquement aux Lubaale en question. C'est par sa bouche que le Lubaale donnait ses messages à l'humanité, et par son intermédiaire que les prières lui étaient adressées.

Les Baganda sont un peuple d'agriculteurs sédentaires, cultivant les bananes à cuire, qui sont leur nourriture de base. Leur contrée est fertile et la population est dense. Les croyances ganda traditionnelles, axées comme elles le sont, sur les temples des Lubaale, reflètent la prospérité et la conscience historique du peuple. Il semble qu'il y eut, parmi les Lubaale, plusieurs candidats à être identifiés à Dieu le Père par les missionnaires catholiques. Katonga était le Créateur ; Muwanga, le roi des divinités bien qu'il ait eu des ancêtres missionnaires ; Ggulu était l'esprit du Ciel et il était le seul à n'avoir ni temple, ni prêtre. Katonda était éventuellement adopté par les missionnaires, mais c'était le fils de Ggulu qui, selon la croyance ganda, avait envoyé Kintu sur terre. Ce fils de Ggulu s'appelait Kiwanuka, et son temple se trouvait d'abord à Mengo, la colline royale de Kampala. Le docteur Kalibala avait fait revivre le culte de Kiwanuka, assumant personnellement le rôle du prêtre-interprète du Mmandwa, ou médium.

A notre arrivée, nous fûmes accueillis par le docteur et conduits à la porte du temple où il nous fut poliment demandé d'enlever nos chaussures. Nous entrâmes dans la pièce sur nos chaussettes, et nous constatâmes que c'était une simple salle de prière, avec des nattes sur le sol et des murs nus. Sur la paroi qui faisait face à la porte était accroché le seul ornement : un fer de lance en métal. Au pied du mur, il y avait un certain nombre d'assiettes en vannerie, contenant de petits paquets de feuilles de bananiers et quelques pièces de monnaie. Les paquets contenaient des grains de café. Parmi ces offrandes, toujours sur le sol, il y avait une corne de buffle. Il n'y avait qu'une seule fenêtre dans le mur à côté de la porte. Nous fûmes invités à nous aligner le long du mur à angle droit avec la porte. Nous nous assîmes sur nos talons, à raison de deux personnes de chaque côté du docteur.

Puis les personnes qui devaient se réunir arrivèrent : une femme âgée qui s'assit à notre gauche et un homme d'âge moyen qui s'assit à notre droite. Ceux-ci, comme le docteur, se drapèrent dans un tissu couvrant les épaules. Ce matériau avait l'aspect du papier et il était fabriqué en martelant l'écorce du figuier géant. C'est alors qu'une mince jeune femme, entre 20 et 25 ans, pénétra dans le temple. Elle avait un vêtement du même tissu et portait un bébé sur la hanche. C'était le

mmandwa. Elle s'assit en face de nous, le dos au mur. Après avoir un peu caressé le bébé, elle le posa à terre et prit soudain une posture rigide, le dos droit, la tête levée et les yeux fixés droit devant elle, dans notre direction. Elle commença à se convulser et à émettre, lèvres closes, des sortes de hoquets : signe que l'esprit était présent. Lentement, délibérément, elle commença à parler d'une voix normale.

Le docteur nous dit tout bas que l'esprit était là. Chaque fois que la jeune femme s'arrêtait, il nous donnait une traduction rapide de ce que l'esprit avait dit. Brièvement, le message était le suivant : les Baganda croient aux « anges » qui possèdent les êtres et transmettent les messages de Dieu aux hommes. Bien avant que les missionnaires chrétiens ne viennent en Ouganda, le peuple croyait en Dieu. Cette croyance n'avait été apportée par aucun missionnaire : mais ce sont les Baganda eux-mêmes qui avaient été des missionnaires en transmettant leurs croyances aux peuples voisins. Dieu avait donné aux Baganda une terre magnifique où poussaient un grand nombre de plantes et de fruits qui donnaient deux récoltes par an. Il leur avait également donné un arbre pour fabriquer du tissu d'écorce. Aujourd'hui, les gens disent que le tissu d'écorce est passé de mode, qu'il est sale, mais ceux qui le portent se sentent propres et purs, parce qu'il vient de Dieu et qu'il est un signe de la protection divine.

A cet instant, le médium fit une pause et demanda qu'on lui pose des questions. Une des religieuses demanda en langage ganda : « Qui es-tu ? » et reçut cette réponse : « Nza Kiwanuka », « Je suis Kiwanuka ». Un autre de mes compagnons, le catéchiste laïque, demanda des nouvelles de son frère. Il voulait savoir s'il était sain et sauf. Le médium répondit, après une pause : « Ton frère sera sain et sauf, si toi et ta famille, vous êtes fidèles, francs et véridiques. » Puis le médium nous remercia, nous dit « au revoir », ramassa immédiatement son bébé et redevint une jeune mère, lui donnant le sein et lui fredonnant une chanson. L'homme d'âge moyen prit alors une paire d'instruments (une sorte de maracas) qu'il avait apportés et commença à chanter un hymne. C'était une mélodie douce, en l'honneur de Kiwanuka ; le docteur et la femme y joignirent leurs voix. Quand l'hymne fut terminé, le service prit fin et les grains de café nous furent distribués à tous pour que nous les mâchions.

J'étais très frappé par l'attitude de respect de nos hôtes en présence de l'esprit. Je l'étais également par le comportement du médium. Elle

n'était pas entrée en transe mais nous avait parlé simplement, d'une façon qui venait du cœur, persuadée qu'en agissant ainsi, elle se laissait guider par l'esprit dont le message était adapté à la circonstance : c'était un discours apologétique qui nous était offert à nous, chrétiens. Il était empreint de sincérité et de piété. De plus, cela avait été une occasion favorable de résoudre certains problèmes et de consulter l'esprit des Lubaale. La cérémonie finale avait mis l'accent sur la sincérité et sur l'harmonie des relations de famille. Quant au rite des grains de café, qui avait clos l'assemblée, il était un symbole de bienvenue et d'hospitalité. Singulièrement, je m'en allais avec le sentiment que Dieu avait été certainement présent à ce simple service.

Ces expériences de prière traditionnelle avaient été très différentes, mais dans tous les cas, j'avais senti une attitude fondamentale de prière, une reconnaissance de la dimension spirituelle de la vie que moi, en tant que chrétien, identifiais instinctivement à la présence de Dieu et à l'activité de son Esprit. Dieu leur parlait dans leur communion avec le monde de la Nature, dans leur histoire et dans leurs actuels rapports sociaux. Dans chaque cas, l'attitude était celle de la dépendance, voire de l'abandon aux pouvoirs spirituels. Un autre aspect que je remarquais était le caractère communautaire de ces rencontres : famille, village, tribu, état étaient présents réellement ou dans l'intention des assistants. Autre caractéristique perceptible : l'atmosphère d'assurance et de joie. La joie était particulièrement apparente dans le rituel Karimojong de communion et dans le temple de Kiwanuka. Cette joie était nourrie par l'assurance que la prière est utile et que les requêtes sont exaucées. La médiation des esprits offre, naturellement, une espèce particulière de certitude - celle de la communication directe avec le divin. Jusqu'à quel point recherche-t-elle un « signe » de Dieu ? Le danger était là, mais contrebalancé, à mon avis, dans chaque cas, par l'engagement des participants. Respect, ouverture, sincérité, hospitalité, rapports harmonieux - telles étaient les conditions requises pour que la prière soit entendue. En aucun cas, la prière n'était simplement une question de formuler des besoins égoïstes. Il y avait prioritairement la nécessité de se conformer à l'esprit et aux désirs de Dieu et de ses messagers.

De quoi ces prières libéraient-elles le peuple ? Dans le cas des Kimbu et des Karimojong, la menace de famine est présente et la prière a toujours pour objet les besoins fondamentaux de la vie. Cependant, en ce qui concerne la prière des Baganda, on s'y intéresse également à la vie elle-même, une vie droite. On prie pour être libéré des faiblesses

humaines et de tout ce qui divise et sape la communauté humaine. La principale attente est la réalisation des projets sociaux. La prière est donc, dans la tradition africaine, très fortement incorporée à la vie sociale du peuple, à son expérience du monde naturel et à son appréhension du divin à travers ces expériences. Il me semble qu'il n'y ait qu'un pas à faire pour unifier ces compréhensions de la prière et, à la lumière de la foi dans le Dieu qui s'atteste lui-même - Dieu le Verbe - pour voir ce monde comme la parole et l'annonce de Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus Christ.

Aylward Shorter pb.

traduit de l'anglais par G. Le Forestier.

L'HOMME MENACÉ

La conception que chaque personne a de la prière est en étroite relation avec la manière dont elle se perçoit devant Dieu. En effet, toute prière, qu'elle soit animiste ou chrétienne, situe l'homme devant le Tout-Puisant et exprime le type de relation vécue avec le mystère du Tout-Autre qu'est Dieu. Pour cette raison, il est difficile de dire des généralités sur toute prière, de qui qu'elle soit. Autant d'hommes, autant de prières. On a souvent dit qu'une caractéristique des religions traditionnelles africaines, c'est la peur, la crainte. Dieu imparfaitement connu, et surtout les situations insurmontables de la vie comme les données incontrôlables de la nature engendrent le sentiment qu'il y a un mystère profond de l'existence humaine qui dépasse les forces de l'homme. Or, devant l'inconnu ou l'imparfaitement connu, la peur est une réaction normale. De plus, l'homme cherche à expliquer le mystère, à se donner une solution rassurante pour rendre la vie supportable. L'inconnu qui passe au loin, qui fait sentir clairement sa présence, sans pour autant dire ouvertement son identité, déclenche la crainte et la méfiance. La Révélation chrétienne apporte au monde cette grande nouveauté que l'Inconnu s'est fait connaître lui-même. Et il s'est fait connaître comme un Père qui nous aime. Les religions naturelles, ce sont les chemins de l'homme vers Dieu à partir de ce qu'il constate de son existence par les œuvres. La Révélation vient au secours de la recherche de l'homme en nous annonçant les chemins de Dieu vers l'homme.

L'homme africain traditionnel cherche à entrer en relation avec ce monde mystérieux intimement imbriqué dans sa vie de tous les jours. Dans un tel contexte, qu'est-ce que la prière pour lui ? Qu'en attend-il ? Et que cherche-t-il à travers sa prière ?

Au cours des brèves réflexions qui vont suivre, je voudrais relever

quelques constantes qui me paraissent caractéristiques de la prière de l'homme africain vivant sa relation à Dieu dans sa religion traditionnelle.

Pour l'Africain, vivant sa relation à Dieu au stade de la révélation naturelle, c'est-à-dire de Dieu connu par son œuvre créée (cette toute première parole de Dieu adressée à tous les hommes) Dieu apparaît comme un Etre bon, créateur, qui favorise la vie :

*Les cieux racontent la gloire de Dieu
Le firmament l'annonce, proclame l'œuvre de ses mains...
Ce n'est pas un récit, il n'y a pas de mots,
Leur voix ne s'entend pas,
Leur harmonie éclate sur toute la terre
Et leur langage jusqu'au bout du monde (Ps 12,2-5).*

Parce qu'Il a tout créé, il ne peut nuire. Dans ce sens, on peut dire qu'il intervient peu dans la vie religieuse concrète et publique. Il y a plus urgent. En effet, l'homme africain se voit continuellement aux prises avec la vie et son mystérieux cortège d'imprévus douloureux. Dieu a créé le monde bon, mais tout se passe comme si d'autres puissances mystérieuses intervenaient pour contrecarrer cette bonté de l'œuvre divine en prenant plaisir à y semer la zizanie.

De toutes parts, l'homme africain traditionnel se sent menacé dans sa vie et dans celle des siens, par toutes sortes de fléaux qui le dépassent et contre lesquels il se sent impuissant et démuné.

Les principaux sont la mort et la maladie qui ne peuvent être « naturelles », donc qui ne peuvent venir de Dieu, les catastrophes naturelles, etc.

Cet ensemble complexe de forces obscures qui l'enserrent de toutes parts et qui exigent une vigilance continue préoccupe l'homme africain animiste en premier lieu. Allons d'abord au plus pressé, semble-t-il dire...

Il y a alors tout un réseau de rites, prières et incantations de toutes sortes qui prennent corps, essentiellement destinés à se protéger de ces forces obscures, plus souvent menaçantes que bénéfiques.

L'animiste conçoit ses relations avec ces forces un peu à la manière

de ses relations avec les hommes, surtout avec ceux qui sont plus forts que lui. Que fait-on quand on se sent menacé ?

- On est d'abord sur ses gardes : c'est un peu le rôle que jouent de nombreux tabous d'ordre religieux. Mieux vaut prévenir que guérir.
- On recherche la bienveillance. On sollicite d'une certaine manière une intervention bénéfique. Les offrandes joueront en partie ce rôle.
- Si le malheur est là, on cherchera à apaiser le courroux en essayant d'agir sur l'être qui nous est contraire en le faisant changer d'idée.

A ce niveau, la prière de l'animiste est une sorte d'appel au secours pour être préservé. L'homme menacé, écrasé, cherche spontanément la meilleure voie pour s'en sortir et être épargné. C'est pourquoi on peut affirmer, je crois, que le « visible » de la prière de l'animiste est consacré à ces forces occultes.

Une grande importance sera alors accordée à la croyance au pouvoir de certains, pouvoir qui les rend plus aptes à contenir ces puissances maléfiques et à déclencher l'action des puissances favorables. C'est ainsi que l'on trouve des faiseurs de pluie, des guérisseurs, des devins... Je ne crois pas d'ailleurs que cette forme de prière soit l'exclusivité de l'animiste. Je serais tenté de dire que cette forme de prière est aussi vieille que l'homme. Le fond animiste se réveille souvent dans le cœur des hommes, même chrétiens, à l'occasion d'épreuves ou de situations difficiles. Que de chrétiens, ne priant presque jamais, se remettent à « faire des neuvaines » et des promesses lorsqu'ils se sentent sérieusement menacés. Ce qui signifierait que la prière animiste n'est pas morte complètement dans la vie même de nombreux chrétiens aussi bien occidentaux qu'africains. Combien de baptisés en sont encore au niveau de la prière utilitaire qui ne va pas beaucoup au-delà des rites de l'animiste. La prière animiste avec ses rites de conception souvent magique fait partie du vieux fonds universel de l'homme. Même dans la Bible, beaucoup de prières sont encore à ce niveau, ayant plutôt leurs racines à Ur de Chaldée que dans l'Alliance du Sinaï !

Quelles seraient donc les caractéristiques qu'on pourrait relever dans une telle prière ?

1. Elle est d'abord essentiellement une recherche de vie, et une protestation contre toutes les formes de mort. Elle montre que l'homme est appelé à vivre. Il cherche alors une protection : comment se protéger sinon en suppliant ces forces menaçantes de l'épargner ?

2. Elle manifeste aussi chez l'animiste un sens profond de sa dépendance. Les idées d'auto-suffisance et d'autonomie de l'homme lui sont étrangères. Nous sommes loin de l'orgueil engendré au XIX^e siècle par une conception étriquée de la science qui fait de l'homme un dominateur, un affranchi de toutes puissances de quelque nature qu'elles soient. L'Africain, dans sa prière traditionnelle, se reconnaît fondamentalement créature, et en profonde communion avec tout ce qui est créé.

3. Cette prière manifeste aussi son humilité : s'il fut jamais homme conscient de sa dépendance, c'est bien l'homme africain traditionnel. Il se sent petit et impuissant dans ce monde qui le dépasse et sombre souvent dans le fatalisme.

4. C'est aussi, je crois, une prière « ritualiste ». La formule est pratiquement accompagnée du geste, du rite. La prière même se cantonne rarement dans les mots. Ainsi, dans certaines tribus, avant de traverser une rivière, on prononce une formule pour apaiser les puissances de la rivière, la prière étant accompagnée d'une offrande de nourriture.

5. Cette prière est surtout communautaire.

6. On peut dire aussi, semble-t-il, que ces prières et ces rites rejoignent un des aspects de la prière de demande : on se reconnaît « dépendant » de Dieu, entre ses mains.

7. Enfin, il semble que cette prière soit souvent dramatique et contienne un appel secret à un plus, à un dépassement. D'où viendra-t-il ? Où se trouve le vrai victorieux de ces puissances ? Qui nous libérera vraiment ?

Il est un autre aspect de la prière de l'animiste qui est plus difficile à cerner, souvent oublié parce que moins visible : c'est la prière adressée directement.

Dans la première partie de ce court article, j'ai d'abord parlé de l'aspect plus visible de cette prière : c'est le plus connu, la prière étant presque toujours communautaire surtout à travers des rites et des cérémonies publiques. On a vu que cette première forme de prière semble en priorité ordonnée à la recherche des dispositions favorables des forces occultes bénéfiques et à la neutralisation des forces opprimantes et destructrices.

L'animiste connaît Dieu : dans toutes les tribus africaines, il y a un nom pour Dieu. Donc, si on nomme Dieu, c'est qu'il est une réalité qui touche l'homme. On ne nomme que ce qui existe. Mais la prière à Dieu, étant plutôt personnelle, est plus spontanée. Elle vient du cœur, souvent inexprimée, vécue au niveau personnel. Nul ne peut dire ce qu'elle est, sauf celui qui prie. Elle exprime la relation mystérieuse de chacun avec Dieu. Je suis convaincu qu'il y a parmi les adeptes des religions animistes, des hommes d'une grande profondeur spirituelle et qui savent dans leur vie rejoindre le Dieu Tout-Autre, bon et créateur.

Cette prière intériorisée, qui monte du cœur, s'exprime parfois à travers des gestes simples. Ainsi, le geste de l'ancien faisant des onctions avec de la salive sur un enfant nouveau-né pour implorer la protection divine sur cet enfant. Ou encore certaines formules de bénédiction comme « Que Dieu crache sur toi » qui signifie « Que Dieu te bénisse », « Qu'il te protège ». On rencontre aussi souvent une profonde attitude d'abandon à Dieu chez certains animistes gravement malades. Qui peut dire ce qui se passe dans le cœur de ces hommes de bonne volonté, cherchant comme à tâtons le Dieu qui se laisse trouver parce qu'Il est lui-même à notre recherche ?

que conclure ?

Il ne faudrait pas que les chrétiens traitent à la légère la prière de l'animiste, encore moins qu'ils la condamnent. Dans l'annonce de la nouveauté évangélique, celui qui est « au service de l'Évangile » doit être attentif à discerner les éléments positifs de cette prière et de ces rites et appeler plus à un dépassement qu'à un rejet.

Une deuxième remarque concerne la pastorale auprès des jeunes communautés chrétiennes africaines. Nous sentons encore souvent, dans la prière chrétienne, la prière animiste. L'Africain chrétien n'est pas toujours libéré pleinement de sa crainte des forces obscures qu'il redoute et cherche à apaiser. Il retourne souvent en secret aux rites anciens, les croyant plus efficaces que la prière proposée par la communauté chrétienne. Que faire ? Saint Paul s'adressant aux Ephésiens et aux Colossiens nouvellement convertis, ne condamne pas « les puissances et les dominations » auxquelles ces derniers accordaient encore beaucoup d'importance. Mais il s'attarde surtout à affirmer la primauté du Christ de qui vient toute grâce et salut.

Plus haut, je disais qu'on peut sentir dans la prière de l'animiste comme un secret appel à « un plus », à « un dépassement », à un désir d'une libération plus profonde. N'est-ce pas justement là que l'Évangile devient une bonne nouvelle quand il nous dit que l'homme est libéré de la peur des puissances dans le Christ, que, par la foi au Christ, il est un enfant bien-aimé de Dieu et que c'est en tant que fils qu'il est appelé à s'adresser à Dieu, Père de tous les hommes. Libéré de la peur, celui qui accueille l'Évangile est appelé à se laisser habiter par l'Esprit qui nous fait crier « Abba », Père, et qui fait de la prière un cri de confiance et de gratuité. La prière devient alors chrétienne parce qu'elle devient filiale, parce que c'est l'Esprit qui gémit en nous.

La prière chrétienne authentique devient une bonne nouvelle pour celui qui, se sentant menacé de toutes parts, s'était jeté dans une prière principalement orientée vers la protection par rapport aux puissances visibles et invisibles.

Enfin, une dernière remarque d'ordre pastoral concerne la façon de concevoir les sacrements. Mal compris, les sacrements peuvent devenir ambigus et assimilés aux rites magiques de l'animiste. Les sacrements ne sont pas des rites magiques, bien qu'ils agissent « ex opere operato », comme affirme la théologie, mais ils sont des actes libérateurs du Christ auxquels nous communions dans la foi.

Mon expérience m'a montré qu'une meilleure saisie du Christ, *premier-né de toute créature*, est souvent libératrice pour des Africains chrétiens dominés encore en partie par la peur des puissances.

Après ces trop brèves réflexions, je pourrais peut-être risquer une définition de la prière de l'Africain vivant sa religion traditionnelle. Elle est un moyen destiné à promouvoir la vie, à la protéger, par une action sur les forces occultes dont il se sait dépendant et par lesquelles il se sent souvent menacé. Il y recherche donc protection, soutien, libération.

Haut-Zaïre, J.-M. Tardif pb.

UNE EXPÉRIENCE MUSULMANE DE LA PRIÈRE

M. Mohamed TALBI, professeur à l'université de Tunis, a bien voulu, au cours d'une réunion organisée par les Pères Blancs sur le thème de la prière (La Marsa, 1^{er} juin 1976), exprimer spontanément ce que signifie pour lui, dans sa foi musulmane, prier. Avec son autorisation, cette causerie est ici reproduite telle qu'elle a pu être reconstituée à partir d'un enregistrement. M. TALBI a préféré laisser au texte qui lui a été soumis et qu'il a approuvé, sa physionomie d'improvisation totale.

Je n'ai absolument rien préparé. Très sincèrement, je ne sais pas à l'instant même ce que je vais dire. Je vais vous parler de mon expérience personnelle. Ce qu'on m'a demandé, c'est de vous dire comment je prie moi-même, et ce que c'est pour moi que la prière.

Je vais commencer par vous dire que, si je prie, je n'y ai absolument aucun mérite personnel, parce que je ne suis pas venu à l'Islam par un effort qui m'ait beaucoup coûté. J'ai été élevé dans l'Islam. Ma famille était une famille musulmane; elle était et elle continue à être une famille pratiquante. J'ai été élevé dans l'Islam et je continue à vivre cet Islam dans lequel j'ai été élevé. Evidemment, en cours de route, j'ai fait certaines corrections. Je ne pense pas que je suis, dans mon Islam, tout à fait exactement ce qu'ont été, ce que sont mes parents. Probablement pour des raisons très simples. C'est que mes parents étaient des gens extrêmement simples. Mon grand-père était ce qu'on appelle un alim¹, mais mon père n'est pas spécialement très intellectuel, ni mes oncles. Ma mère encore moins; elle ne sait ni lire, ni écrire. Par conséquent,

évidemment, le fait d'avoir étudié, d'avoir voyagé, d'avoir été à l'université française, tout cela certainement a amené des transformations en moi-même et dans ma vie. Dans mon comportement religieux, certainement aussi. De toute façon, même si des différences subsistent, je ne me sens quand même pas en rupture avec mon milieu. Et j'accepte des formes de piété que personnellement je ne pratique pas, que je ne considère pas comme l'idéal. Mais je pense aussi qu'il ne faut pas heurter les pieuses gens, les gens très simples dans leur façon de faire et de pratiquer.

C'est donc ainsi que j'ai été élevé, que je suis venu à la prière. J'ai même prié très jeune. Et je me rappelle encore avec émotion la spontanéité avec laquelle, à l'aube des journées chaudes, les trois familles se rangeaient dans la cour de la maison, derrière le grand-père, alim vénérable à la très belle voix. On profitait de la prière en commun.

Cette prière en commun, je ne la pratique plus à mon foyer. Mais j'ai tenu à réserver dans ma maison une pièce pour la prière, non par souci de satisfaire à une obligation que l'Islam n'impose pas, mais par désir de rendre hommage à Dieu. Chacun peut aller y prier. La pièce se prête à la prière. Le Coran y est exposé, la Bible aussi, et la pièce est décorée de versets du Coran et d'inscriptions avec les noms de Dieu.

Songeant à mes enfants que j'ai élevés dans l'Islam et qui le pratiquent en toute liberté, je ne préjuge pas pour eux de leur avenir, d'autant moins que, moi-même dans ma jeunesse, au cours de ma vie d'étudiant, j'ai connu une crise, non pas à vrai dire crise de foi, mais plutôt d'indifférence, qui se traduisait par de grandes irrégularités dans la prière, souvent abandonnée, malgré quelques reprises. Et pourtant, habitué à prier depuis mon enfance, j'étais parvenu progressivement à un certain approfondissement de la prière.

J'ai profondément regretté ce relâchement de jeunesse, d'un regret que j'ai voulu traduire concrètement pour qu'il ne demeure pas un simple sentiment. Aussi, me suis-je imposé une compensation. Actuellement, je

1/ « alim » : savant, particulièrement en matière religieuse.

2/ La « salat » est la prière rituelle prescrite cinq fois par jour par la loi de l'Islam.

3/ Le « takbîrat al ihrâm » consiste à répéter « Allah akbar » (« Dieu est le

plus grand ») une ou plusieurs fois avant de commencer la prière pour se mettre en « état de sacralisation » (« ihrâm »), c'est-à-dire pour se séparer des créatures afin de se concentrer en Dieu.

4/ Première Sourate du Coran.

double les cinq prières rituelles, faisant chaque fois pour ainsi dire deux prières au lieu d'une, pour me prouver la sincérité de mon regret. Car je regrette profondément ces moments d'éloignement, de sécheresse à l'égard de Dieu, cette période où quelque chose s'était brisé en moi.

Qu'est-ce pour moi que prier ? Au début, je priais par obéissance, parce que la prière m'avait été présentée comme un service dû à Dieu. Puis j'ai réfléchi. Sans doute, ai-je été aidé dans cette réflexion par mes lectures, par l'expérience des autres, bien que j'aie toujours eu soin de discerner l'authentique du frelaté. Dans cette réflexion personnelle, j'ai progressivement découvert que la prière n'est pas un simple acte d'obéissance envers Dieu, encore moins un service rendu à Dieu, mais qu'elle est un très grand service qu'on se rend à soi-même. Car la prière, c'est se mettre en communion avec Dieu. La prière est ce moment de la journée où on se met devant Dieu, où on est en contact avec lui. Contact plus ou moins complet, plus ou moins parfait, rarement, très rarement même, parfait. Je précise ici que je parle de la « salat »², du culte que le musulman rend à Dieu, non de la prière de demande.

Quoi qu'il en soit de la plus ou moins grande perfection du contact avec Dieu, la prière est en tout cas - lorsqu'elle est ce qu'elle doit être - un moment de sacralisation (ihrâm), un moment où on quitte ce monde, où on abandonne pour quelques minutes la terre, les soucis terrestres, la lutte pour la vie, les préoccupations matérielles.

Evidemment, on n'arrive pas toujours à entrer en état de sacralisation. On a beau faire, les soucis restent. Pratiquer le « takbîrat al ihrâm »³ n'entraîne pas toujours hélas ! l'état de sacralisation. C'est très désagréable. Et cependant, bien que mon esprit soit ailleurs, je récite la « Fatiha »⁴, je la fais suivre d'autres passages du Coran que je connais par cœur.

A ce propos, je constate que j'ai beaucoup oublié de ce que j'avais dans ma jeunesse abondamment mémorisé du Coran. Je confesse n'avoir aucun regret de cet oubli. Autant je regrette de ne pas toujours bien prier, autant je ne regrette pas de ne plus savoir par cœur l'ensemble du Coran. Si j'en ai oublié bien des chapitres, c'est parce que je me suis donné à mon travail. Sur ce point, je suis d'accord avec l'enseignement des soufis lorsqu'ils disent que travailler, c'est prier, que tout acte de la vie est une prière. Je ne regrette donc pas mes oublis de mémoire par rapport au Coran. Ils sont la rançon de mon travail, que j'espère positif,

que je considère comme une prière, comme un service, lorsqu'il est bien accompli. Prière, service, en particulier toute la peine que je me donne pour l'éducation de mes enfants, je crois que c'est ce que j'aurai fait de mieux sur la terre. Je partirai, mes enfants resteront. S'ils se conduisent bien, s'ils sont de bons musulmans, pas dans une fidélité rituelle, mais s'ils se comportent dans toute leur vie en bons musulmans, en hommes utiles, convenables, probes, honnêtes, en hommes ayant l'amour de Dieu dans le cœur, je pense que c'est ma plus belle prière, ce que j'aurai fait de mieux sur la terre, le meilleur culte que j'aurai rendu à Dieu. Il serait dommage de savoir par cœur tout le Coran au détriment de ce qui est essentiel. Le Coran est là en permanence, on peut sans cesse le reprendre, le lire. Mais ce qu'on aurait négligé de faire afin de pouvoir le savoir par cœur, c'est de la création manquée.

Pour en revenir aux difficultés de la prière, je constate qu'elles se situent à un niveau si intime, si personnel, qu'il est difficile d'en partager l'expérience avec d'autres. A mon avis, il y a peu d'hommes qui parviennent à un parfait état de sacralisation, une fois qu'ils ont fait « takbîrat al ihrâm ».

L'état de sacralisation parfaite consiste à s'abstraire du monde et à se sentir réellement en présence de Dieu. Cet état, il m'arrive de l'éprouver, et c'est alors pour moi un moment de très grand bonheur. Aucun autre moment de plénitude humaine n'est comparable à celui-là. Je connais ces moments de prière où l'on se sent réellement en présence de Dieu. Alors, je n'éprouve absolument aucune peine à me concentrer, à oublier. Je n'ai même pas à oublier. Je ne suis plus le même, je suis tout autre. Les mots de la prière prennent alors un sens tout différent. Pour moi, à ces moments, la « Fatiha » est vraiment devenue parole de Dieu. Je me sens en communion avec Dieu par sa parole, en répétant sa parole. Je me sens en quelque sorte un peu divinisé. Peut-être ce mot est-il trop fort. J'hésite à l'employer, car les musulmans évitent tout ce qui peut ressembler au « al-hûlûl », à une certaine divinisation de l'homme, à une certaine présence de Dieu dans l'homme.

En tout cas, ce sont des moments privilégiés. Comment, pourquoi se produisent-ils ? Cela reste mystérieux. Toujours est-il que jamais cet état n'est le fruit d'un effort, d'une lutte. L'effort, la lutte peuvent

5/ « hutba » : sermon, prédication à la mosquée. 6/ « mahabba » : amour.

aboutir à un certain état de concentration, mais jamais à cet état de plénitude où on se sent réellement envahi par Dieu au point d'en pleurer. On pleure de bonheur. Toute détresse a disparu. On se sent transformé, allégé, devenu meilleur. Sans lutte, sans effort, sans qu'on sache pourquoi ni comment. Ça arrive tout seul. On se met devant Dieu et on se sent réellement pour de bon auprès de Dieu. A ce moment-là, on éprouve réellement un sentiment de très grande plénitude, et aussi de très grand amour pour Dieu.

Il est vrai que les musulmans parlent peu d'amour de Dieu. Dans ma famille, c'est particulièrement le cas de mon grand-père. On trouve toute expression d'amour pour Dieu inconvenante. Peut-être parce que le terme « amour » évoque trop l'amour humain. Sur ce point, je me sens différent de mon milieu familial, où l'on met l'accent sur la majesté, la transcendance de Dieu. Certes, Dieu est le Transcendant. Il est le Majestueux, le Terrible, l'Ineffable, le Dieu « Sanad » selon l'expression du Coran, expression qui a donné beaucoup de mal aux exégètes et qui signifie en fait l'Impénétrable. Mais il est aussi Celui qui aime, qui est aimé. Je me réfère ici à la première « hutba »⁵ du Prophète à Médine, hutba qui se termine par ces mots : « Aimez Dieu de tout votre cœur et aimez-vous les uns les autres en Dieu. »

C'est sous cet aspect que je pense à Dieu. Et d'ailleurs le mot « mahabba »⁶ se trouve dans le Coran, qui parle de ceux qui aiment Dieu. Je ne pense donc pas que ce soit manquer de respect envers Dieu que de le prier avec amour, et non pas seulement en essayant de réfléchir à sa majesté, à sa plénitude, à l'Être ineffable, au Créateur. Non, on peut le prier en se laissant aller à L'aimer et à L'aimer très profondément.

C'est dans ces dispositions que je prononce la Fatiha, qui pour moi est une très belle prière, qui l'emporte de loin sur le « du'a » ou prière de demande. Lorsqu'on prononce ainsi la Fatiha, Dieu nous est très proche. J'estime que c'est en pensant au Dieu très proche qu'Il vient. Il ne vient pas par contre, lorsqu'on s'arrête à le considérer comme l'Être majestueux, l'Un, le Créateur absolument ineffable, inaccessible. On prie alors avec la crainte de Dieu, « husu'al-hawf » comme disent les musulmans, sans entrer en communion totale avec Lui.

Voilà donc ce qu'est pour moi la prière, lorsqu'elle est dans toute sa plénitude : un contact avec Dieu. Quand j'en fais l'expérience, je la prolonge par une lecture du Coran. J'essaie de me maintenir en cet

état, de prier davantage jusqu'à épuisement de cet état. Alors, c'est comme un courant qui vous quitte. On sent qu'on est en train d'émerger de quelque chose. On reprend conscience. Ça peut arriver brusquement, et alors à ce moment-là, c'est assez pénible. Ça peut arriver assez progressivement. Je ne sais pas comment dire.

Lorsque la prière atteint cette plénitude, on se sent transformé, on en sort comme quelqu'un qui a été lavé intérieurement.

Comment exprimer la complexité des sentiments que suscite en moi une telle expérience de la prière ? Tentation, intellectuelle peut-être, de me reprocher de la sensiblerie. Et pourtant, en ces moments privilégiés de prière totale, je demande à Dieu de quitter la vie, de ne plus rester sur terre. Est-ce désir de fuir les tentations, les faiblesses, les problèmes de l'existence ? Je ne sais pas. Il reste que, en ces moments de plénitude, j'éprouve le besoin d'aller à Dieu, d'arriver à Dieu, de quitter la vie. Une vie qui pourtant, pour moi, n'est pas malheureuse. Et cependant, alors, je demande que l'épreuve cesse, car la vie, même agréable, même convenable, me paraît une épreuve, parce qu'elle ne comporte pas cette plénitude, ce bonheur total que j'éprouve en ces moments brefs. Je pense que ce bonheur total n'est possible que lorsque je n'aurai pas seulement Dieu à travers sa parole, lorsque je ne communierai pas seulement avec Lui à travers les mots, mais peut-être à travers la vision de Dieu, en collant davantage à Dieu, dans la plénitude de l'au-delà.

Ces sentiments, après coup, je me les reproche. Ne sont-ils pas un désir de fuir les responsabilités, l'épreuve ? Ma prière n'est-elle pas une « ma sia », une mauvaise prière, puisque Dieu m'a mis sur terre et que je dois vivre la vie jusqu'au bout ? Puisque Dieu nous a donné la vie, même si elle est une épreuve, elle est bonne. Demander à Dieu de la quitter, n'est-ce pas un peu un suicide ? Or, il n'y a rien de plus horrible, selon toutes les religions, que le suicide.

Souvent, je rougis de cette complexité de sentiments qui s'agitent en moi. J'envie les personnes simples qui ne se mettent pas martel en tête, qui prient simplement, même lorsqu'elle éprouvent des états de plénitude dans la prière.

C'est le cas en particulier, je le sais, de mon oncle qui est chef de confrérie. Je sais que mon oncle fait une expérience sans doute plus profonde de la prière. Certes, il prie beaucoup plus que moi. Il est

vrai que, pour moi, tout travail est une prière, et que si je consacrais trop de temps à la prière culte, à la « salat », je serais peut-être un moins bon musulman. Si Dieu n'a demandé que cinq prières par jour, c'est qu'Il pense qu'on peut prier autrement, et plus longuement, en faisant son travail. Ce n'est pas tout à fait la conception de mon oncle, quoiqu'il ait bien accompli sa tâche. Il a 90 ans. J'aime à le voir prier. Jamais nous n'avons discuté ensemble sur la prière, mais je constate qu'il entre beaucoup plus facilement que moi en prière. Cela se perçoit à la manière dont il prononce les mots, dont il psalmodie avec sa belle voix cassée de vieillard. Voix pleine de piété, pleine d'amour, quoiqu'il n'aime pas prononcer ce mot d'amour de Dieu.

La vraie « salat » est donc un contact, une communion avec Dieu. C'est se mettre cinq fois par jour devant Dieu. Ce n'est pas rien, même si on ne parvient pas à se mettre dans un état de parfaite communion avec Dieu, état qui ne se commande pas. Certes, lorsqu'on expérimente cet état, on peut toujours se demander si l'on n'est pas dans l'illusion d'un sentiment de sensibilité qui vous lave, qui vous rafraîchit, qui vous rend meilleur, qui vous donne la volonté de faire votre autocritique. C'est un acquis pour la vie, pour surmonter les baisses. C'est une recharge de la batterie qui vous prémunit contre les crises d'indifférence. Même si par la suite, on n'est pas parfait, on en sort quand même avec la volonté de faire quelque chose. C'est une voie du cœur. Elle n'est pas forcément moins bonne que celle de l'intelligence. J'ai entendu bien des critiques sur cette voie du cœur. Moi-même, je fais mon autocritique à ce sujet. Mais finalement, je considère cette voie comme positive. D'ailleurs, les critiques viennent souvent de personnes qui n'ont pas éprouvé cet état. Ceux qui ne connaissent la prière que par des descriptions ont beau jeu d'interpréter cette voie du cœur en termes de « psychanalyse », de psychose. Ils ne jugent que de l'extérieur. Ce qui peut leur apparaître mièvrerie est en tout cas une mièvrerie étonnamment puissante puisque, loin de provoquer un état gélatineux, elle rend beaucoup plus fort. En tout cas, personnellement, je me sens plus fort chaque fois que j'ai bien prié, infiniment plus fort pour poursuivre mon travail, pour être ce qu'on appelle utile. On est d'autant plus utile dans la vie, même matériellement, qu'on a de temps en temps la chance - car ce n'est pas l'effet d'un effort personnel - de bien prier, en percevant le bonheur d'être en contact avec Dieu, d'être en véritable « salat ».

Bien sûr, il y a aussi la prière difficile, lorsqu'on n'est pas sur les

cimes. Mais même lorsqu'on est bousculé, préoccupé, tiraillé par le travail ou les obligations diverses et qu'on expédie rapidement la prière, celle-ci reste positive. Ce n'est pas la meilleure prière. Mais on est tout de même venu se mettre cinq minutes devant Dieu. L'effort ainsi accompli pour fermer la porte à tout ce qui assaille de l'extérieur, même lorsqu'il ne réussit pas pleinement pour se mettre devant Dieu, est tout de même une certaine « muhâsaba », un bref examen de conscience, une rupture avec la vie matérielle. C'est quand même se souvenir pendant cinq minutes qu'on n'est pas seulement matière, qu'on a une âme à nourrir. Il y a des repas corporels qu'on expédie en se mettant à table. Eh bien ! On se met à la table de Dieu pour expédier un repas spirituel. Même si on l'expédie mal, on s'est tout de même mis à table, et on en tire tout de même profit. Parfois, on ne recueille que des miettes. Parfois le repas est excellent. En toute honnêteté, je reconnais qu'en ces circonstances je ne me nourris le plus souvent que de miettes. Le vrai repas de la prière, encore une fois, n'est pas au bout des efforts que l'on fait. Il arrive tout seul. Mais ne se nourrir, dans l'ordinaire quotidien, que de miettes, c'est tout de même une bonne chose.

Quoi qu'il en soit, il y a une chose certaine : jamais je ne prends mon petit déjeuner avant d'avoir prié. Le voudrai-je que je ne le pourrais pas. Quelque chose me manquerait. Dès le lever, aussitôt après les ablutions, je me mets debout devant Dieu. La prière du matin est pour moi quelque chose d'extraordinaire, celle que je préfère. Elle est le départ pour la journée. Et je tiens à ce que ce départ soit d'un bon pied. La prière du matin est celle où je parviens le plus facilement à un état correct de concentration. A vrai dire, en bon musulman, je devrais faire cette prière avant le lever du soleil. En hiver, c'est facile. Mais en été, c'est très pénible. Sur ce point, je ne suis pas sûr d'être un mauvais musulman en ne me levant pas à l'aube l'été. Je ne pense pas que Dieu m'en voudra de ne pas faire l'effort de me lever à 4 heures du matin. Ce serait pour un mauvais résultat.

Je tiens beaucoup aussi à la prière du soir. Avec celle du matin, c'est celle que je préfère. Evidemment, en soi, pour l'Islam, il n'y a pas, sur les cinq prières rituelles, de prière préférable. Ce n'est peut-être pas être très bon musulman que d'avoir ainsi ses préférences. Mais c'est mon sentiment personnel. La meilleure préparation pour clore la jour-

7/ « Du a » : prière de demande.

née, c'est la prière. Quels que soient l'état de fatigue ou l'heure tardive, ou très matinale, à laquelle je rentre à la maison, jamais je ne me couche avant d'avoir fait ma prière. Est-ce par besoin d'être en règle avec l'obligation musulmane des cinq prières ? Pour moi, c'est plus que cela. Prier n'est pas seulement une obligation à laquelle on satisfait, mais aussi souci d'un contact amical avec Dieu, qui m'est nécessaire. C'est dans cette perspective que je vois ma fidélité rigoureuse, en particulier à la prière du soir. Il m'arrive d'avoir à lutter contre la tentation de me laisser aller à la fatigue et de remettre ma prière au lendemain. Mais alors, je me dis : « Tu as pu pendant des heures te livrer à des occupations qui te pèsent, qu'elles soient morales ou mondaines, et maintenant, tu n'aurais pas quelques minutes à consacrer à Dieu ? » Alors, je me rends vers la chambre réservée à la prière. Oui, lorsqu'on est profondément croyant, c'est vraiment idiot de trouver du temps pour tout, sauf pour l'essentiel.

Que dire encore à bâtons rompus sur la prière ?

P. Demeerseman : Et le « du a » ?

M. Talbi : Je n'aime pas beaucoup le « du a » ⁷, quels que soient les beaux « du a » composés par de très saints personnages. Et ceci, pour de multiples raisons. A vrai dire, je le pratique, mais je ne l'aime pas beaucoup, je ne le privilégie pas. Je lui préfère de beaucoup la « salat ». Celle-ci est une prière complète où l'on trouve sous sa meilleure forme tout ce que comporte le « du a ». Dire : « B'ism Illah ar-Rahmân ar-Rahîm » (« au nom de Dieu clément et miséricordieux »), c'est le meilleur des « du'a ». Lorsque, au cours de la « salat », on dit : « Al hamdu lillah rabbi al-â la-min », on remercie Dieu de son aide. Lorsqu'on dit : « Ihdîne as-sirat al-mustaqîm », on demande à Dieu de nous guider sur la voie droite, on a tout dit. Que reste-t-il à dire ? Rien, semble-t-il, si Dieu exauce cette prière qu'Il m'offre Lui-même, cette prière qui est sienne, qui est mienne, cette prière où Dieu lui-même me met en contact avec Lui. C'est une prière vraiment totale. Que me reste-t-il encore à demander ?

Et puis, quelle meilleure prière de demande peut-on composer que celle que Dieu Lui-même offre dans les mots et les textes du Coran ? Ces textes et ces mots ont un sens. Les dire en y réfléchissant, en les méditant (comme par exemple : « Dieu, fais que nos cœurs ne dévient pas après que tu les as mis sur la voie droite, et donne-nous de ta part bonté et miséricorde »), c'est la prière de demande la meilleure et la

plus parfaite. Pourquoi en composer d'autres ? Pourquoi composer de moi-même quelque chose que je demande ?

Sans doute, parmi les prières composées pour le « du a » y en a-t-il de très belles. J'avoue que dans ma famille on pratique beaucoup de « du a ». Il y était de tradition de faire suivre la « salat » par un « du a ». C'est bon ! Toute la famille étant réunie, le grand-père au milieu prie pour tout le monde. C'est quelque chose de majestueux. Je m'en souviens avec nostalgie. En général, je ne le fais pas chez moi. Avec mes enfants, quelquefois cependant. Mais j'ai rompu avec la tradition de ma famille où il n'y a pas de « salat » qui ne soit suivie de « du a ». Ma famille est « qadiri ». Elle utilise des prières composées par Abd al Qâdir al-Gilani⁸. Ces prières sont très belles de style et très priantes de ton.

Une autre raison pour laquelle je n'aime pas beaucoup le « du a » est qu'on demande quelquefois à Dieu de donner l'impossible. On lui demande tout simplement de transformer le monde, de telle sorte qu'il soit tel que chacun des milliards d'hommes qui vivent sur terre le veut pour soi. Dieu a fait un monde, Il lui a donné des lois, Il a fait une condition humaine qui est *la* condition humaine, laquelle comporte qu'on n'échappe pas aux différentes épreuves, aux souffrances, aux catastrophes qui nous révoltent au sens le plus général du terme, c'est-à-dire qui inspirent des protestations à l'égard de Dieu. Les catastrophes, il y en a tous les jours, dans toutes les familles, dans tous les temps. Eh bien ! Est-ce que la prière de demande consiste à prier Dieu de supprimer tout cela ? Ce serait vouloir forcer la main à Dieu, vouloir être Dieu à sa place. Et quand il s'agit de toutes les petites misères personnelles, - je raisonne à la limite, je pousse à l'absurde - ce serait à Dieu de faire le travail à ma place. Eh bien ! La meilleure prière du « du a » telle que je la conçois, c'est celle que je trouve dans le Coran : « Inn (a) Allaha lâ yugayyru mâ bî gawmin hatta yugayyrû mâ bî anfusihim » (= « Dieu ne modifie rien en l'homme avant que celui-ci ne change ce qui est en lui »). La meilleure prière du « du a » pour moi, c'est le travail, l'activité. Lorsqu'on veut que quelque chose se réalise, on doit suer, peiner pour réaliser. Cette sueur, cette peine, c'est le meilleur « du a », la meilleure prière de demande que je présente à Dieu.

Je l'ai dit tout à l'heure : pour moi, travailler, lorsqu'on le fait avec un cœur droit, c'est une prière. Je ne pense pas qu'il y ait meilleure prière du « du a » que le travail. Quand on veut quelque chose, on le fait, on ne le demande pas. On le fait, bien sûr, mais en même temps, c'est Dieu qui le fait par moi et à travers moi. Mais selon les normes, selon les lois que Dieu a données à la puissance et à la vie, et non pas autrement.

Est-ce que je ne pratique jamais aucune prière de « du a » ? Si, mais brièvement et peu. Généralement, après avoir terminé ma « salat », je dis quelque chose en ce sens. Le plus souvent, je dis un verset du Coran que j'affectionne beaucoup et qui constitue à ce moment-là mon « du a » : « Dieu, ne dévie pas nos cœurs - je traduis au pied levé - après les avoir mis sur la voie droite et donne-nous part de ta bonté et miséricorde, car Tu es Celui qui donne. » C'est une courte prière, c'est ma prière du « du a ». Parfois, à certains jours, je fais un « du a » plus précis : « Dieu, aide-moi à réaliser ceci, à faire cela » ou bien : « Dieu, donne la santé à mes enfants. » Je ne conçois pas cette prière comme une demande. Je lui donne un sens tout à fait différent. C'est reconnaître que cette santé qui va venir à mes enfants malades par la voie normale (celle des médecins et des médicaments) est quand même l'œuvre de Dieu. C'est reconnaître que tout ce qui se réalise sur terre ne se réalise au fond que par Dieu, même s'Il reste très caché.

Alors, lorsque mon « du a » ne se réalise pas, je n'ai aucune amertume. Car c'est là le danger, lorsque ce que je demande à Dieu ne se réalise pas. Danger particulièrement pour les petites gens, pour qui souvent Dieu n'est rien d'autre qu'un être utile. Ils n'ont pas vraiment le sens de la divinité.

C'est très difficile d'ailleurs d'avoir le sens de la divinité. Il faut être très simple. Le danger est là : si Dieu n'est que celui qui donne, lorsqu'Il ne donne pas, eh bien ! Il n'est pas le Dieu qu'on attend. Mon « du a » est tout autre. Lorsque je demande une chose, je ne la demande jamais avec la certitude qu'elle va se produire, ni en pensant que ma prière est immédiatement efficace, c'est-à-dire en la considérant comme un instrument de réalisation du but. C'est cela justement ce qu'elle n'est pas.

La prière du « du a » pour moi est tout simplement une forme de souvenir : me rappeler que tout dans ce monde n'a de sens que par Dieu. Que même si ce que je demande n'arrive pas, ma prière a quand

même été efficace, en ce sens qu'elle m'a permis de prendre conscience que tout ce qui arrive et tout ce qui n'arrive pas, c'est, dans un cas comme dans l'autre, par la volonté de Dieu et par Dieu. Rien n'est sans Dieu. Alors, oui, la prière du « du a » trouve noblesse et importance. Elle devient autre chose qu'un instrument paresseux et facile pour obtenir ce qu'on désire. Elle est prise de conscience que rien ne se réalise sans le Créateur. Alors, que ce que j'ai demandé se réalise ou non, ça n'a aucune importance. C'est tout simplement parce que la norme, la règle, la voie qui régit notre existence humaine et le monde dans lequel je vis ne permet pas la réalisation de mon désir. Or, cette voie, c'est la voie de Dieu.

Si donc, je vous ai dit que je n'aime pas beaucoup la prière de « du a », il s'agit de la prière de « du a » telle qu'elle est trop souvent pratiquée et conçue : comme une recette. Ce qui dans une telle pratique me révolte le plus, je vous le dis franchement, c'est que quelquefois, on veut forcer Dieu. Certes, je ne sais pas comment les choses se passent dans toutes les prières. Mais j'ai été témoin de prières proférées par de très saints personnages, dans lesquels on ne fait que forcer Dieu par toutes sortes d'artifices. Je n'ai pas de textes sous la main que je puisse vous lire. Mais ordinairement, ça consiste à peu près en ceci : « Mon Dieu, vous êtes réellement la bonté. Mais vous ne serez pas la bonté si vous ne réalisez pas cela. » Vous imaginez ! Pour moi, ce sont là des blasphèmes. Ce genre de prière essaie d'enfermer Dieu dans une dialectique. Je me souviens maintenant de certaines expressions que je vous cite de mémoire : « Mon Dieu, parmi vos noms, parmi vos attributs, il y a surtout celui-ci : la bonté, la miséricorde. Vous êtes la miséricorde. Donc, vous devez faire ce que je vous demande. Faites en sorte que je ne souffre pas, parce que souffrir, c'est quelque chose d'horrible, et ce n'est pas digne de vous ! » Je ne connais pas assez Dieu, moi, pour savoir ce qui est digne de Lui. Vraiment, je ne puis pas dire à Dieu chose pareille ! Est-ce ma formation intellectuelle qui provoque cette répugnance ? Je n'en sais rien. Mais je n'oserai jamais m'adresser à Dieu comme cela, quoique d'autres le fassent, sans aucune méchanceté de cœur, sans vraiment réfléchir à ce qu'ils disent.

Telles sont les raisons pour lesquelles je n'aime pas beaucoup le « du a » tel que je le vois pratiquer. Et puis, lorsque Dieu ne répond pas, on s'adresse à ses saints. Tout le monde connaît le cas de ces femmes qui vont demander des enfants à tel ou tel saint qui est réputé en faire. Ou encore d'autres objets de demande. Et on marchandé pour obtenir. On

apporte des bougies, de l'encens. J'ai toujours été choqué de ces pratiques. Je les ai connues dans ma famille où elles existent encore. J'essaie de dire « non », je dis « non », je réprime. Vraiment la prière du « du a » sous de telles formes, ça me paraît presque un blasphème à l'égard de Dieu.

Aussi la seule prière de « du a » que je pratique est celle qui consiste à prendre un verset du Coran, simple et court, celui qui me vient à l'esprit dans la circonstance où je me trouve. Par exemple, je me mets à ma table de travail, je dis : « Dieu, ouvre mon cœur, facilite-moi ma tâche, et délie ma langue. » Et je commence à travailler. Si je travaille bien, tant mieux. Si je travaille mal, je ne vais pas en tenir rigueur à Dieu. Mais, par cette prière, j'ai tout simplement reconnu que je suis un être humain, que tout vient de Dieu, que Dieu est le Créateur. En m'adressant à Lui, je ne le force pas à faire ce qu'Il ne veut pas faire, mais je reconnais en Lui le Créateur par lequel tout se fait dans le monde et sans qui rien n'est possible. La prière de « du a » prend alors un sens. Elle devient vraiment communion avec Dieu. Je me tais devant la volonté de Dieu. Voilà ! Plutôt que de Lui demander tous les jours et à chaque instant des miracles, pour moi et pour tout un chacun.

Voilà pourquoi j'ai dit que je n'aime pas beaucoup ce genre de prière. Je ne l'aime pas beaucoup tel qu'il est compris. Il est vrai qu'il y a place pour une variété de points de vue. Je ne pense pas que chacun doive être exactement comme l'autre en matière de religion. Il y a le cadre commun, et Dieu est immense, et les hommes sont très différents, et chacun doit aller à Dieu avec ce que Dieu lui a donné, avec son cœur, son contexte, son esprit. Je vous ai dit ce que je pense, et très profondément. Après tout, Dieu est « rahmân », comme disent les musulmans, et aimant, comme disent les chrétiens, comme feraient bien de le dire les musulmans et comme je le dis volontiers. Il est l'un et l'autre. Il faut faire « at-tawakkul », c'est-à-dire s'en remettre à Lui.

Voilà ! Je pense que j'ai terminé ma confession !

P. Demeerseman : Dans ma question sur le « du a », peut-être y avait-il un arrière-plan. Une idée familière sur la prière, c'est qu'elle est l'élévation de l'âme vers Dieu. En dehors du terme « salat », y a-t-il un mot arabe pour désigner cela ? Il ne s'agit pas de « du a », de demande. Par exemple, quand je visite les malades à la clinique Saint-Augustin, souvent je leur dis cette formule : « Ya Rabbi, zânni fika gamûl ! »

Mr. Talbi : Ce qui me révolte un peu en tout cela, c'est que lorsqu'un musulman dit : « Rabbi, zânni fika gamîl ! » (= « Seigneur, l'idée que j'ai de toi est belle »), il y a sous-entendu : « Seigneur, ne me décois pas ! » Ça se pratique beaucoup en milieu musulman. Pour moi, je ne pratique pas cela. J'ai été malade. Je vous assure que, en un sens, je n'ai jamais été aussi heureux que lorsque j'étais malade. Je me trouvais loin de ma famille. Seul, mon frère venait me voir. Je n'avais plus de lien avec le monde ; j'étais en pays de langue allemande, je ne pouvais pas communiquer avec les gens. Je ne me suis jamais senti aussi heureux qu'à ce moment-là. Je me sentais entre les mains de Dieu. J'étais sans force, j'envisageais le moment de passer avec Lui. Je me demande pourquoi les gens ont tellement peur de la mort. Je n'ai pas éprouvé la moindre peur de passer, ni le moindre regret de laisser une famille derrière moi. C'est ce dont j'avais peur : de me préoccuper de tous ceux que je laissais derrière moi ; que vont-ils devenir ? Eh bien ! Je n'ai même pas eu cette préoccupation. Au fond, je me disais que ce n'était plus mon affaire, mais celle de Dieu. Et que sa volonté soit faite ! Quelle qu'elle soit ! Je me sentais heureux de prier en ce sens. Mais j'ai prié : « Dieu, que votre volonté soit faite ! » Je n'ai pas demandé expressément de guérir. Me sentant profondément croyant, je pense tout de même qu'au-delà, c'est mieux, et que je ne perds pas au change. Je souffrais beaucoup alors. C'est horrible de souffrir. Dans la souffrance, on ne peut pas ne pas aspirer à la délivrance. C'est un sentiment constant. A ces moments-là, je dis à Dieu : « Dieu, donne-moi l'endurance et affermis mes pas », car, alors, j'ai peur, à force de souffrir, de dire quelque chose de travers.

P. Demeerseman : Une autre question que je voulais poser : celle de la prière communautaire que vous n'avez pas abordée, celle du vendredi.

Mr. Talbi : Je ne l'ai pas abordée parce que, souvent, elle n'est malheureusement qu'une cérémonie. En tout cas, personnellement - d'autres peuvent avoir une expérience différente - je n'y ai jamais éprouvé la plénitude que j'ai expérimentée quelquefois seul. Je ne sais pas pourquoi. Mais dans la prière communautaire, j'éprouve quelque chose d'extrêmement important : le sentiment de la communauté de tous les musulmans, le sentiment de fraternité. Ça se passe beaucoup plus peut-être au niveau de l'esprit qu'au niveau du cœur. Il y a comme un contact physique qui vous fait vous sentir comme en un seul corps, pauvres et riches, sur une même ligne, avec une même prosternation. Voilà ce qui

me plaît dans cette prière. Une chose m'y déplaît, que je ne puis éviter, pour laquelle je m'efforce d'être compréhensif, c'est le sermon. Peut-être parce que je suis un intellectuel, il est rarement ce que je désirerais. Souvent l'orateur répète des clichés. Et je me dis : pourquoi répéter des clichés alors qu'il y a tant de problèmes actuels, brûlants, et que les gens qui écoutent ont tant besoin de direction, d'une direction à la fois temporelle et spirituelle. J'ai l'impression que le sermon ne la leur apporte pas. J'éprouve alors comme un hiatus. Parfois, les sujets abordés sont tellement d'un autre monde. Voilà ce qui m'ennuie un peu dans cette prière. Cela mis à part, ce qui me paraît en elle de meilleur, c'est son aspect symbolique, ce contact des musulmans en prière une fois par semaine, qui appartiennent à des mondes différents, à des classes différentes, sans que ça les gêne.

C'est ce que j'ai trouvé au « hajj ». C'est là réellement que j'ai éprouvé les émotions les plus fortes. C'est curieux : même au milieu de la foule, j'ai oublié la foule. Je me suis trouvé réellement en présence de Dieu, surtout la nuit. Bien que le décor ne m'ait pas beaucoup plu, parce que trop riche, trop bon enfant. Il n'y a pas à nier les aspects négatifs. Mais la nuit... La foule ne m'a pas du tout gêné, elle m'a aidé. Un Indonésien m'a embrassé. Je ne sais pourquoi. On était tous en état d'ihram. Un Indonésien m'a dit : « Al-salâm aloykum », tout ce qu'il sait dire en arabe, et il m'a embrassé. Un homme que je n'avais jamais vu. Je n'oublierai jamais son visage. Son baiser m'est allé droit au cœur. J'ai éprouvé à ce moment-là que ce baiser signifiait ce qui doit être entre les hommes. Ça devrait toujours être comme ça ! J'en ai oublié la foule. Est-ce parce qu'elle est tellement dense qu'on finit par l'oublier ? Ou bien parce qu'on se sent partie, faisant vraiment partie d'une communauté, une parcelle faisant réellement partie d'un corps, d'une réelle communauté.

J'ai éprouvé la même chose à Arafat. Moment inoubliable et extraordinaire ! Au même instant, tous les gens, enveloppés d'un simple ihram, de deux étoffes blanches, se mettent debout et d'une même voix s'écrient : « Dieu, me voici. Je réponds à ton appel. » C'est prenant. On sent réellement que c'est Dieu qui appelle, et l'homme répond. Il y a l'appel et la réponse. VOILA !

Tunisie, Mohamed Talbi

A LA RENCONTRE DE DIEU DANS L'ISLAM

Sahar MOHARRAM - qui a bien voulu nous dire ce que représente la prière dans la vie de ses frères, les croyants de l'Islam, et plus spécialement dans sa propre vie - est égyptienne, maître-assistante à l'Université d'elwan, au Caire. Actuellement, elle prépare à Paris, une thèse d'Etat sur la linguistique appliquée à l'enseignement du français. Elle s'intéresse particulièrement à l'étude des questions religieuses, au dialogue entre les croyants de religions différentes, chrétiennes et non chrétiennes, ainsi qu'à l'échange avec les non-croyants. En collaboration avec le P. Michel LELONG pb, Responsable du Secrétariat pour les Relations avec l'Islam (SRI), Sahar MOHARRAM a fait paraître un petit recueil de textes choisis : *La Tradition Islamique, dans la collection « Prières de tous les temps »* ¹.

n.d.l.r.

1^{re} partie : Prière rituelle et prière libre

Je crois que, pour éviter toute confusion, il faut commencer notre entretien par une petite précision sur le sens du mot « prière » qui ne recouvre peut-être pas tout à fait les mêmes réalités chez les chrétiens et chez les musulmans. Chez les premiers, le mot « prière » a un sens générique : il veut désigner bien entendu la prière rituelle, celle qui est faite à la messe, mais aussi la prière individuelle, la contemplation, l'invocation, etc. Quand un musulman dit : « prière », il entend par là la prière rituelle, c'est-à-dire la *salat*. Bien entendu, il y a chez nous ce qu'on appelle l'invocation, la mémoration, etc. Mais pour nous, musul-

mans, quand on emploie le mot « prière » tout court, c'est de la prière rituelle qu'il s'agit.

a) la prière rituelle

Pour dire deux mots sur cette prière rituelle, je rappellerai qu'un musulman est appelé à prier cinq fois par jour, en tenant compte d'heures bien déterminées. La prière se fait le matin, à midi, dans l'après-midi, au coucher du soleil et le soir. Ici, j'ouvre une parenthèse : j'ai déjà fréquenté des monastères chrétiens et j'ai remarqué que, parfois, dans ces monastères, les moines gardent aussi cette tradition de prier cinq fois par jour. Les musulmans peuvent bien entendu ne pas faire ces cinq prières à l'heure absolument fixée, parce qu'ils sont peut-être occupés à ce moment-là : c'est le cas d'un professeur, d'un ouvrier ou de toute autre personne qui est astreinte à des horaires de travail. Alors, il y a un principe de facilité dans l'Islam : si on ne peut pas prier aux heures déterminées, on peut reprendre la prière le soir, ou bien regrouper deux ou trois temps de prière.

On peut prier dans une mosquée et on peut prier ailleurs : il faut que ce soit dans un endroit propre, c'est la seule condition. A noter aussi tout de suite que les musulmans prennent tous la direction de La Mekke pour prier. Le Prophète a dit que toute la terre est une mosquée ; donc, même la prière rituelle ne se limite pas aux murs d'une mosquée et peut se faire partout.

Un musulman peut prier tout seul ou avec les autres, car la prière peut être individuelle ou communautaire. Et cette prière communautaire se passe assurément dans une mosquée, mais elle peut avoir lieu aussi bien dans n'importe quel endroit, par exemple dans la famille ou avec des amis. J'ajoute que les femmes peuvent y participer - car on a toujours tendance à dire que les femmes ne prient pas ou qu'elles ne vont pas à la mosquée. Les femmes ont bien entendu le droit d'aller à la mosquée, elles prient. Mais disons simplement que, jusqu'à l'heure actuelle, hommes et femmes sont séparés dans les mosquées.

Vous vous demandez en quoi consiste la *salat* : lecture d'un texte ? méditation ? réflexion ? Eh bien ! c'est tout cela à la fois. Mais tout de même, on est tenu, depuis le temps du Prophète, à employer un rite bien précis. Il faut faire des ablutions. On se lave et cela a une signi-

fication : les ablutions sont comme une coupure des occupations quotidiennes, une introduction à la prière. On se met en état de pouvoir prier.

Puis on formule « l'intention » : *niyya*. C'est une notion très importante en Islam. On dit très justement que Dieu nous juge selon nos intentions, et non pas seulement selon le comportement ou l'attitude du corps. Car on peut très bien avoir un comportement très bienveillant à l'égard des autres tout en gardant de mauvais sentiments pour eux à l'intérieur de nous-mêmes. On peut donc être hypocrite avec tout le monde, sauf avec Dieu. Et c'est là que l'intention prend toute son importance en Islam.

La prière est composée de ce que l'on appelle les « unités » ou *rak'a*. Par exemple, la prière du matin est composée de deux unités, celle du coucher du soleil, de trois... Le priant se tient debout, s'incline, s'agenouille et se prosterne en disant des formules bien déterminées, bien précises, toujours les mêmes. La seule liberté qui nous est laissée, c'est que, après avoir récité la première sourate du Coran, on peut prendre d'autres versets que l'on récite en station debout. Là, chacun est libre de choisir ces versets. On peut même en choisir un seul et le répéter dans toutes les prières. Bien entendu, les gens fixent leur choix selon leurs connaissances, selon les circonstances, l'état d'esprit ou les besoins dans lesquels ils se trouvent.

Ensuite la prière se termine par la récitation des bénédictions sur le Prophète, sur Abraham. Et assurément, le témoignage existe dans la prière rituelle : après les différentes parties de la *salat* que je viens d'énumérer, on formule le « témoignage » de l'Islam : *J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu et que Mohamed est son Prophète, son Messager et son Serviteur*. C'est la clé de l'Islam : par là, les musulmans attestent leur monothéisme. Cela crée l'unité entre eux dans la foi commune.

Il y a aussi la prière du vendredi qui est très recommandée en Islam (d'ailleurs, le vendredi est jour férié). Les musulmans se rendent à la mosquée et vont prier ensemble, en assemblée. C'est un symbole, parce qu'on voit les musulmans qui sont placés les uns à côté des autres, en formant des rangées. Il y a un verset du Coran qui dit que, lorsque

1/ *La Tradition islamique*, textes choisis et présentés par Michel LÉLONG et Sahar MOHARRAM, éditions C.L.D. collection *Prières de tous les temps* n° 10, 37170

Chambray, 1979, 76 p. Voir aussi, dans *Croissance des Jeunes Nations*, juin 1979, pp. 30 et 31, articles des mêmes auteurs.

les musulmans prient ensemble, ils doivent être comme un édifice bien construit. C'est pourquoi ils ne se dispersent pas dans l'intérieur d'une mosquée, au contraire, ils se regroupent, et même épaulent contre épaulé... c'est le sens communautaire qu'ils veulent signifier par cette attitude. On peut être ennemis, mais au moment de la prière, on se rapproche, on se réconcilie parce qu'on se met dans les mains de Dieu. On pourrait citer beaucoup d'exemples - et même parmi des personnages illustres - de gens qui se sont retrouvés comme des frères, après avoir prié ensemble. C'est quelque chose d'extraordinaire que ce rapprochement, c'est un signe d'unité.

Le fait que tous les musulmans prient tous dans une seule direction est également un signe d'unité. Le musulman prie avec tous les autres et aussi avec toute la création de Dieu : *C'est toi que nous implorons, dirige-nous vers la voie droite*, dit un verset du Coran. Nous constatons par ce « nous » que le musulman ne prie pas pour lui seul, mais pour toutes les autres créatures, en s'associant à elles. Et les autres, pour moi, ce sont les autres hommes, les autres créatures, mais aussi toute la Création, parce que, pour l'Islam, tout ce qui est sur terre prie le Seigneur. Il y a un verset coranique qui dit : *Devant Dieu se prosternent tout ce qui est dans les cieux et sur la terre*. Et dans un autre : *Il n'y a aucune chose sur la terre qui n'exalte la louange de Dieu*. L'homme qui est le représentant de Dieu sur terre (le lieutenant de Dieu sur terre, comme dit le Coran), possédant ce privilège, est appelé à porter la création dans sa prière.

On a remarqué aussi que, dans la prière musulmane, les priants font des gestes : le corps prend part à la prière. Et ceci confirme l'idée que non seulement l'individu, son cœur, son esprit, prient, mais aussi la matière et, en particulier, cette matière qu'est notre corps, tout comme prient, par la bouche de l'homme, les montagnes, les oiseaux, les cieux, etc. Je crois que tout ceci résume à peu près ce que je voulais dire pour la prière rituelle qui a lieu cinq fois par jour.

Il existe aussi la *prière de sépulture*. Quand quelqu'un est décédé, on fait une cérémonie à la mosquée. C'est là une prière également rituelle, mais occasionnelle. Et j'ai remarqué ceci : d'une manière générale, quand on prie, on se prosterne, mais pour la prière de sépulture, on reste debout. J'ai voulu m'informer au sujet de cette attitude et voici la réponse qui m'a été donnée : quand on fait la sépulture, on va à la mosquée et on met le cercueil à terre devant soi. Mais l'Islam est très

allergique à tout ce qui est forme d'idolâtrie (c'est pour cela d'ailleurs que, chez nous, il n'y a pas d'icônes, pas de statues). Aussi, par peur que les gens ne se prosternent devant le corps qui est là - et qui est une personne très chère, puisqu'il s'agit d'un parent, d'un ami - cette prière se fait debout.

Il y a enfin la prière que l'on fait au cours du *pèlerinage* et que je résumerai en ces mots : *Me voici à Toi, Seigneur !* C'est comme une remise totale de l'être à Dieu...

Pour compléter ces diverses réflexions sur la prière, je dirai aussi un mot de la *mémoration* : c'est une répétition des formules où figure le nom de Dieu. C'est ce qu'on fait par exemple quand on dit son chapelet, ou quand on appartient à une confrérie. Ceci peut avoir un aspect plus routinier, mais a le mérite de nous tenir l'esprit fixé sur Dieu. Bien entendu, la contemplation se fait partout : par exemple, en pleine nature... Mais on peut aussi rester chez soi et contempler Dieu.

b) la prière « libre »

J'en viendrai maintenant à vous parler de la *prière libre* qui a une grande importance. Il me semble qu'une personne qui aime vraiment Dieu, fait une prière libre, même sans qu'elle s'en rende compte. Bien entendu, j'aime lire les textes des mystiques, que ce soient les mystiques chrétiens ou musulmans, et cela m'aide énormément. Mais parfois, je préfère entrer en contact direct avec Dieu avec mes propres paroles. Quelquefois, je réussis et je me sens alors très, très proche de Dieu : je lui raconte ma vie, les événements qui m'arrivent, je lui parle comme à un ami, que ce soit dans les moments de joie ou d'épreuve : car je ne connais pas Dieu uniquement parce que je suis heureuse ou malheureuse ; mais je le prie en toutes circonstances. Pour moi, la prière, c'est un moment de rapprochement, c'est une communion très profonde et intime avec Lui. Et pas forcément par l'intermédiaire des autres, des mystiques. Par l'intermédiaire du Coran, oui, bien sûr, parce que, pour nous, la lecture du Coran est une prière. Mais je sens par moments que j'ai envie de parler à Dieu en me servant de mes propres mots, spontanément. J'ai ri lorsque quelqu'un m'a demandé une fois : « Quand vous pensez à Dieu, est-ce que vous pensez en français ou en arabe ? » Mais que ce soit en français ou en arabe, cela n'a aucune importance ! Tout dépend des circonstances, sauf pour la prière rituelle qui, elle, est toujours en arabe,

même pour les gens qui ne sont pas arabophones. Quant à la prière personnelle, elle est si libre qu'on peut très bien la faire comme cela spontanément. On l'appelle *invocation*. Il y a des textes tout faits qu'on peut lire, mais aussi des textes spontanés qui viennent de nous.

Pour moi - et je crois que c'est vrai pour plusieurs autres personnes - le silence est aussi une prière. Mais malheureusement, cela n'arrive pas souvent. On sent qu'on fait le vide en soi, on ne trouve pas même les mots. Et il m'est arrivé une fois qu'après ma prière rituelle, j'étais très triste (je vous ai dit que je ne me « retire » pas tout de suite de la prière, je reste un certain moment sur le tapis de prière et je parle à Dieu). Et ce jour-là, j'étais très triste et je ne trouvais pas les mots pour prier. Et j'ai dit à Dieu : « Qu'est-ce que tu veux que je te dise, puisque tu sais ce qui est en moi beaucoup plus que je ne le sais moi-même ? » Et je suis restée assez longtemps sans trouver, mais je n'étais pas du tout gênée. Et puis, j'ai senti comme une lumière qui me traversait. Est-ce sa réponse, sa présence ? Je n'en sais rien. Mais cela n'arrive pas souvent...

2^e partie : La place de la prière dans la vie d'un musulman

Vous m'avez demandé encore si ma réflexion à propos de la prière, je la crois assez courante chez les amis ou les personnes que je contacte ? Ou bien, est-ce que ce sont des circonstances particulières qui m'ont amenée à me situer dans cette attitude de prière ? En un mot, si je comprends votre question : toute musulmane vit-elle cette proximité de Dieu dont je vous ai parlé ?

A cela je répondrai que, bien entendu, chacun fait ce que j'appelle son propre voyage spirituel. Mais je peux dire que j'ai rencontré des amis pour qui la prière compte énormément. Au Caire, j'ai connu des étudiants qui m'ont parlé plusieurs fois de leur prière et cela représentait quelque chose d'important dans leur vie.

Pour moi, il y a plusieurs facteurs qui m'ont amenée à réfléchir sur la prière ; d'abord, j'ai été élevée dans un pays musulman, dans une famille plus ou moins pratiquante ; pour la pratique, ma famille était vraiment libérale. Ensuite j'ai été élève chez les Sœurs, et celles-ci priaient devant moi. Et puis, surtout, il y a une chose dont je suis très convaincue : je ne peux pas dire que j'aime une personne si mon action ne confirme

pas en même temps cet amour. Je ne peux pas dire que j'aime Dieu si mon amour ne se manifeste pas en même temps dans des actes. Et la prière est une de ces façons d'extérioriser mon amour pour Dieu. C'est comme cela que je comprends les choses. J'y ai réfléchi depuis bien longtemps : vers 12 ou 13 ans, je pensais à ces questions de Dieu, de l'existence, de la mort, de mon comportement dans ma propre vie. Cela fait un tout et je me trouve de plus en plus ramenée à ce chemin-là. En discutant avec des amis, j'ai rencontré des gens qui ont fait une démarche semblable à la mienne. Mais c'est vrai que, pour beaucoup d'autres personnes, le chemin n'est pas le même.

Actuellement, je remarque une chose : quand je retourne au Caire - ce qui se produit à peu près chaque année - je vois que, de plus en plus, les mosquées se remplissent. Et cet été, j'ai vu à la télévision la prière de la fin du Ramadan, à la mosquée El-Hossein qui est très grande et peut contenir plusieurs centaines de personnes. Il y avait également plusieurs autres centaines qui priaient à l'extérieur parce qu'ils n'avaient pas pu entrer ; et les musulmans ne trouvaient pas de place pour se prosterner. Alors, chacun posait le front sur le dos de l'autre. C'était la première fois que je voyais cela. Et j'en conclus que la prière prend de plus en plus d'importance dans la vie des gens.

A ce propos, je ferai une remarque pour parler du christianisme : il y avait, au moment de cette fête, des étrangers et, parmi eux, des Français que je connais et qui venaient me dire : « Ah oui ! C'est ainsi ! Vous, vous continuez à prier cinq fois par jour ! Voilà ce qui vous retarde. vous, les pays en voie de développement. Chez nous, en Occident, on a balancé tout cela et on n'a pas de temps à perdre pour aller dans les églises ! » J'étais vraiment peinée de ces paroles, et plus que choquée, et je ne voulais pas croire à ce qu'ils me disaient. Quand je suis revenue à Paris, je suis entrée dans des églises et j'ai été vraiment touchée, émerveillée même, de voir les gens qui assistent aux cérémonies, prennent le temps de prier et pour qui la prière a un sens profond. Car on peut très bien arriver à concilier avec aisance la prière et le travail. Même si je regroupe, à certains jours, toutes les prières de la journée, le soir, par exemple, après le travail, cela me prend quinze minutes. Alors, si j'ai travaillé toute la journée, est-ce que je n'ai pas le droit de réserver quinze minutes à Dieu ? Et puis, je n'aime pas tellement l'expression « ne pas avoir le temps de... ». On entend toujours ce mot : « le temps », dans les pays occidentaux surtout ! Mais on ne doit pas être esclave du temps, on doit le maîtriser nous-mêmes et non pas se laisser maîtriser par lui.

C'est nous qui organisons le temps : on ne doit pas se laisser « organiser » par lui... Il n'est pas bon qu'on s'arrête de prier parce qu'on n'a pas le temps...

Mais pour être très honnête dans mon témoignage, je dirai que ce n'est pas toujours facile de prier. C'est même difficile de se donner à la prière et d'imposer ce rythme à son corps, à son cœur. Parfois, on n'en a pas envie, je ne sais pas pourquoi, mais ce n'est pas facile (peut-être cela vient-il d'une certaine monotonie que nous trouvons à la prière ou bien du monde actuel et de ses activités qui tendent à nous décentrer de nous-mêmes...). Mais une fois qu'on a passé par cette période de difficultés et qu'on retrouve la prière, alors, on la retrouve d'une façon beaucoup plus ample, plus dense, plus riche. Pour moi, je connais quelquefois ces périodes pénibles.

Une autre question m'a été posée un jour : est-ce qu'on revient à Dieu parce qu'on a besoin de Lui ou y a-t-il quelque chose de gratuit dans la louange ? Ceci revient à se demander quels sont les thèmes de la prière musulmane ?

On peut très bien prier parce qu'on a besoin de Dieu : on a quelque chose à lui demander. On n'est pas à cent pour cent désintéressé : ce n'est pas vrai. Il y a aussi le thème du pardon : on peut sans cesse revenir à Dieu pour qu'Il nous pardonne nos fautes, celles de nos parents, de nos proches et même de nos ennemis... Il y aussi les louanges et les remerciements pour les dons qu'Il nous fait. Et cela pour moi aussi, c'est très important : il faut être toujours conscient de ce qu'on a, de ce qu'on a reçu, parce que Dieu nous donne énormément et on n'y est pas assez attentif. Une amie s'est moquée de moi un jour, parce que je lui ai dit que, le matin, quand je me lève, je constate que je peux marcher, que j'ai des mains, des yeux, etc. Et j'en remercie Dieu. Et elle m'a dit : « Mais c'est tout à fait normal d'avoir des mains et des pieds... » Je lui ai répondu : « Oui, mais n'y a-t-il pas des gens qui en sont privés par naissance ou par accident ? Alors, il faut remercier Dieu qui nous a laissé tous ces biens, car Il est le Donateur. Il est aussi Celui qui ne cesse de pardonner. » La prière, je la comprends comme une remise de soi entre les mains de Dieu, une attitude de confiance, dans la paix et dans la joie...

Je voudrais ajouter encore ceci : chez les chrétiens, on pense souvent

que, pour les musulmans, Dieu est quelqu'un de Transcendant, de plus lointain, tandis que pour eux, Dieu est regardé comme quelqu'un de proche. Mais ceci n'est pas vrai, en tant que principe d'abord : je pourrais citer à ce sujet des tas de versets du Coran. Dieu en Islam est à la fois Transcendant et Immanent, le Dieu Proche et le Dieu Transcendant. Pour les chrétiens, Dieu s'est révélé par la personne du Christ. Il est proche, dit-on, tandis que pour nous, Il serait l'Inaccessible. Une telle idée doit disparaître parce que, si la nature de Dieu pour nous est inaccessible, son agir est proche. Et c'est là l'essentiel. On ne peut pas définir Dieu : Il est le Tout-Autre et c'est quelqu'un qui nous dépasse. Il est le Transcendant, mais en même temps, je sais qu'Il agit et je peux très bien me sentir proche de Lui et aussi de mon prochain. Le Coran nous dit : « *Si tes serviteurs t'interrogent à mon sujet, je suis proche de la personne qui m'invoque, lorsqu'elle m'invoque...* » Et un autre verset dit : « *Je suis plus proche de l'homme que sa veine jugulaire.* » Je pourrais vous donner d'autres citations, qui expriment la même vérité. Pour moi, cela m'étonne vraiment que les chrétiens pensent ainsi et que cette idée se soit maintenue jusqu'à présent.

Je préciserai encore, toujours à ce sujet, qu'en arabe, il y a deux mots pour dire « amour » : *hob* et *mahaba*, mais le deuxième mot évoque plus l'amour mutuel. Dans nos pays, quand on parle de Dieu, on a toujours tendance à employer le mot *mahaba*, pour mieux exprimer la réciprocité dans l'amour. Cela prouve bien qu'il y a amour, d'une part, entre les êtres humains et Dieu et, d'autre part, entre Dieu et les êtres humains. Cette proximité existe, et existe aussi la Transcendance de Dieu.

Ainsi, pour un musulman, Dieu est-il Immanence et Transcendance. Et si je peux encore ajouter quelques mots touchant à mon expérience personnelle, je dirai : vraiment, quand je prie, quand je pense à Dieu, quand je vis ma vie de tous les jours, je me vois sans cesse balancée entre deux pôles : la Transcendance et l'Immanence. Je crois vraiment à certains moments « saisir » Dieu, et en même temps cette saisie m'échappe... Et quand Dieu m'échappe, et que j'essaie d'aller Le chercher très loin, je Le trouve très proche. Je suis donc dans un mouvement de va-et-vient, dans un renvoi qui, en quelque sorte, m'est cher, parce que ma foi n'est pas stagnante. Je ne reste pas fixée à un pôle bien précis. Je ne dis pas : « Dieu est proche », et alors je resterais terre à terre. Ou bien : « Dieu est loin », et je planerais, je m'en irais dans les hauteurs... Tour à tour, Dieu se montre et se cache, Il se voile

et se dévoile. Et c'est pour cela qu'on se sent situé dans un « parcours » et pas du tout dans une foi stagnante. C'est une foi qui est vivante.

Vous me demandez si la prière est importante non seulement pour le musulman pieux, mais pour le musulman « moyen ». Mon expérience me permet de vous répondre « oui ». La personne qui m'a parlé de la prière d'une façon qui m'a touchée énormément, plus qu'en aucune autre occasion, c'est un vieillard. Il était paysan ; je l'ai rencontré par hasard au bord d'une rivière et il était en train de prier. Je l'ai vu faire ses ablutions, se mettre en état d'accueil, prier ; et après qu'il eut terminé, j'ai vu sa façon de se retirer de la prière et de venir nous parler, parce que j'étais avec mon frère. J'ai trouvé cela vraiment extraordinaire. Et quand je lui ai posé des questions sur le sens de sa prière, il m'a donné des réponses que je n'ai pas trouvées chez des gens lettrés. Il a exprimé cela de façon très simple, avec un vocabulaire sans recherche. J'ai senti que c'était quelque chose de vécu. Et c'est lui qui m'apprit à ne pas me retirer tout de suite de la prière pour faire autre chose. Il m'a montré ce côté un peu technique : après la prière, il faut savoir prendre un peu de temps pour se retirer. Cela, je l'ai trouvé, je crois, chez saint François d'Assise. Ne pas sortir comme en claquant la porte, mais prendre le temps de dire au revoir à quelqu'un. Et vraiment, c'est ce que j'ai senti chez cet homme. Il avait le visage d'un saint, quelque chose de rayonnant ; il nous a parlé de la vie, de la mort, de ses enfants, de son travail de la terre. Et l'on sentait toujours cette foi qui le portait, qui l'animait. Donc, au fond, ce n'est pas le caractère intellectuel de la prière qui est dominant, mais c'est la proximité de Dieu. C'est ce que j'appelle l'intelligence du cœur.

Une fois, une camarade m'a dit : « Mais maintenant, à quoi va te servir ta prière ? Est-ce qu'elle va servir à ce que tu termines bien ta thèse ? Ou bien, va-t-elle te permettre de résoudre tes problèmes ? » Et cela montre une tournure d'esprit intéressée, le sens de l'utilité que revêt, pour nombre d'individus, chacune de leurs actions. C'est le manque de gratuité. On fait « ça » pour « ça ». Mais si la prière ne résout pas nos problèmes, c'est que nous sommes appelés à l'action : la prière met l'être dans un état de disponibilité qui l'aide à résoudre ses difficultés. C'est vrai que la prière ne solutionne pas nos affaires, si on prend cette expression dans un sens restreint. Mais elle nous aide à trouver nos solutions, puisqu'elle nous met dans un état de disponibilité. Finalement, je dirai que la prière est un soutien...

Le Caire, Paris, Sahar Moharram.

la noix de coco

Le sens d'une offrande pour un hindou

Quand j'offre une noix de coco
au Temple
chaque acte que je pose
correspond à quelque chose qui se passe en moi.

Tout d'abord,
il me faut casser cette noix de coco
en la frappant sur une pierre avec force.
C'est dur à casser, une noix de coco, vous savez.
Cela veut dire que,
avant d'offrir quelque chose à Dieu,
il me faut lui ouvrir mon cœur,
il me faut casser cette carapace de dureté
qui est faite de tous mes péchés.
Vous savez, quelquefois, elle est dure, cette carapace.
Il faut s'y reprendre à plusieurs fois
pour la briser.

De même,
il arrive qu'il faille frapper la noix de coco
plusieurs fois sur la pierre
pour la briser.

Quand elle est brisée,
le lait de coco qui est à l'intérieur se répand sur la pierre
devant le Seigneur.
C'est là un liquide très pur
et qui n'a jamais été souillé par aucun contact humain.
Nous aussi,
il nous faut nous répandre devant le Seigneur,
comme cette eau si pure
et devenir un avec Lui,
nous perdre en Lui.

Alors,
purifié et uni à la divinité,
je puis recevoir et manger cette nourriture
qui a été offerte au Seigneur :
la pulpe blanche, qui est à l'intérieur de la noix,
qui, elle aussi, est très pure,
que le Seigneur a reçue, acceptée,
et qu'Il me redonne.
Je la mange
en signe d'union à Lui *.

* Ce texte nous a été transmis par C. CORNU.

LA PRIÈRE, DÉPASSEMENT DE LA DUALITÉ

Phra THITINYANO, l'auteur du texte que l'on va lire, est en un sens vraiment représentatif de cette jeunesse qui a fait mai 68. Issu de la grande bourgeoisie dans une riche province française, élève des Dominicains, il en a « ras le bol » de la société de consommation et de l'idéal qu'elle propose. Il émigre aux U.S.A., rencontre les hippies. Il voyage aux Indes et au Népal et, finalement, arrive en Thaïlande. Il se fait ordonner moine bouddhiste, moins par conviction que pour obtenir un visa de séjour permanent. L'ascèse et la méditation bouddhistes semblent répondre à ses aspirations, d'autant plus qu'il cherche un moyen de rompre avec ses antécédents. Il est l'un parmi les deux ou trois douzaines de jeunes qui, venus d'Europe, d'Amérique ou d'Australie, ont suivi pratiquement le même chemin et se retrouvent tous ici dans le Bouddhisme du Petit Véhicule, religion qui, malgré ses exigences, paraît leur convenir. Il est vrai aussi que le maître qui les dirige est un homme d'une grande expérience spirituelle, un mystique en son genre.

Dans les réflexions qu'il nous livre sur sa « prière » (est-ce par scrupule œcuménique ou nostalgie d'enfance chrétienne ?), les conceptions développées - à part quelques formules éclectiques comme « transcender la dualisme », « se connaître soi-même » - sont typiquement chrétiennes. En fait, ne semblerait-il pas que toutes les grandes mystiques se rejoignent et que l'expérience bouddhiste de ce moine ait trouvé, dans ses conceptions et son vocabulaire chrétiens, une expression adéquate ?...

Il y a près de sept ans que j'ai reçu l'ordination de *bikku* ou moine bouddhiste et jamais, pendant ces sept années, je n'ai considéré le mot « prière ». C'est seulement la requête d'un ami missionnaire, le P. Pasek,

qui me fait écrire ces quelques lignes et réfléchir sur le sens du mot « prière ». En fait, je m'étonne un peu que je puisse en écrire autant et exprimer de si nombreux sentiments au sujet de ce mot oublié : la prière. C'est la preuve probablement que je n'ai pas cessé de prier tout au long de ces années passées dans les robes bouddhistes.

La prière. Dix pages de cahier... depuis plus de sept ans que je ne lis plus le français et ne le parle que rarement... « Ecrivez en anglais et je traduirai », m'a dit le Père Pasek. Pourquoi ? Le français est ma langue d'enfant et d'adolescent, ma langue de catéchisme et de première communion.

Tout enfant, je priais. Le soir, au lit, avant de m'endormir. Je ne me souviens plus très bien, mais probablement dix « Je vous salue Marie » et un « Notre Père ». Si j'oubliais un jour, le lendemain soir, je doublais la liste.

A l'époque, j'étais tout jeune, j'avais près de dix ans. J'éprouvais un désir de spiritualité, un désir de recherche spirituelle et prier était une manifestation de ce désir. Il fallait prier, il fallait aller à la messe, il fallait se confesser, il fallait communier. Alors, je le faisais.

La prière souvent, c'était la demande d'une faveur, d'une protection pour moi-même ou mon grand-père décédé. Non, il n'y avait pas de « communion » si ce n'est le désir d'obtenir quelque chose de quelqu'un qui peut nous donner ce que l'on désire. Jamais, à cette époque, je n'ai pensé que prier, c'était communier ou établir une relation entre deux personnes. Vers 14 ans, j'ai perdu la foi ; mais pas la crainte de Dieu. La prière perdait de sa signification, si ce n'est à la veille d'un examen. Plus tard, à Sorèze, j'assistais à la messe chantée : j'aimais chanter en latin le Pater Noster. C'est un chant puissant, ainsi chanté en latin. Les mots de certains autres chants me reviennent en mémoire :

*Tu es mon berger, oh ! Seigneur
Rien ne saurait manquer
Où tu me conduis.
Dans la vallée de l'ombre
Je ne crains pas la mort
Ta... ? et ta... ?
seront mon réconfort.*

Certains mots m'échappent. J'ai complètement oublié les autres strophes. Non, jamais je n'ai prêté attention au sens des mots « réconfort », « vallée de l'ombre », « la mort ». On chantait et je chantais aussi. Ça passait le temps et c'était souvent amusant. Mais quand l'occasion m'en était donnée, j'évitais la messe. La prière, à cette époque ? Quelque chose que les Pères et les journaux religieux mentionnaient souvent. Un mot agaçant. Puis, plus rien.

Aux Etats-Unis, j'ai fait la rencontre des « Jesus freaks » : des fanatiques... J'ai eu peu de confiance en eux. Pour moi, ils ne se comportaient pas normalement.

Je voyageais alors afin d'étudier et de connaître le monde, ses habitants, leurs joies et leurs souffrances, et de satisfaire cette soif de vivre, de découvrir, d'expérimenter et de donner un sens à ma vie, sens que, même maintenant, je ne sais pourquoi, mon éducation française et catholique n'avait pu me donner. Et, agressivement, je me détournais des deux.

Plus tard, bien plus tard, un soir, à Bénarès, en Inde, j'étais auprès d'un petit temple hindou, au bord d'une rue affairée : un groupe d'Indiens, à la lueur de bougies, la sueur perlant du visage, battaient des clochettes et des cymbales enfilées sur un bout de bois, répétant de plus en plus vite des chants, rythmés par ces clochettes et cymbales, et souriant. D'un sourire béat. Ils « priaient » eux aussi.

Je me souviens d'un temple bouddhiste tibétain à Katmandou : la prière quotidienne du soir, chantée par des moines et des novices, frappant tambours, gongs ou soufflant dans des flûtes aux sons très aigus. Chants très lents au ton très profond de basse. Non, pas de sentiment de communion. Ce n'était pas une prière, c'étaient les chants du soir ; chants de dévotion, probablement louanges et mémoire des différentes qualités du Bouddha, de son enseignement, de ses disciples, ou bien la longue liste des Maîtres de leur tradition. Chants, mais pas prières. Seulement une récollection de personnes et de qualités qu'ils tenaient pour sacrées.

Je me souviens d'un jour, à Cauterets, dans les Pyrénées, d'un sommet enneigé, point d'arrivée d'un télési. Un petit groupe d'Asiates chantait à voix basse, probablement en japonais. Oui, eux, ils priaient. Ils communiaient avec la nature, en prière avec les sommets enneigés, le ciel au

bleu sans tache, en prière devant le miracle de belles montagnes révélées par un jour nouveau. Je n'ai jamais oublié cette scène.

En fait, la prière, ce ne sont pas des mots. La prière, c'est un sentiment d'unité, un sentiment d'être rempli, d'être plein et heureux de l'être, que ce soit avec une montagne, une femme ou ce qui est appelé « Dieu ».

Enfant, à la fin de la confession, je devais me repentir et réciter « des prières » comme punition. Ça, ce n'est pas de la prière, c'est de l'absurde.

Plus tard, à Bangkok, alors que j'ai reçu l'ordination de moine bouddhiste : « il n'y a pas d'âme, il n'y a pas de Dieu » disent les livres. Ça, c'est les livres.

Le Bouddha, lui, dit que tout est impermanent et qu'il n'y a pas une entité permanente en nous. Quant à Dieu, il en parle, mais ce n'est pas le sommet. Le sommet, c'est le Nirvana ou la transcendance de la dualité : transcendance de *je et toi*, de *froid et chaud*, de *long et court*, de *haut et bas*, de *grand et petit*, de *bonheur et souffrance*, de *dedans et dehors*. La Transcendance de la dualité ; Meister Eckhart disait bien : *l'œil avec lequel je vois et l'œil avec lequel Dieu voit est le même œil.*

Un maître Zen a dit : *Quel est le plus grand péché ? Mentir ? Voler ? Tuer ? Non. Le plus grand péché est d'être séparé de Dieu.* Le Christ n'était pas pécheur et osait affirmer son unité avec Dieu. Et sur la Croix, il fut cloué pour en donner la preuve.

Le Royaume des Cieux, où est-il ? S'il est à l'extérieur, ce n'est plus le Royaume des Cieux. Ça, c'est la vraie prière : demander que soit développé en nous ce qui est pur, ce qui ne tue pas, ne vole pas, ne trompe pas. D'être un avec ce qui est appelé « Dieu », d'être un avec l'exemple du Fils. Ça, c'est la prière.

La vraie prière, ce n'est pas une demande : je vous prie de me donner un kilo de pain, de l'argent, du bonheur, du paradis, une mercedes. Ça, c'est de l'égoïsme. La vraie prière, c'est l'acte de donner : donner de soi-même, donner de ce qui coûte, se débarrasser de son avidité, de ses aversions, de son égoïsme et de son ignorance.

Le Bon Samaritain, lui, était en prière avec le Christ. Peut-être qu'il ne connaissait pas les mots, mais il connaissait les actes, les gestes, le

sourire réconfortant et le bonheur, même modeste, d'avoir aidé quelqu'un qui a vraiment besoin de secours.

Le Bouddha enseigne reconnaissance et amour envers son père et sa mère, envers les gens qui nous ont élevés, éduqués, avec patience, avec affection et endurance.

Le véritable amour, c'est la prière. L'amour qui ne fait pas de différence entre l'homme fortuné et le pauvre, entre le bel adolescent et le vieux décrépité, entre le mâle et la femme, entre je et toi. Ça c'est prier.

Mère Térésa de Calcutta qui soigne les lépreux et « les plus pauvres parmi les pauvres » dit que, dans chaque malade, chaque personne qu'elle soigne, elle voit le Christ, elle soigne le Christ. Ça c'est la vraie prière.

Prière est vie quotidienne. Vie quotidienne est prière quotidienne. En fait, on ne « prie » pas. On est « prière ». On développe en soi cette attention du moment présent : le seul moyen de l'action. Le passé n'existe pas. Le futur n'existe pas. Le passé est né dans le passé et a disparu dans le passé. Le futur naîtra dans le futur et disparaîtra dans le futur. Seul, existe le moment présent : ici et maintenant. Le moment de l'action, le moment d'être. Le moment de prière.

Qu'est-ce que nous a donné Dieu ? Le moment présent. Qu'est-ce qu'être un fils de Dieu ? C'est d'exister dans le présent, de découvrir le pouvoir du présent. Ce présent dynamique où je peux aimer, maintenant ; où je peux me débarrasser de ma colère, maintenant ; restreindre mes avidités, maintenant ; purifier mon cœur, maintenant ; aimer et aider, maintenant, et communier avec le Christ, maintenant.

Notre vie n'est qu'une succession de « maintenant », où se présente un choix. Le choix de se purifier, de donner, de se donner, de faire don de soi, de ce soi que j'aime et chéris et auquel je suis si attaché. Parce que c'est « moi ».

La vraie prière : on ne prie plus. On est. Pour être, il faut se connaître soi-même. Se connaître soi-même, c'est découvrir et développer en soi ce potentiel de vie spirituelle, ce potentiel de pureté et d'amour et de désintéret pour les choses mondaines.

Le Bouddha dit qu'il est plus facile de vaincre un millier d'ennemis,

armé d'une seule épée que de se connaître soi-même. « Connais-toi toi-même », c'est connaître Dieu. Dieu nous a créés à son image, n'est-ce pas ? Se connaître soi-même, c'est connaître Dieu, c'est connaître le Christ. C'est avoir l'expérience du mot « prière ».

La prière du cœur, répétition de la phrase : « Jésus, Fils de Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur. » Ou bien tout simplement : « Jésus, Jésus, Jésus !.. » Si le cœur répète cette prière avec attention soutenue, le mental se calme, les pensées ralentissent et notre cœur devient unifié avec cette prière. Unifié en moi. Et Jésus, Fils de Dieu, est en moi, et a pitié de moi, en moi. Unité sublime. Don de Dieu.

Que vaut notre vie si nous n'essayons pas. Dieu nous a créés à son image, n'est-ce pas ? Se connaître soi-même, c'est connaître Dieu.

Thaïlande, Thitinyano Bikkhu

ENTRER DANS LA VÉRITÉ DE DIEU

Je pense que la prière est une des attitudes humaines les plus fondamentales. En regardant par exemple la toile de Millet : *les Vêpres*, on est ému par son caractère religieux et la profonde sérénité qui s'en dégage. Il y a là quelque chose que tout homme éprouve, croyant ou non, au-delà des nuances propres à chaque religion. La prière, en même temps qu'elle est l'expression naturelle de l'homme qui cherche la source de son propre cœur, est ainsi comme à la racine de son existence.

Pourtant, il importe de ne pas en rester au stade où on se contente de goûter la bonté ou la beauté de la prière. Le Seigneur Jésus Christ a répondu par sa voie à la question du sens de l'existence humaine. Je ressens le besoin de saisir le lien irremplaçable qui unit la prière à l'idéal qu'il nous a proposé : vivre la Parole, c'est-à-dire mettre l'amour en pratique. J'ai maintenant cinquante ans. Depuis ma petite enfance, j'ai vécu en chrétienne, mais il reste pour moi difficile d'atteindre à une prière réellement vivante, qui soit comme l'énergie animant ma vie quotidienne. Il m'est naturel et relativement aisé d'adresser à Dieu des louanges, des prières de reconnaissance et des supplications. Et pourtant, comme il est facile de glisser sur la pente de la prière machinale... Ce que je trouve en fin de compte le plus difficile, c'est de me décider à l'offrande complète de moi-même qui se manifesterait si je confiais ma vie à Dieu.

Tout en me débattant au milieu de tentations et d'épreuves de toutes sortes, j'ai le désir de me rapprocher de Dieu, si peu que ce soit ; mais en réalité, je cède trop souvent à la tentation d'orgueil et je suis bien loin de progresser vraiment. Pour quelqu'un comme Mère Teresa, toute

dévouée à l'amour sans attendre de récompense, la prière est sans doute une vraie vie et l'énergie du Saint-Esprit suffit à soutenir jusqu'aux forces physiques. Le moyen de savoir si la prière est une vie ou non est de regarder le résultat : quand il progresse dans l'amour, le croyant ne cherche plus dans sa foi une consolation hypocrite pour lui seul et la foi devient soutien pour le prochain.

Pendant ma jeunesse, j'ai connu la Deuxième Guerre mondiale. Quelque temps après, l'Eglise a tenu un concile à Rome : j'ai fait l'expérience de grands changements dans ma vie chrétienne. Il y a environ cent ans que mon grand-père paternel s'est converti au catholicisme, avec une grande ferveur, au début de l'ère Meiji. Les trois générations qui ont suivi sont restées fidèles à la foi et moi-même, j'ai grandi en recevant une éducation chrétienne. Dans une société comme celle du Japon où différentes traditions religieuses cohabitent et où des habitudes et des richesses culturelles particulières demeurent solidement enracinées, la conversion de mon grand-père, effectuée avec un grand sérieux, a certainement eu beaucoup de prix aux yeux de Dieu, mais elle a entraîné pour lui des expériences douloureuses. Le changement qu'elle représentait a provoqué frictions et malentendus avec l'entourage, et il en a souffert. Mes quatre frères et sœurs et moi-même, tout en vivant protégés par la grâce de Dieu, nous ressentons, encore à la troisième génération, beaucoup de ces difficultés qu'il a connues lui-même. A cause de cela, j'ai éprouvé le sentiment d'une vie valant d'être vécue et même un certain degré de ferveur, peut-être aussi quelque chose comme la fierté des chrétiens de l'Eglise primitive en Europe.

Aux environs de mes vingt ans, quand commençait à s'affirmer ma personnalité, j'ai éprouvé un besoin irrépressible de critiquer la foi qui m'avait été donnée, en repartant de zéro. Encore aujourd'hui, je me rappelle les pensées qui m'agitaient à l'époque.

Dans mon enfance, j'ai connu la prière du matin, l'angelus de midi, la prière du soir, le rosaire évidemment, le chemin de croix en carême... Tout au long de l'année, en suivant le cycle liturgique, les sept membres de la famille que nous étions s'agenouillaient chaque jour ensemble devant le petit autel domestique. Quand les enfants devenaient capables de lire, ils devaient prendre la direction des lectures dans le livre de prière, apprendre par cœur le catéchisme. J'ai fait cela tout simplement, comme on me l'enseignait, sans éprouver le moindre doute. Comme l'école que je fréquentais n'était pas une école chrétienne, il m'arrivait

de me sentir différente de mes condisciples, mais comme j'étais protégée par ma famille et par la paroisse, je n'ai presque jamais eu à m'opposer personnellement à mes amies d'école. Je suivais passivement le mouvement. L'enfant que j'étais trouvait parfois pesant d'être tenue par des obligations ou invitée à faire des sacrifices, mais cela n'allait pas plus loin. Une de mes sœurs me disait un jour, comparant avec notre époque où la discipline de l'Eglise a bien changé : « Autrefois, nous avons dû en faire des efforts pour devenir et rester chrétienne ! » En l'écoutant, je me disais que les temps ont bien changé, en effet... Les prières de la messe ne sont plus en latin, mais en japonais et encore n'est-ce plus le japonais littéraire mais le japonais parlé contemporain. L'Eglise a pris acte des changements de la société. On est passé d'un système d'autorité où tout dépendait des directives venues des prêtres à un plus grand respect de la conscience et de l'initiative individuelles. Il y a bien eu un renouvellement radical dans l'éducation des chrétiens.

Pendant cette période de transformations et de troubles, j'ai passé trente ans de vie familiale comme dans un rêve. Maintenant que mes deux enfants sont adultes, je me rappelle les problèmes auxquels j'ai dû faire face. Au cours des hésitations qui ont marqué les chrétiens aux prises avec le changement et la sécularisation, des erreurs ont été commises. On ne priait plus guère ni à l'Eglise, ni à la maison. Les miens sont parvenus à rester fidèles à la foi, mais il nous est devenu impossible de nous réunir pour prier tous ensemble. J'en suis arrivée à me demander comment prier et qu'est-ce que prier ?

Depuis quelque temps, l'Eglise japonaise essaie de faire naître de nouvelles communautés chrétiennes rassemblées par le désir d'évangéliser la société après en avoir analysé clairement les besoins. Les chrétiens sont invités à se réveiller en approfondissant leur vie spirituelle, à réaliser combien il est contraire aux désirs de Dieu de se prétendre chrétien sans avoir la vie d'un témoin du Christ. En même temps, quand ils sont obligés de soutenir le défi que leur oppose la réalité, il leur faut bien renoncer à la facilité dont ils se contentaient trop volontiers : porter sa croix n'est plus un exercice facultatif. Vient le moment où l'on doit sortir de cette situation où le cœur reste prisonnier de la fascination du monde, accepter l'épreuve de la solitude et se laisser conduire vers Dieu. Comment le cœur qui cherche doit-il prier pour être entraîné à la rencontre et à la communion ? Depuis quelque temps, il semble qu'on éprouve davantage le besoin de guides capables d'enseigner les chemins de la prière.

Il ne manque pas d'excellents livres sur l'oraison, riches de contenu, et il m'arrive souvent de me plonger avec passion dans leur lecture. Mais plutôt que de les lire seule, j'aimerais que l'Eglise montre la voie vers une spiritualité vécue. Les cercles d'étude biblique ou de réflexion sont assez suivis, mais ceux consacrés à l'apprentissage de la prière ne sont pas assez nombreux à mon avis.

Récemment, des essais ont été faits pour permettre des contacts entre les spiritualités orientale et occidentale. La radio nous a annoncé que des bonzes ont été invités dans des monastères d'Europe et que les représentants de différentes religions essayaient de se mieux comprendre en menant la même vie pendant quelque temps. Plusieurs prêtres catholiques au Japon étudient le Zen. Traditionnellement pratiqué comme un moyen d'atteindre à la vérité, le Zen insiste sur l'importance physique pour accueillir cette dernière lorsqu'on médite. La prière suppose aussi l'union du cœur et du corps pour rendre possible cette « incarnation de la Parole ». Il est donc naturel de confronter les deux expériences et de promouvoir une spiritualité qui convienne aux Japonais en utilisant ce qu'il y a de bon dans l'héritage du passé. C'est aussi l'avis de mon mari qui m'en parle souvent. Converti au christianisme huit ans après notre mariage, tout en s'efforçant de vivre en chrétien, il pratique le Zen et aussi le Kendo, sport qui comporte des éléments tirés du Zen.

Un psaume invite le croyant à goûter la vie et à contempler la vérité. L'Écriture répète souvent l'enseignement de base concernant la prière : « Priez avec confiance. Priez souvent, sans cesse. Restez éveillés et priez... » Foi d'Abraham, foi de Job, foi de la Vierge Marie : chacun de ces saints a senti cette nécessité et a confié dans la paix son existence à Dieu. Et c'est le Christ lui-même qui a enseigné la prière du Seigneur. On parle souvent du silence de Dieu ; pourtant, à entendre les saints, il semble que pour eux, loin d'être un absent silencieux, Dieu se manifeste comme le vivant dont ils ressentent la présence : ils sont portés par le souffle de Dieu. Moi aussi, pour pénétrer comme eux au cœur de l'Évangile et vivre de la Parole de Dieu, je souhaite ouvrir mon cœur et accueillir la grâce que Dieu m'envoie.

Tokyo, Imamura Keiko (mère de famille).

“ NOTRE PÈRE ”... A TOUS !

Il y a quelques mois, je recevais un petit livre, peu banal. Je connaissais l'auteur, Anne-Marie Schimmel, professeur à l'Université d'Harvard. Dans divers séminaires, ses interventions m'avaient émerveillé par leur compétence, mais surtout par un enthousiasme étonnant, fruit d'une communion intime avec la pensée et l'expérience spirituelle des grands mystiques de l'Islam. A cent lieues de l'érudition desséchante comme de l'ésotérisme farfelu ! J'avais lu ses livres et reçu d'elle plusieurs lettres, émaillées souvent de persan et d'arabe.

Cette fois, sous le titre : *Car c'est à Toi qu'appartient le Règne*¹, il s'agissait d'autre chose - d'un choix judicieux de textes (passages du Coran, prières du Prophète et de spirituels musulmans arabes, turcs, persans, indiens, presque jusqu'à nos jours), rangés selon les demandes du « Notre Père » et destinés à alimenter la prière... des Chrétiens !

Quelle gageure ! Il fallait la foi ardente d'Anne-Marie Schimmel et sa connaissance approfondie de la vie spirituelle en Islam pour la prendre et pour la tenir, sans trahir ni l'Évangile, ni le sens des textes cités. Sa réussite invite à étendre la démarche à d'autres mondes religieux et spirituels. Il s'en suivra une prise de conscience de quelque chose de capital : le « Notre Père » n'est pas une prière de plus, à côté des autres, une prière qui serait le monopole des chrétiens. Il résume, oriente, toutes les aspirations des hommes, depuis la demande « terre à terre » du pain *de ce jour*, capitale pour des millions d'hommes, jusqu'aux sommets de la contemplation (*que ton Nom soit sanctifié !*), en passant par la délivrance du mal et par le pardon des offenses. Chacune de ses demandes n'est qu'un titre, comme dans le petit livre d'Anne-Marie Schimmel. Toutes les prières des hommes, quelle que soit leur

formulation, peuvent s'y ranger, qu'elles soient liturgiques ou improvisées, simples cris du cœur exprimant devant Dieu la jubilation ou la misère. Et même ces aspirations qui ne veulent pas ou ne peuvent pas être formulées et qu'un geste, un sourire, des larmes ou le grand silence de la méditation (*Que ton Règne vienne !... jusqu'à ce qu'en moi il n'y ait plus que Toi...*) traduisent peut-être mieux que les paroles les plus belles.

A l'exception cependant de la prière des hypocrites dont le but, avoué ou non, est de se faire voir aux hommes pour en récolter l'admiration, le respect ou la bonne renommée. A l'exception aussi du rabâchage, où les « païens » pensent être écoutés à la mesure de leur verbiage (Mt 6,5-8). Mais ces deux tentations menacent aussi bien les chrétiens.

Ainsi, Jésus a-t-il joué à ses disciples un bon tour. Il n'a pas pris l'initiative de leur enseigner la prière. Et pour cause ! Ils en avaient l'expérience en tant qu'hommes et en tant que Juifs (les psaumes, toute la liturgie du temple et de la synagogue). Le Christ se contentait de prier lui-même, parfois devant eux et à haute voix, mais le plus souvent à l'écart. Ce sont eux qui demandent : « Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean aussi l'a appris à ses disciples » (Lc 11,1). Nous y voilà ! Avoir leur prière à eux, qui les distingue, un peu comme on reçoit du gourou son mantra. Et Jésus leur répond par une prière qui force toutes les barrières dans lesquelles, du fait d'avoir tout quitté pour le suivre, ils eussent été tentés de s'enfermer. Il les oblige à dilater leur cœur à la mesure de l'humanité tout entière, dont les voilà solidaires, priant désormais toujours avec tous et au nom de tous, à la mesure de l'amour paternel de Dieu qui n'exclut personne, et de l'Esprit qui souffle où il veut.

Le petit livre d'Anne-Marie Schimmel nous invite à nous remémorer ces dimensions de notre prière et de la prière des autres, parfums divers, mais se mêlant pour être présentés, dans des coupes d'or, devant le trône de Dieu (Ap 5,8).

Afghanistan, Serge de Beaurecueil op.

1/ *Denn dein ist das Reich*, éditions Herder, Fribourg, Bâle, Vienne.

EXPRESSION DE LA FOI CHRÉTIENNE EN MILIEU MUSULMAN

jours romains du 2 au 8 septembre 1979

Tous les deux ans, les « Journées romaines » rassemblent des chrétiens, prêtres, religieuses, laïcs qui vivent en milieu musulman et qui veulent réfléchir sur leur témoignage de foi dans ce contexte particulier. Le thème général de 79 était donc : *l'expression de la foi chrétienne en milieu musulman*. Plus précisément, disons que la question posée était la suivante : *dans quelle mesure le fait de vivre en milieu musulman influence-t-il et transforme-t-il*

- *notre lecture de la Bible*
- *notre formulation de foi*
- *notre expression liturgique et notre prière ?*

Ces trois composantes de notre vie chrétienne constituèrent les grands axes de notre réflexion et de notre partage d'expériences très diverses ; diversité que reflétait la répartition géographique des 102 participants : 33 venus d'Afrique du Nord ; 11 d'Afrique Noire ; 20 du Moyen-Orient ; 7 d'Asie et 31 d'Europe.

notre lecture de la bible

Le premier axe de réflexion fut introduit par un témoignage du P. Declais, exégète, demeurant à mi-temps à Caen et à Oran. Il nous présenta l'impact du milieu musulman et du Coran sur sa propre lecture de la Bible, en partant des réalités quotidiennes et des dominantes de la vie musulmane : sens de Dieu et place privilégiée de la prière. Il analysa ensuite le message que le Coran adresse aux « gens du Livre » (Juifs et chrétiens) et notre réaction face à ce message.

Le débat qui suivit mit l'accent sur deux aspects. Il ne s'agit pas seulement d'une relecture de tel ou tel passage biblique, mais bien d'une nouvelle vision du projet de Dieu. Par exemple, il nous est difficile de parler de la révélation

biblique, sans tenir compte de la révélation coranique qui guide des millions d'hommes. D'autre part, plusieurs ont souligné le piège d'une lecture trop chrétienne des références bibliques du Coran. Il faut se rappeler que le message coranique est né en marge des traditions judéo-chrétiennes ; tout en accueillant certaines traditions secondaires, il ignore l'essentiel du Nouveau Testament : la mission salvatrice de Jésus.

notre formulation de foi

C'est le P. Caspar qui présenta le deuxième axe de la session : la réflexion théologique en milieu musulman, en précisant qu'il envisageait moins le problème de la formulation théologique que celui du renouvellement du langage de la foi. Son intervention s'appuya sur un texte de l'encyclique *Evangelii Nuntiandi* que je rapporte intégralement parce qu'il fut au centre des débats :

Les Eglises particulières, profondément amalgamées avec les personnes, mais aussi les aspirations, les richesses et les limites, les façons de prier, d'aimer, de considérer la vie et le monde qui marquent tel ou tel ensemble humain, ont le rôle d'assimiler l'essentiel du message évangélique, de le transposer, sans la moindre trahison de sa vérité essentielle, dans le langage que ces hommes comprennent, puis de l'annoncer dans ce langage. La transposition est à faire avec le discernement, le sérieux, le respect et la compétence que la matière exige, dans le domaine des expressions liturgiques, de la catéchèse, de la formulation théologique, des structures ecclésiales secondaires, des ministères. Et langage doit s'entendre ici moins sur le plan sémantique ou littéraire, que sur celui qu'on peut appeler anthropologique et culturel¹.

Dans la perspective de ce texte, le P. Caspar souligna qu'au lieu de parler « d'adaptation » avec la nuance d'opportunisme qu'on reproche souvent à cette attitude, il faut envisager un « renouvellement » du langage de la foi, ce qui exige un approfondissement de la révélation.

Mais rechercher l'essentiel de la Révélation est une tâche délicate, car elle touche directement à la foi chrétienne ; cela doit se faire en communion avec l'Eglise (Magistère) et avec l'aide des théologiens. Le problème concret est le suivant : comment s'y reconnaître dans le foisonnement d'idées et de

1/ *Evangelii Nuntiandi*, 11 décembre 1975, n° 63.

2/ Texte ronéoté de la conférence du P. CASPAR, p. 6.

3/ Je renvoie les lecteurs intéressés aux « fiches de travail », déjà élaborées par le

groupe tunisien : 12 fiches pour les chrétiens, en français, et 6 fiches pour nos interlocuteurs musulmans, en français et en arabe. On peut s'adresser au P. CASPAR, rue Salem Béchir, Monastir, Tunisie.

recherches ? Le P. Caspar propose la méthode suivante : d'abord, rechercher les points de convergence, les points sur lesquels les théologiens sont substantiellement d'accord ; puis, au plan de la réflexion personnelle, interroger le monde musulman, ses aspirations profondes ; enfin, repenser notre foi dans les catégories et le langage musulmans. Notre langage doit être à la fois fidèle à la révélation chrétienne et, d'autre part, compréhensible par notre interlocuteur dans les mots qui lui sont familiers.

Pour concrétiser cette démarche, le P. Caspar présenta le travail du groupe tunisien « de recherches sur les questions que nous posent les musulmans ». Leur méthode de travail peut se définir ainsi :

- la collecte des questions posées, et leur classement en trois groupes (théologie, vie chrétienne et « questions pratiques ») ;
- la mentalité sous-jacente à ces questions ;
- la doctrine musulmane sur ces sujets ;
- la doctrine chrétienne ;
- les « pistes » de réponse, dans la perspective suivante : *au lieu de répéter les anciennes formules, au lieu aussi d'adopter servilement les essais de nouvelles formulations élaborés en Occident pour un public occidental, nous avons à reprendre les élaborations de la tradition théologique musulmane pour tenter d'exprimer les mystères chrétiens à partir des catégories et du langage religieux musulmans*².

Le P. Caspar termina sa conférence en présentant trois applications de cette méthode de recherche théologique sur les questions suivantes : la révélation et la prophétie, la christologie et la Trinité. Il m'est difficile d'en rendre compte brièvement ici sans fausser le déroulement de la pensée³.

Le débat avec les participants porta essentiellement sur la question provocatrice du P. Caspar : pourquoi avons-nous peur d'utiliser le langage musulman pour dire notre foi, alors que, de tout temps, l'Eglise a repris les langages « païens » pour transmettre le message à tous les peuples...

La conférence du P. Khalil Samir, égyptien, s'inscrit dans la même préoccupation, tout en abordant un domaine particulier : la théologie arabe chrétienne médiévale (du VIII^e au XIII^e siècle). Le P. Samir part d'une constatation : les chrétiens arabes, aujourd'hui, ont peur d'utiliser le vocabulaire religieux arabe, parce qu'il apparaît islamisé, alors qu'il était autrefois utilisé par les chrétiens ainsi que le montrent les écrits des premiers temps de l'Islam.

C'est pourquoi le P. Samir s'est donné comme tâche de rassembler et de publier ces écrits théologiques anciens, souvent inédits (il n'y a pas de « patrologie arabe »), qui traitent les grands thèmes de la confrontation

islamo-chrétienne : l'unicité de Dieu et la Trinité, l'Incarnation et la divinité du Christ, la vérité... Dans tous ces traités, la perspective est la même : les auteurs s'efforcent d'exprimer la foi chrétienne dans la culture arabe et musulmane, en utilisant les schèmes de pensée et les symboles musulmans.

Le débat montra que le problème soulevé par le P. Samir ne se pose pas seulement sur le plan théologique ; l'intervention d'un participant arabe fut un véritable plaidoyer pour la réappropriation de la culture arabe par les chrétiens arabes et pour leur solidarité avec le monde arabe...

notre expression liturgique et notre prière

Il ne restait qu'une journée pour le troisième axe de notre réflexion : l'expression liturgique et notre prière en milieu musulman ; et ce fut malheureusement trop court.

Une première intervention, du P. Zahlaoui, de Damas, nous a présenté rapidement les grandes orientations de la liturgie byzantine : marche commune vers Dieu et prière très ouverte sur le monde entier. Il a ensuite rendu compte d'une expérience liturgique avec les étudiants de la paroisse universitaire de Damas.

Une seconde intervention, des PP. Farias et Troll, a porté sur la prière en Inde, dans la perspective d'incarnation du christianisme dans la mentalité indienne où la méditation a beaucoup d'importance. Ils ont souligné que le dialogue religieux en Inde est tri-latéral, à la fois avec l'Hindouisme et l'Islam, mais il est beaucoup plus important avec l'Hindouisme. Dans la prière personnelle, les chrétiens utilisent des textes hindous et adoptent certaines attitudes de prière. Dans la prière collective non liturgique, des pratiques hindoues sont reprises, telles les « nuits de prières » autour d'un feu, ou la méditation alternée avec des prières litaniques et des lectures hindoues ou coraniques. Enfin, dans la prière liturgique (eucharistie), il est noté l'adoption de signes hindous (encens, châte au lieu de chasubles) et d'attitudes de prières (prosternation, danses sacrées).

Deux témoignages de vie de prière en milieu musulman, dans la banlieue d'Alger et dans le Sud tunisien, ont manifesté très concrètement l'interpellation de l'Islam au plan de notre prière personnelle et communautaire :

4/ Je signale à ce sujet un document très éclairant de la Conférence épiscopale d'Afrique du Nord « *Chrétiens au Magh-*

reb : le sens de nos rencontres, dans *Comprendre*, n° 79-II du 15 novembre 1979.

appel à un approfondissement du sens de Dieu, appel à une attitude de « reconnaissance », à une prière plus centrée sur Dieu. Ces témoignages d'autre part, présentaient comme une grâce de Dieu le fait de vivre notre foi en terre d'Islam. Ils traduisaient aussi la préoccupation de certains participants qui mettaient l'accent, moins sur l'annonce de la foi que sur la signification d'une foi vécue en milieu musulman⁴.

quelques réflexions personnelles

En *positif*, je note deux apports importants pour moi :

- une sensibilisation plus profonde au milieu culturel et religieux dans lequel je vis au Niger.

- une provocation au plan de la recherche théologique, particulièrement sur deux points : celui du langage de la foi, qui est actuellement le thème des équipes du Niger ; et, d'autre part, celui de la Révélation et du prophétisme.

Les « Journées Romaines » m'ont aussi apporté des éléments concernant la méthode de travail, et des informations sur les recherches en cours. Les rencontres personnelles sont également une richesse.

Le *négatif* se traduit par des insatisfactions :

- je reste sur ma faim concernant le dernier axe de réflexion (liturgie et prière) qui m'a paru un peu baclé, faute de temps, alors que c'est justement à ce niveau que je ressens le plus fortement l'interpellation de l'Islam.

- d'autre part, je regrette beaucoup l'absence totale d'Africains noirs pour représenter les communautés chrétiennes d'Afrique de l'Ouest en contact avec l'Islam. Un participant sénégalais était annoncé, mais n'a pas pu venir. Tous les autres représentants des Eglises africaines noires étaient étrangers. Il y a là un manque, qui a été vivement ressenti en face des représentants arabes et asiatiques.

Néanmoins, cette absence n'explique pas totalement le trop petit nombre d'interventions concernant les situations d'Afrique Noire. Bien sûr, le P. Stamer, secrétaire de la Commission Islam de l'Afrique de l'Ouest, a rappelé brièvement les espoirs et les limites du dialogue islamo-chrétien, en particulier la difficulté pour les chrétiens d'être reconnus comme des croyants et des « priants ». Cependant, je dois avouer que, si j'ai découvert un peu mieux la situation des chrétiens arabes et asiatiques en milieu musulman, je n'ai guère progressé en ce qui concerne la situation en Afrique Noire. Je termine

donc par un souhait : que des prêtres, religieuses et laïcs africains apportent leur contribution aux prochaines Journées Romaines. J'invite aussi tous les lecteurs de *Spiritus* vivant en pays musulman à profiter des richesses de ces rencontres, en précisant que le thème de 1981 sera vraisemblablement le suivant : « Chrétiens et musulmans dans le mystère du salut ; une « relecture » du projet de Dieu ».

Niger, Yvon Crusson sma

indications bibliographiques

1/ *Compte rendu des Journées Romaines* à l'I.P.E.A. S. Apollinare, 49, 00186, Roma (Italie).

2/ *Revue Islamochristiana*, également à l'I.P.E.A.

3/ *Revue Comprendre*, 20, rue du Printemps, 75017 Paris.

QUELLE PAROLE POUR QUELLE FAMILLE ?

Je vais chercher à analyser dans cette seconde partie¹ la situation actuelle de la famille. C'est un problème davantage connu, où chacun pourra donc apporter des compléments. Dans ces pages, quand je parlerai de famille, il s'agira généralement du père, de la mère et de leurs enfants. Et par l'expression « famille traditionnelle », je désignerai toujours la « grande » famille : c'est en effet le phénomène qui frappe le plus actuellement que l'éclatement de cette grande famille traditionnelle. Ce que je vais dire est vrai spécialement pour la ville, mais les répercussions s'en font sentir jusque dans les villages.

1/ Une remise en cause de la famille traditionnelle

L'apparition des villes est un phénomène récent, mais très important. Quand un homme vient vivre en ville, il emmène avec lui sa femme et ses enfants, mais pas toute la grande famille. Le foyer se retrouve donc coupé de ses divers liens familiaux. D'ailleurs, même dans les villages, la famille réduite commence à apparaître, justement parce que plusieurs membres de la grande famille sont partis en ville et que les autres ne vivent plus tout à fait ensemble. La propriété privée est apparue, de même qu'un nouveau style de vie.

une cause de déséquilibre pour les parents

Ainsi, en ville, on commence à trouver des personnes âgées, seules et abandonnées. Et également dans les villages, car leurs enfants ne peuvent plus, ou ne veulent plus, les prendre en charge. L'un des soucis qui revient sans cesse dans la bouche des anciens est celui-ci : « Qui prendra en charge mon enterrement ? » Cela entraîne quelques difficultés.

Même pour la famille réduite, la vie n'est plus unifiée comme autrefois, où les garçons allaient au travail avec leurs père et oncles, et les filles avec leurs mère et tantes. Actuellement, le père part au travail tout seul, les enfants vont à l'école, et la mère travaille de son côté ou bien reste chez elle pour l'entretien de la maison. Elle aussi se retrouve beaucoup plus isolée. Si elle n'a pas d'activités professionnelles, elle ne gagne plus sa vie comme elle pouvait le faire au village. Elle devient donc de plus en plus dépendante de son mari, surtout que l'habitude n'est pas encore passée dans les mœurs de faire bourse commune. La femme doit donc se débrouiller avec un petit commerce devant sa porte... ou avec d'autres moyens de la même sorte pour se faire un peu d'argent de poche. C'est ce qui explique qu'elle retourne périodiquement au village, par exemple pour travailler à la plantation.

Mais, au village même, un déséquilibre est né. Autrefois, la répartition des tâches était basée sur toute une conception de la vie. Ainsi, c'est la femme qui donne la vie : lui revenait donc la responsabilité des cultures vivrières. On retrouve ici l'interprétation sexuelle du monde et des activités de l'homme et de la femme. Les impératifs modernes ont fait disparaître cette conception du travail. Mais il y a autre chose. Autrefois, la répartition des tâches se faisait à peu près selon un certain équilibre : l'homme devait assurer la préparation de la plantation (abattage des arbres, etc.), la chasse, la construction de la case avec réfection périodique du toit, éventuellement la protection de la famille en temps de guerre, etc. Actuellement, les choses évoluent. Le toit de la case n'a plus aussi souvent besoin d'être refait, la tôle étant plus solide que la paille... Souvent, l'homme ne construit même plus la maison, ce travail étant confié à un maçon. La chasse tend à disparaître. Aussi, l'homme travaille-t-il beaucoup moins, ou bien alors, il se tourne vers les cultures d'exportation, ce qui cause un nouveau déséquilibre : car lui, l'homme, gagne de l'argent, tandis que ce que produit la femme est consommé en grande partie par les parents et par les enfants.

transformation pour la vie des enfants

L'enfant va à l'école, ce qui est un indéniable progrès. Mais tout n'est parfait... il faudrait se demander d'abord si l'école répond bien aux besoins actuels du pays. Mais ceci est une autre question. Je noterai, pour ce qui nous intéresse, que l'éducation traditionnelle était basée sur la vie en groupe, tandis que l'école, par son système de classements et d'exams, favorise

1/ Voir la première partie de cet article dans *Spiritus* n° 77, p. 386.

au contraire la promotion personnelle. Autrefois, l'enfant se formait en travaillant et en agissant. Il voyait les résultats de son travail et prenait conscience de sa place dans le groupe. A l'école, il apprend des notions théoriques alors que, autrefois, l'éducation était une formation globale, une préparation à la vie, une éducation morale, etc. L'école, elle, se limite à un enseignement de type intellectuel. Je ne cherche pas par là à démolir l'école, mais à démontrer ce qu'elle entraîne. A cela s'ajoute le problème de la langue dans la mesure où, pour la plupart des pays, l'enseignement est donné en français, c'est-à-dire dans une langue étrangère pour l'enfant. Il n'apprend ni à écrire, ni même à lire sa langue maternelle et se retrouve ainsi comme partagé entre deux langages : l'un, « l'intellectuel », le français dans lequel il reçoit l'enseignement, et l'autre, celui de la vie de tous les jours, la langue des relations familiales, celle dans laquelle sont réglés les problèmes de la grande et de la petite famille, celle de la sagesse des anciens. En tout cas, cela cause une coupure certaine entre les parents et les enfants, dans la mesure surtout où les parents, eux, ne connaissent pas toujours le français. De même, une coupure se crée entre les enfants qui vont à l'école et ceux qui ne peuvent y aller. Ce qui est particulièrement grave, c'est la démission des parents. Beaucoup d'entre eux expliquent : « Que voulez-vous que je dise à mon enfant ? Je ne sais ni lire, ni écrire... Si je lui parle, il me répond en français et je ne comprends même pas. » Bon nombre de parents abandonnent ainsi la tâche d'éducation aux enseignants. Mais ces derniers ne peuvent suffire à assumer ce rôle, à supposer même qu'ils le désirent.

Une chose me paraît influencer encore sur l'éducation des enfants : la famille est éclatée, a-t-on dit plus haut : alors, on voit certains enfants qui en font le tour... Lorsqu'ils ont un problème avec leur père ou leur mère, ils partent chez la tante paternelle. Si celle-ci prétend les faire travailler, ils vont chez l'oncle maternel... Ils pourront continuer ensuite chez les grands-parents, l'un ou l'autre des frères ou sœurs aînés, etc. Les raisons de ces allées et venues sont parfois claires, mais les conséquences ne le sont pas moins...! De même, disons que, en un temps où le mariage était vécu dans le cadre de deux grandes familles, celles-ci aidaient généralement à la stabilité. La promiscuité de la ville aurait tendance à produire plutôt l'effet inverse. Lorsqu'il y a un problème dans le foyer, la grande famille n'est plus là pour soutenir et aider les conjoints. Là est peut-être la cause des divorces et adultères qui se multiplient, rendus possibles par une liberté nouvelle, non encore assumée... Et ce sont les enfants qui en paient les conséquences.

une tension entre jeunes et vieux

Toutes ces mutations entraînent également un renversement des valeurs. Autrefois, les anciens étaient respectés parce qu'ils avaient le savoir qui leur venait de leur âge et donc de leur expérience. Actuellement, ce sont les

jeunes scolarisés qui ont le savoir, gage de réussite dans la vie. Et donc qui acquièrent le pouvoir. On voit quels bouleversements s'en suivent.

Le résultat, c'est que vieux et parents se plaignent : « Nos enfants ne nous respectent plus, ils supportent de plus en plus mal notre autorité. » Les cadets acceptent de plus en plus difficilement que ce soient les aînés qui continuent à diriger la grande famille et à intervenir dans leur vie de jeunes, d'abord, et dans leur vie de couple, ensuite. Nombreux sont les jeunes qui se plaignent de plus en plus ouvertement : « Les anciens nous embêtent trop. » Et ils quittent le village pour aller vivre où ils se sentent plus libres. D'autres jeunes expliquent à leurs parents : « Maintenant, nous gagnons de l'argent. C'est nous-mêmes qui payons l'impôt et la dot. Donc, vous n'avez plus à vouloir nous marier de force, ni à nous dire ce que nous avons à faire. » D'autres ajoutent : « Les anciens refusent le progrès et ils nous empêchent d'utiliser de nouvelles techniques. Ils cherchent à nous prendre notre argent et à profiter de nous. Ils ne nous laissent pas nous marier librement, ils gardent le terrain pour eux, etc. »

Ces mêmes jeunes, d'ailleurs, se retrouvent comme divisés en eux-mêmes. Ce qu'on leur a dit à la maison, ce qu'ils entendent à l'école, ce qu'ils vivent dans leur équipe ou divers mouvements, ce qu'ils voient au cinéma ou lisent dans des revues qui viennent d'Occident, tout est différent... Comment faire l'unité de la vie ? Autrefois, les gens se comportaient à peu près de la même façon. Eux-mêmes ont souvent été formés dans la mentalité traditionnelle par leurs parents. Mais ils doivent maintenant choisir un but dans la vie. Car, actuellement, tout le monde n'est pas paysan... Différentes ethnies se côtoient en ville, chacune avec ses coutumes.

D'autres façons de faire apparaissent. A ce niveau-là, l'impact de l'Occident est de plus en plus important, mais il n'y a pas que du positif. D'abord, parce que ce n'est pas le meilleur de la civilisation occidentale que l'on exporte ; ensuite, parce que les façons nouvelles ne sont pas adaptées à la culture africaine actuelle, pas plus qu'aux besoins réels des personnes et des familles. Et surtout, ni les parents, ni les enfants n'ont les moyens de les intégrer aux valeurs anciennes, dans un équilibre harmonieux.

La disparition de la famille matri-linéaire

Lorsqu'il s'agit de la famille matri-linéaire, le bouleversement est peut-être encore plus grand. Le responsable de l'enfant, c'était son oncle maternel. Mais actuellement, c'est le père qui touche les allocations familiales. De plus en plus, les pères gardent les enfants avec eux, mais sans avoir été préparés au nouveau rôle qu'ils doivent donc tenir maintenant, puisque la

grande famille n'est plus là. Le même problème se pose d'ailleurs pour la mère. Car c'est au couple d'assurer maintenant les tâches qui revenaient autrefois aux différents membres de la grande famille. Et évidemment, il ne suffit pas de mettre en place en Afrique le code napoléonien pour que, d'un seul coup, les perturbations soient supprimées... Il y a comme conséquence, beaucoup de difficultés et de souffrances... par exemple, lorsque le père meurt, la famille maternelle n'assure plus forcément ses devoirs envers la veuve et les enfants. Et la famille paternelle n'est pas toujours disposée à prendre le relais. Lorsque neveux et enfants se retrouvent dans la même maison, cela peut aussi créer bien des tensions. Les neveux voudraient continuer à être considérés comme les « vrais enfants » du père, recevoir l'héritage, etc. Or, les enfants du père ne sont plus tellement d'accord pour accepter cette situation. Chacun voudrait profiter à la fois du système ancien et du système nouveau, mais sans en accepter les conséquences...

un nouveau type d'habitat

Autrefois, la vie en commun, en grande famille, était rendue possible par un certain type d'habitat : un quartier ou un village familial, avec des cases ou des maisons, autour de la case à palabres. Tous se retrouvaient pour parler, manger ensemble, etc., c'est là que les enfants étaient formés. Actuellement, en ville par exemple, ce n'est plus possible.

Bien sûr, dans certaines villes africaines, les gens ont gardé des maisons sans étages, avec une grande cour, et cela permet de conserver une vie communautaire : on peut se retrouver à plusieurs dans la cour, spécialement quand il y a un événement familial : naissance, décès, fête, etc. On peut maintenir des contacts et parler avec ceux qui passent sur la route : on reste au même niveau. Et généralement, la cour se trouve justement entre les maisons et la route. Ainsi, les gens qui habitent les différentes « portes » de la parcelle se voient, se connaissent et se parlent lorsqu'ils entrent et sortent : autant de possibilités de contact. Mais lorsque les gens habitent en appartement dans des maisons à étages, c'est terminé. On ne se trouve plus de plain-pied avec la route. Les relations sont diminuées, et la petite famille se retrouve, par le fait même, de plus en plus centrée sur elle-même, avec la tentation pour l'homme en particulier, de sortir le soir, d'aller au bar, etc. Il sera d'autant moins présent à ses enfants. Et pourtant, ce style de maisons à étages risque de s'imposer de plus en plus.

On a beau affirmer que l'on veut beaucoup d'enfants, et que la famille idéale, c'est la grande famille, quand on habite un deux-pièces, on ne peut avoir dix enfants ; d'autant plus que, autrefois, au village, chacun construisait sa maison, mais en ville, il faut payer un loyer.

Le rôle de l'argent

La place de plus en plus importante prise par l'argent cause de fréquentes perturbations familiales, d'autant plus que son utilisation n'est pas encore dominée dans de nombreux cas. Ainsi, la dot était autrefois la remise d'objets symboliques, signe de fidélité et de contrat, entre les deux grandes familles. Elle tend maintenant à devenir une affaire commerciale, une somme d'argent que le chef de famille s'approprie... Avec tout ce que cela comporte comme danger d'une nouvelle exploitation des jeunes, par les anciens : c'est la fille qu'on oblige à se marier (ou à se remarier) de préférence à un riche ou les jeunes gens qui ne peuvent se mettre en ménage parce qu'ils ne trouvent pas l'argent nécessaire à la dot, etc. Certains parents n'hésitent même pas d'ailleurs à utiliser le mariage sacramentel comme moyen d'obtenir de l'argent : « Si vous ne voulez pas payer, nous ne vous donnerons pas la permission de célébrer votre mariage religieux. » Tout cela peut pousser les jeunes vers l'union libre, vers les relations avec les prostituées. De toute façon, la somme consacrée à la dot, c'est autant d'argent qui n'est pas disponible pour le foyer jeune.

De même, un nouveau type de polygamie apparaît. En ville, on ne prend pas plusieurs femmes « parce que cela fait davantage de bras pour la plantation », mais souvent parce que l'homme a de l'argent... alors que, autrefois, c'étaient les femmes du polygame et leurs enfants qui l'aidaient à vivre. Cela change complètement la signification de cette polygamie. Ici apparaissent également, non pas l'adultère qui existait déjà auparavant, mais la prostitution institutionnalisée, le phénomène des maîtresses, etc.

Et même si on n'en arrive pas jusqu'à ces conséquences, il reste qu'en ville, il faudrait plutôt nourrir la femme alors qu'au village, c'est elle qui faisait vivre la famille. Au village, l'enfant était productif, mais en ville, il faut l'habiller, lui payer l'école (notons d'ailleurs que, maintenant, ces mêmes dépenses doivent se faire également au village en ce qui concerne l'enfant). Autant de motivations pour une limitation des naissances, motivations qui seront beaucoup plus fortes que toutes les considérations morales que l'on pourrait faire. Mais à condition que le niveau de vie augmente : car on n'a pas d'exemple de pays en voie de développement où la natalité ait diminué de façon significative sans connaître d'abord une augmentation du niveau de vie.

Au village encore, le partage et la répartition étaient relativement faciles, tandis qu'en ville, c'est tout autre chose. A côté de quartiers résidentiels (les anciens quartiers « européens » occupés maintenant par les classes privilégiées du pays), il y a les bidonvilles ou tout au moins les quartiers populaires. Et l'exode rural ne fait qu'intensifier l'affaire. En tout cas, parents et enfants sont de plus en plus marqués par leurs conditions de vie. Cela trans-

forme obligatoirement en profondeur, toute la vie de la famille, même dans les milieux les plus favorisés d'ailleurs. Il y a chez eux un phénomène inquiétant qui apparaît. L'homme et la femme travaillent. Alors, ils font venir du village un neveu ou une nièce qui va prendre en charge la marche de la maison... sans qu'il soit besoin de le payer. C'est une nouvelle forme d'exploitation car, durant ce temps, ce jeune ne peut ni fréquenter l'école, ni apprendre un métier. Et que penser des enfants ainsi confiés à leurs cousins et cousines à peine plus âgés qu'eux ? Seront-ils éduqués dans des conditions favorables ?

Les facteurs d'exploitation ne manquent d'ailleurs pas. Ce sont, par exemple, les jeunes qui laissent le village pour aller travailler en ville... et dont les parents et chefs de la grande famille récupèrent le salaire, même si ces jeunes sont mariés. Cela peut aller jusqu'à un véritable racket. C'est le cas pour des travailleurs Mossi en Côte-d'Ivoire. Cette façon de faire pouvait se comprendre autrefois, puisque le chef de famille assurait la nourriture et prenait en charge les besoins de tous. Mais actuellement ? Nouvel exemple d'une coutume passée qui devient cause d'exploitation... quand on la maintient dans un autre contexte.

Cet exode rural a des conséquences graves pour la vie familiale, par exemple, lorsque c'est l'homme seul qui est parti en ville, en laissant au village femme et enfants.

une perte du sens familial

Il est bien évident que la dimension « sacrée » de la grande famille ne résiste pas à tant de changements. Les valeurs traditionnelles disparaissent, d'autant plus que le sacrifice aux ancêtres se pratiquait sur leurs tombes. C'était un « culte » familial lié à la terre et qui ne peut donc plus être pratiqué tel quel lorsque la famille s'est dispersée. En particulier par ceux qui habitent en ville... Or, nous l'avons vu, ce culte était la base de l'organisation familiale traditionnelle (ce qui ne veut pas dire qu'une certaine désacralisation ne soit pas un progrès avec de gros avantages).

pourtant, les besoins restent

Cela crée pour le moment un vide certain. Car si les pratiques anciennes disparaissent, les besoins pour lesquels elles avaient été mises en place, demeurent ! Il y a là comme un manque, qu'il n'est pas toujours facile de combler. Car où trouver une autre communauté qui réponde aux mêmes besoins ? De nombreux jeunes et adultes se retrouvent ainsi coupés de leurs racines. N'est-ce pas l'une des raisons qui expliquent le déséquilibre marquant certain-

nement la majorité des familles ? Sans oublier le danger du matérialisme et celui du repliement sur soi. Car se couper de la famille, cela peut être parfois très positif, mais parfois aussi, conduire à l'égoïsme. Tels ces jeunes couples qui ne veulent plus rien savoir de leurs neveux, ni de leurs parents.

une permanence de l'ancien chemin

Il ne faudrait quand même pas croire que le sens de la famille, tel qu'il existait autrefois, a totalement disparu. D'abord, même si les jeunes vivent en ville, en famille réduite (père, mère et enfants) chacun des parents garde des liens avec sa grande famille. Ainsi, ils retournent régulièrement au village, surtout pour les grands moments de la vie familiale : enterrements, fêtes de levées de deuil ou « funérailles », mariages, maladies, présentation des nouveaux enfants aux parents, entretien des plantations qui donneront quelque chose à vendre en ville (cela regarde surtout la femme) etc. Certains n'hésiteront pas à avoir recours à la grande famille, en cas de difficultés dans leur ménage... ni même parfois à offrir des sacrifices aux ancêtres, si cela se fait encore. Une femme qui n'a pas encore d'enfants, même actuellement, s'en va parler sur la tombe des morts de sa famille, pour devenir capable de mettre au monde... Bien sûr, c'est au village que demeurent ces coutumes. Mais cela continue !

De même, en ville, les passages sont nombreux. Les parents de toutes sortes viendront souvent en visite, parfois même trop fréquemment au gré de certains. Lorsqu'une fille non mariée se retrouve enceinte, elle confie souvent son enfant aux grands-parents afin de poursuivre ses études ou son travail. Et cet enfant sera alors éduqué à la manière traditionnelle.

Même si le couple ne voulait pas garder les liens avec la grande famille, de propos délibéré, les responsables de celle-ci se chargeraient de le rappeler à l'ordre. Car, malgré l'évolution actuelle, les chefs de famille n'ont pas renoncé à exercer leur pouvoir. Et pour cela, ils ont facilement recours au seul moyen qui leur reste : la menace de la malédiction ; ce qui les conduit à affirmer leur autorité de façon souvent négative en utilisant la peur. En effet, dès qu'un enfant tombe malade, le jeune foyer aura tendance à croire que ce sont les parents qui ont « parlé » contre eux... Et parfois, les preuves ne leur manqueront pas pour le croire. S'ils n'ont pas d'enfants, le père pensera facilement que c'est à cause de la dot (qu'il n'a pas terminé de payer). Dans le cas de la maladie d'un enfant, l'un des parents cherchera sans doute un responsable dans la famille de l'autre, ce qui peut entraîner toute une suite de drames ! Les cas sont encore fréquents actuellement, où les deux grandes familles, celle de l'homme et celle de la femme, se rejettent l'une sur l'autre la responsabilité des maladies. Il y a encore des chefs de familles pour dire :

« Ton mari (ta femme) est d'une famille de sorciers. Il ne faut pas rester avec lui (avec elle). » Un tel mariage ne dure généralement pas.

De même, on dira à la fille qui refuse le mari imposé par sa famille : « Si tu ne veux pas accepter, nous « parlerons » contre toi ; et quand tu te marieras avec quelqu'un que tu auras choisi toi-même, tu n'auras pas d'enfants. » De la même façon, s'il s'agit d'un jeune qui vient en ville sans la permission de ses parents et qui ne trouve pas de travail, la réponse sera vite donnée : c'est à cause des parents qui sont restés au village. Si le jeune lui-même est convaincu de la malédiction, il est bien évident qu'il ne trouvera effectivement pas de travail tant qu'il ne sera pas retourné au village pour y recevoir la bénédiction traditionnelle. De même, le jeune, marié ou non, qui refuse d'envoyer la majeure partie de son salaire aux anciens restés au village, risque fort de se faire menacer de maladie ou de folie... et là encore, ce ne sont pas des paroles en l'air !

Les jeunes peuvent d'ailleurs rendre la pareille. Si certains vieillards sont abandonnés de leurs enfants, au village, n'est-ce pas parce qu'ils sont accusés d'être sorciers ? Ce qui était recherche d'un développement familial communautaire dans l'harmonie, est devenu moyen d'oppression. Cela explique l'apparition de nombreux mouvements anti-sorciers qui font grandir la croyance en tous ces phénomènes mystérieux et exacerbent encore le problème. D'ailleurs, souvent, il n'y a même pas besoin d'invoquer malédiction ou menace de punition, les cadets ont été éduqués dans l'idée qu'ils ne doivent pas dépasser leurs aînés. Le nombre de céphalées, de maux d'yeux, etc. dont souffrent les étudiants, de même que les échecs professionnels, ont-ils besoin d'une autre explication ! On voit combien tout cela vient perturber profondément la vie familiale actuelle, même lorsqu'elle est vécue en ville et donc assez loin du milieu traditionnel.

2/ Les chances de la vie moderne

Il ne faudrait pas croire que toutes les limites que je viens de signaler soient un réquisitoire contre la vie moderne. Bien au contraire, les différents points que j'ai relevés sont en même temps autant de chances pour vivre quelque chose de nouveau. Je voudrais signaler plusieurs points, sans prétendre être exhaustif.

les avantages de la vie en ville

Si tant de jeunes, célibataires ou mariés, viennent s'établir en ville, c'est bien parce qu'ils y trouvent un climat de liberté beaucoup plus grand qu'au village à l'intérieur de leur grande famille. Certains vont d'ailleurs habiter

dans un quartier où les membres de leur ethnie sont peu nombreux, justement pour échapper plus facilement à ce climat de peur, créé par la hantise des sorciers.

Les enfants aussi trouvent en ville une liberté plus grande. La ville est encore le lieu où il y a un certain confort et des possibilités plus nombreuses pour la famille : école et dispensaire sur place, sans parler de l'eau, de l'électricité, des bars, des cinémas, etc. C'est le creuset où se prépare le monde de demain. C'est le lieu où l'on est en contact avec d'autres cultures et des idées nouvelles, où une autre façon de vivre se fait jour... Tout cela est positif.

C'est en ville qu'ont lieu également des mariages dans un climat de plus grande liberté, avec en particulier la possibilité d'unions entre jeunes d'ethnies différentes. Il y a là une source d'enrichissement certain, même si ce n'est pas toujours facile. (Certains chefs de famille disent en effet : « Ces jeunes nous ont quittés, ils se sont mariés seuls ; maintenant, qu'ils se débrouillent. Leurs affaires ne nous concernent pas. »)

une libération de la femme

C'est souvent en ville que la femme et la mère arrivent peu à peu à sortir de leur rôle traditionnel. D'abord, pour la mère, il y a le fait que la mortalité infantile est moins importante qu'autrefois. Il n'est plus nécessaire d'avoir dix ou douze enfants pour en voir quatre ou cinq arriver à l'âge adulte. A partir de ce moment-là, la femme ne passe plus sans fin de l'allaitement à la grossesse. Elle peut alors sortir de son unique rôle de mère, pour devenir femme et vivre sa vie. C'est en ville qu'elle peut connaître et pratiquer les différents moyens de régulation des naissances. Les facilités qu'offre la ville, école et jardin d'enfants, lui permettent même parfois de mener, en même temps, une vie professionnelle ; de prendre plus largement des responsabilités, au niveau syndical ou politique ; et déjà dans son quartier, à la paroisse, etc. Les associations de femmes ou de foyers, les divers modes d'engagements sont à la fois plus nombreux et plus faciles à trouver dans ce nouveau cadre.

Cela est déjà vrai pour la fille qui grandit en ville. Elle pourra être éduquée d'une façon plus libre qu'elle n'aurait pu l'être au village, surtout autrefois. En premier lieu, elle découvre la vie en mixité, non seulement à l'école, mais dans le quartier, dans les différents mouvements, etc. Cela lui permet déjà - et plus tard, quand elle sera femme - de prendre sa place dans la vie de la cité. Il est vrai que cette évolution gagne aussi les villages où l'on trouve de plus en plus d'infirmières, d'enseignantes, et autres employées.

Mais de toute façon, c'est un phénomène nouveau par rapport à la coutume traditionnelle où l'éducation des garçons et des filles se faisait séparément.

Cependant, les déviations ne manquent pas si l'on n'a pas le souci de chercher avant tout une véritable libération : les jeunes filles peuvent croire, par exemple, se libérer en copiant les attitudes extérieures des garçons, ou en se révoltant contre leur rôle passé, mais sans toujours mettre à la place de ce qu'elles rejettent quelque chose de plus valable. On rencontre ainsi un certain nombre de jeunes femmes qui travaillent et disent : « J'ai de quoi vivre, je peux nourrir mes enfants, je n'ai pas besoin d'un mari ! » Ainsi apparaît un nouveau type de famille... si toutefois on peut appeler famille une telle cellule sociale.

un nouveau style de vie, en couple

En ville, l'homme et la femme se sentent donc plus libres. Ils sont appelés à vivre, non plus au sein de leur grande famille respective, mais en couple. C'est ainsi une chance. Ainsi, apparaissent de plus en plus des couples où mari et femme se sont choisis personnellement. Ils vivent un autre style de vie familiale, avec leurs enfants, dans la complémentarité, sans se limiter aux rôles traditionnels. Cela vient de ce qu'ils ont grandi dans un climat de mixité qui a permis la découverte d'un amour plus personnel. Une idée de fiançailles comme temps de connaissance réciproque fait peu à peu son chemin. Autant de signes avant-coureurs d'un nouveau modèle familial, même si les échecs ne manquent pas. Car on ne passe pas facilement et sans problèmes d'un modèle à un autre.

Ce qui me semble important, à travers tout cela, c'est de ne pas idéaliser les choses, mais de ne pas s'affoler non plus. Et surtout, d'être attentif à ce qui se vit réellement, plutôt que d'en rester à certains clichés qui ne sont peut-être pas aussi représentatifs qu'on voudrait le croire.

Ainsi, on me dit : « Les Africains ont le respect de la vie. » Je veux bien. Mais il ne faut pas oublier quand même le grand nombre de filles qui sont à l'école et qui avortent quand elles sont enceintes. Ou bien : « Les Africains ont le sens de la famille. » Certainement. Mais il ne faut pas oublier le nombre des personnes qui, actuellement, souffrent de solitude. Autrefois, il y avait d'ailleurs déjà des problèmes. J'ai noté celui des orphelins. On sait que dans le monde traditionnel, la place faite aux enfants handicapés ou anormaux n'était pas toujours enviable... quand on ne les supprimait pas purement et simplement. Cela s'expliquait bien sûr par la croyance : car on pensait que ces enfants étaient possédés par un esprit mauvais, capable de nuire à tout le groupe. Mais les conséquences étaient là, malgré tout...

un certain nombre de besoins

A travers tous ces changements, un certain nombre de besoins et d'aspirations se font jour. J'en relèverai quelques-uns :

- le désir d'une formation plus poussée des différents membres de la famille, pour que chacun prenne sa vie en main, d'une façon personnelle, dans une liberté plus grande.
- la mise en place d'un nouveau type de relations à l'intérieur de la grande famille qui soit basé de plus en plus sur l'amour, dans le respect de la vocation de chacun, non sur la contrainte et la peur de la sorcellerie.
- un besoin de vie communautaire, qui n'est plus satisfait par l'ancien modèle familial (parce qu'il est inadapté à la vie actuelle) mais qui reste très profond.
- une nouvelle conception de la fécondité qui ne se limite pas au fait de mettre des enfants au monde.
- l'apprentissage d'une véritable vie de couple, dans l'égalité et la complémentarité.
- un nouveau rôle du père et de la mère, afin qu'ils puissent remplacer la grande famille d'autrefois, d'une façon adaptée aux besoins présents.
- pour les enfants, une véritable éducation à la mixité et une réflexion assez poussée par rapport aux besoins qu'ils ressentent, dans leur nouveau style de vie, afin qu'ils puissent le dominer au lieu d'en être écrasé.

Tous ces points seraient à développer. Je me contenterai d'explicitier rapidement les deux derniers.

une préparation au mariage

J'ai commencé ma description de la famille traditionnelle par celle du mariage. Un nouveau style de famille suppose également un nouveau style de mariage et pour cela, une préparation sérieuse.

Il y avait traditionnellement une éducation sexuelle. Le garçon comme la fille étaient préparés au mariage, mais d'après la conception issue de la coutume, c'est-à-dire comme un couple vivant à l'intérieur de deux grandes

familles et dont le premier but était d'avoir des enfants. Les jeunes n'étaient pas préparés à vivre leur adolescence, dans la mesure par exemple où la fille partait chez son mari dès les premières règles. N'est-ce pas ce qui explique, en particulier, tous les problèmes actuels des adolescents et des jeunes, face à la sexualité ? C'est un autre type d'éducation qu'il faut mettre en place. Et surtout, préparer les garçons et les filles à vivre une véritable adolescence avant leur mariage. La façon dont celle-ci aura été vécue conditionnera la vie du couple et de la famille, plus tard.

un nouveau type de parents

La psychologie moderne et la psychanalyse nous ont fait découvrir l'importance, pour l'enfant, d'un père et d'une mère qui s'aiment, en particulier pour la résolution du complexe d'Œdipe. Dans la mesure où l'enfant comprend que la femme n'est plus seulement sa mère, mais d'abord l'épouse de son mari, il va chercher à imiter son père, pour être, lui aussi, aimé de sa mère. Et c'est cela qui va lui permettre de grandir. De même pour la fille par rapport à son père. Alors, l'enfant, qu'il soit garçon ou fille, verra vivre devant lui un modèle de parents, adapté à la vie moderne, qu'il pourra donc admirer et, plus tard, imiter. Sans oublier que le fait d'apprendre à partager leur père avec leur mère est une première expérience, essentielle pour les enfants, si l'on veut qu'ils soient capables ensuite de partager avec les autres en respectant leurs droits.

Comment expliquer que les futurs maris respectent davantage leurs femmes et cherchent moins à se faire servir par elles, si ce n'est qu'ils ont appris cela dès leur enfance, auprès de leur mère ? C'est aussi important pour la petite fille. Un garçon a le désir de retrouver l'amour de sa mère, chez la femme avec qui il se marie. La femme se conduit à la maison, comme le faisait sa propre mère.

Autrefois, l'homme et la femme pouvaient partager leurs problèmes, chacun de leur côté, avec les membres de leur grande famille respective. Cela n'est plus possible la plupart du temps aujourd'hui. D'où la nécessité pour le mari et la femme d'apprendre à porter ensemble le poids du foyer, partageant au maximum toute leur vie.

Si la femme travaille à l'extérieur, cela suppose que son mari prenne en charge avec elle les travaux de la maison. Ce qui ne se faisait pas tellement autrefois. De même, la femme a besoin de se former de plus en plus, de s'intéresser à ce qui se passe en dehors de la maison, si elle veut prendre sa place de femme adulte, elle aussi. C'est d'autant plus important qu'avec la prolongation de la durée de la vie, la femme vivra plus longtemps après le départ de ses enfants, et qu'il lui faut préparer cette étape. C'est d'ailleurs

tout aussi vrai pour le mari-père. Mais en premier lieu celui-ci est appelé à jouer un rôle plus grand dans l'éducation de ses enfants, surtout là où existait jadis le régime patriarcal. Et non seulement pour s'occuper de ses garçons plutôt que de ses neveux, mais aussi de ses filles.

La famille traditionnelle formait l'enfant en fonction du monde d'autrefois. De la même façon, le foyer dans lequel l'enfant est appelé maintenant à grandir sera le modèle de la vie en société qu'il souhaitera reproduire plus tard. Le type d'autorité qui est vécu, la façon dont l'enfant est respecté (ou exploité) conditionnent l'avenir.

Je résumerai ainsi les exigences qui se posent à la famille actuelle :

- une plus grande liberté pour chacun de ses membres, et une autre façon de vivre l'amour. Ceci d'ailleurs, dans le respect des valeurs anciennes. Car la grande famille traditionnelle avait aussi de réels avantages. En particulier, l'apprentissage de la vie communautaire, et tout ce dont j'ai parlé plus haut. Il est encore possible de le conserver car, ainsi que je l'ai dit, la grande famille traditionnelle garde actuellement une place importante. Le problème qui se pose est donc celui-ci : comment maintenir les valeurs traditionnelles en les vivant de façon moderne ? Comment éviter les déformations qui se font jour maintenant, tout en suppléant au vide laissé par la grande famille ancienne, c'est-à-dire en inventant une adaptation valable pour la vie moderne ?

C'est là une grande question... En voici une autre non moins importante : les chrétiens ont-ils un rôle particulier à jouer ? Ont-ils, dans cette recherche, quelque chose à apporter ?

*3/ La place des chrétiens dans cette recherche **

une action avec les autres

La première remarque à faire, c'est que les laïcs sont évidemment les premiers à pouvoir mener cette recherche. Ils ont à y prendre leurs responsabilités... ce qui suppose que l'Eglise leur donne la liberté nécessaire pour cela !

Mais surtout, je ne pense pas que les chrétiens aient à mener cette action en dehors des autres. Ils n'ont pas non plus à en prendre obligatoirement la direction. Car, pour ce problème de la famille, ils n'ont pas davantage de compétence que les autres hommes qui les entourent ; ils ne sont pas plus favorisés qu'eux. En tout cas, le problème concerne tous les hommes. Et je crois que les allocations familiales - pour ne citer que ce point -

ont eu une place plus décisive dans l'évolution des familles que, par exemple, le Droit Canon.

Il est important d'abord de situer le problème dans sa dimension économique. Ainsi, comment parler de limitation des naissances (même si c'est une question qui se pose également à l'Afrique — malgré ce qu'on entend dire parfois — au moins pour assurer l'équilibre des âges) à des gens qui n'ont ni sécurité sociale, ni retraite-vieillesse, ni assurance-maladie ? Leur seule sécurité, c'est l'enfant. Tant qu'ils vivront dans la peur du lendemain et qu'ils manqueront du minimum, ils chercheront à avoir le plus d'enfants possible. Cela, l'expérience le confirme. De toute façon, vivre une vie familiale équilibrée et épanouissante suppose un minimum de moyens financiers pour avoir une maison et aussi de quoi manger et s'habiller..., etc. Sinon les hommes sont obligés de quitter leur famille pour aller chercher du travail ailleurs. Même si les filles ne se livrent pas à la prostitution, elles seront attirées par des hommes riches qui leur promettent des cadeaux.

J'ai déjà eu l'occasion de signaler que le mode d'organisation de la famille a une dimension politique certaine. A l'inverse, l'organisation politique du pays a obligatoirement des répercussions sur la vie de la famille. Cela pose tout le problème des lois, du régime matrimonial, reconnaissance ou non de la polygamie, montant de la dot, droit pour la femme d'avoir son argent personnel éventuellement en banque, etc... et code de la famille dans le pays. Ainsi, dans un certain nombre de pays africains, une femme ne peut pas ouvrir un compte aux CCP sans obtenir la permission de son mari. Ce qui est un retour en arrière très net par rapport à la famille traditionnelle où la femme avait la libre disposition de son argent.

Un certain nombre de choses ont été faites : on a vu apparaître orphelinats et hospices de vieillards. S'agit-il d'un progrès, on peut se le demander ? Bien sûr, des besoins nouveaux sont apparus dans ce domaine, étant donné la déstabilisation de la famille. Mais n'est-ce pas copier ce qui se fait ailleurs, au lieu de donner à la grande famille les moyens de jouer le même rôle qu'elle avait jadis, en vue, maintenant, de répondre aux besoins actuels ? Comment les familles sont-elles concernées par l'action qui est menée dans ce sens ? Ceci est vrai également pour un certain nombre d'œuvres caritatives de l'Eglise, copiées sur l'Occident et qui ne sont sans doute pas suffisamment intégrées dans le contexte social réel. Il est important, par exemple, de venir en aide aux enfants atteints de la poliomyélite ; mais ce qui se fait est-il en lien suffisant avec les familles ? Cherche-t-on une prise en charge de ces personnes par leur famille ? Ou bien, au contraire, ne les coupe-t-on pas des leurs ?

Ce que j'ai dit précédemment montre aussi qu'une solution valable ne peut pas être trouvée tant qu'on n'apporte pas une réponse suffisante au problème de la croyance en la sorcellerie. Dire : « Ne parlons pas de ces choses ! »

ou encore : « Mais que faire ? » et autres réponses semblables, ne semble pas d'une grande efficacité...

Citons encore les recherches menées pour une véritable éducation sexuelle des jeunes. C'est là un effort très important pour une vie familiale heureuse. Les chrétiens n'ont pas, en ce domaine, plus qu'ailleurs, de solution particulière au départ. Mais ils ont leur place à tenir, comme les autres et avec eux. C'est ensemble que tous ont à chercher quel est le mode de famille qu'il est possible de mettre en place pour répondre aux besoins actuels des personnes et du pays. En suite, les chrétiens verront peut-être quel sens l'Évangile peut donner à ce nouveau mode de vie familiale. Mais ils ne peuvent pas faire l'économie de la recherche en commun ; et l'Évangile n'y apporte, directement, aucune solution.

Il est donc important de respecter les réalités humaines et leur autonomie. Comme l'indique ce texte du Concile sur l'apostolat des laïcs. *Tout ce qui compose l'ordre temporel, les biens de la vie et de la famille, leur évolution et leur progrès, n'ont pas seulement valeur de moyen par rapport à la fin dernière de l'homme. Ils possèdent une valeur propre, mise en eux par Dieu lui-même. Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et cela était très bon (Gn 1,31). Cette bonté naturelle, qui est la leur, reçoit une dignité particulière en raison de leur liaison avec la personne humaine, au service de qui ils ont été créés. Enfin, il a plu à Dieu de rassembler toutes les réalités, aussi bien naturelles que surnaturelles, en un seul tout, dans le Christ (Co 1,18). Cette destination, loin de priver l'ordre naturel de son autonomie, de ses fins, de ses lois et de son importance pour le bien des hommes, rend au contraire plus parfaites sa force et sa valeur propres².*

Il n'est pas question dans les limites de ces pages de proposer des solutions³. Ce que je voudrais signaler simplement, c'est la méthode que nous avons choisie dans le secteur où je travaillais : d'abord, voir comment les réalités étaient vécues, autrefois, dans le monde traditionnel ; par exemple, la vie de famille, puisque c'est ce qui nous intéresse ici. A partir de là, demander aux gens eux-mêmes ce qu'ils pensent de telles pratiques, et dans quel but, à leur avis, les avait-on mises en place ? C'est alors qu'on pourra poser la question : cette façon est-elle encore adaptée et répond-elle à ce qu'on en attendait autrefois ? La réponse ne peut être fournie que par les gens eux-mêmes. Si elle est positive, la coutume est à conserver. Dans le cas contraire,

2/ Décret sur l'Apostolat des laïcs, ch. 2, n° 7.

3/ L'auteur de cet article a mené pendant plusieurs années une recherche en lien avec plusieurs équipes, en ces différents domaines. Signalons en particulier une série de montages audiovisuels sur le mariage et la

famille en Afrique, et une collection de livres sur l'éducation des enfants. On peut en demander le catalogue au CIM, 30, rue Lhomond, 75005 Paris.

4/ *Spiritus*, n° 60, *Des mariages..? Un mariage..?* (septembre 1975).

que propose-t-on pour la remplacer? (Car on ne supprime que ce qu'on est en mesure de remplacer d'une façon plus valable, à condition que les intéressés eux-mêmes trouvent la solution qui leur convient.)

Les chrétiens, avons-nous dit, ont à mener cette recherche avec les autres. Mais il n'empêche que ce qui se vit à l'intérieur des communautés chrétiennes peut avoir valeur de signe. D'autre part, l'Eglise est dépositaire d'une Parole qui la dépasse, et qui peut donner sens à ce qui se cherche ici. Les chrétiens n'ont donc pas à rester sur la touche. D'ailleurs, depuis longtemps, des communautés ont formé des équipes de foyers, se sont préoccupés de la formation des jeunes dans les domaines affectif ou sexuel. Peut-être ne l'ont-ils pas fait suffisamment en lien avec les autres.

C'est pourquoi je voudrais réfléchir un peu à la pratique passée et actuelle des chrétiens et de l'Eglise hiérarchique sur ce point, telle que j'ai pu la percevoir en Afrique.

une action qui ne respecte pas suffisamment la famille africaine

Comme en beaucoup d'autres domaines, on doit bien reconnaître que le modèle de famille importé en Afrique est typiquement occidental. C'était ce modèle qui était pris en charge, non seulement par le Droit Canon, mais par la théologie du mariage. Un modèle de famille réduite à la mère, au père et aux enfants issus des deux.

Par rapport au mariage, le problème est connu. Il a été abordé, en particulier dans *Spiritus*⁴. On en venait à appeler « concubinaires » et à exclure des sacrements les jeunes qui se marient selon la coutume et donc, commencent à vivre ensemble avant de pouvoir célébrer le mariage sacramentel, puisque ce dernier n'est pas envisageable dès le début de leur vie commune. Car le mariage africain est un mariage progressif ! Cette interdiction ne frappe pas seulement quelques particuliers, mais la très grande majorité des chrétiens. Avec toutes les conséquences que peut avoir sur la vie chrétienne de la famille le fait que les parents soient exclus des sacrements, durant les premières années de leur mariage. Et cela, alors même que la pastorale était — et reste encore — très sacramentaliste.

On peut se poser des questions, également, sur un certain nombre de pratiques en vigueur dans l'Eglise. Par exemple, la facilité avec laquelle on casse des mariages dits naturels, pour permettre à l'un ou l'autre d'être baptisé. Est-ce vraiment nécessaire? Que deviennent les enfants dans ce cas? De même, que penser de l'exigence faite au polygame de renvoyer toutes ses femmes, sauf l'une d'elles, pour être baptisé? (généralement, il gardera la plus jeune...). Que vont devenir les autres femmes ainsi renvoyées?

Quel signe peut être l'Évangile pour les enfants ainsi séparés de leur mère ? N'y a-t-il pas là une injustice grave ? Je parle ici de polygames qui veulent devenir chrétiens, alors qu'ils ont été mariés d'après la coutume, et non pas de chrétiens qui désirent prendre une deuxième femme.

Que penser du refus qu'on oppose à certaines femmes qui demandent le baptême, simplement parce qu'elles ne sont pas première femme, mais deuxième ou troisième, alors que cette situation était tout à fait normale dans la famille où elles ont grandi et qu'elles n'étaient pas chrétiennes quand elles se sont mariées dans ces conditions ? La polygamie est contre l'idéal du mariage, peut-être ! mais cela n'empêche pas totalement de vivre une certaine forme d'amour. De toute façon, un idéal est-il un « mieux » que l'on s'impose au départ, ou un but vers lequel on tend ?

A travers tout cela, une chose me semble sûre. Il n'est pas possible de présenter un type de famille, soi-disant chrétien, qui serait valable pour tous les continents, pour toutes les cultures. Il n'est pas question d'imposer aux Occidentaux le type africain de la famille, mais alors, pourquoi faire l'inverse ? Les réalités sont d'ailleurs tout aussi différentes en Amérique et en Asie. Est-ce que chaque peuple ne peut pas vivre de l'Évangile, selon sa culture... ce qui ne veut pas dire : faire n'importe quoi et se conduire n'importe comment, c'est évident !

une certaine conception éthérée de la famille

On présente souvent comme modèle de la famille, Marie, Joseph et leur enfant, Jésus. La manière dont on le fait parfois me semble non seulement inadaptée, mais fautive. On les présente chacun de façon isolée, et sans lien avec leur famille. Alors que l'Évangile parle sans arrêt des frères et sœurs de Jésus. On les présente comme vivant d'une façon absolument « dans les nuages », alors qu'ils ont vécu dans un contexte historique, économique et politique déterminé, qui a énormément marqué leur vie de famille. Dans un peuple colonisé, ils ont vécu comme des « personnes déplacées » en Égypte, pour motif politique, etc.

On les présente d'une façon fautive. En effet, on suppose qu'ils ont vécu un mariage et des relations familiales selon le modèle occidental. Le modèle juif me semble pourtant beaucoup plus proche de ce qui se passe en Afrique jusqu'à maintenant : importance de la grande famille et caractère progressif du mariage. Ainsi, pour Joseph, le problème n'était pas que Marie fût enceinte alors qu'ils n'étaient encore que fiancés : cela était admis dans la coutume juive... mais qu'elle soit enceinte d'un autre que lui. Et c'est pour cela qu'il pense à la renvoyer... sachant qu'il se fera accuser de renvoyer une fille enceinte de lui, à moins de l'accuser d'adultère...

une spiritualité de la famille qui se limite à des principes moraux

Ce qui me semble encore plus grave, ce sont les conséquences que l'on tire de la vie supposée de la « Sainte Famille » : Soyez justes l'un envers l'autre, aimez vos enfants, etc. Bien sûr, tout cela est important, mais me semble manquer singulièrement de souffle ! Paul disait bien : « Enfants, obéissez à vos parents » (Ep 6,1). Mais il ajoutait : « dans le Seigneur ». Ce qui change tout... Et de même pour les parents. Il me semble que l'Eglise a donc autre chose à dire que : « Enfants, obéissez à vos parents ». En tout cas, les principes d'éducation que l'on retrouve dans l'Ancien Testament sont bien marqués par leur temps et ne correspondent donc plus aux exigences de l'éducation moderne.

Ce qui me semble essentiel, par contre, c'est la notion d'Alliance. L'Ancien et le Nouveau Testament présentent l'amour de l'homme et de la femme, comme le signe de l'amour de Dieu pour les hommes. Mais là encore, sous l'influence occidentale, est-ce que l'on n'a pas situé cette alliance, beaucoup trop au niveau du couple, alors que le mariage africain était, et reste, l'alliance entre deux grandes familles. Est-ce que, d'ailleurs, cette dernière forme d'union ne rejoint pas davantage la Bible, puisque c'est avec tout un peuple que Dieu fait alliance, dans l'Ancien Testament. Et Paul nous dit que l'union de l'homme et de la femme est à l'image de celle du Christ et de l'Eglise : encore un peuple. La dimension communautaire me semble trouver là toute sa place. Bien sûr, il y a le texte de la Genèse : « L'homme quittera son père et sa mère. » Ceci appelle l'homme et la femme à se donner totalement l'un à l'autre pour vivre un amour aussi complet que possible. Mais le mariage doit-il obligatoirement être la coupure d'avec sa grande famille d'origine ? Ne peut-il pas être, au contraire, une alliance, avec une autre grande famille, celle du conjoint, pour un partage et une ouverture plus grande ?

De même, la prise en compte du caractère progressif du mariage en Afrique Noire me semble importante. Le mariage, comme la vie de famille, est une marche en avant pour un amour plus grand et une libération plus vraie. La célébration du sacrement de mariage n'est pas le sommet de la vie du couple et de la famille. Le vrai mariage vers lequel nous marchons, ce sont les noces éternelles de l'Agneau, dans le Royaume. Il me semble que des chrétiens africains sont à même de comprendre cela, sans doute plus que d'autres.

En tout cas, on sent très fort le besoin d'une véritable spiritualité du mariage, qui soit en même temps une spiritualité de la famille. Non pas copiée sur la spiritualité des religieux que les gens mariés essaieraient de suivre tant bien que mal, en s'y conformant sans, toutefois, faire « tout ce que font les religieux » ! Comme si l'appel au détachement des richesses et surtout au détachement de soi-même, à la chasteté et à l'obéissance au

Christ et aux autres, ne s'adressaient pas à tous les chrétiens. Chacun selon son état. Ce qui manque, c'est une spiritualité qui prenne en compte les valeurs encore vivantes de la famille traditionnelle africaine et ce qui se cherche dans la famille moderne. Je pense que quelque chose avait été tenté dans ce sens par le mouvement de la Jamaa. Si cela n'a pas abouti, le besoin reste toujours aussi grand.

les limites du culte des ancêtres

J'ai montré plus haut combien la conception traditionnelle de la famille africaine est basée sur les ancêtres. Il y a tout un effort actuellement dans l'Eglise africaine, pour redonner leur place aux ancêtres. Ainsi, le cardinal Emile Biayenda célébra-t-il, à Brazzaville, il y a quelques années, la consécration de l'église Saint-Pierre-Claver en y convoquant les ancêtres, comme cela se fait lorsque l'on consacre la case qui sera le lieu des sacrifices aux ancêtres, chez les Bakongo. Cela me semble effectivement important et significatif. Mais je me demande parfois s'il n'y a pas là une certaine équivoque...

En effet, il me semble qu'on ne rendait pas un véritable « culte » aux ancêtres : ils n'ont jamais été considérés comme des intermédiaires entre Dieu et les vivants, comme le seraient par exemple, Marie, les saints ou les âmes du purgatoire (?). La raison profonde du sacrifice aux ancêtres était, à mon avis, de légitimer et de fortifier l'organisation traditionnelle de la famille et le pouvoir du chef de famille. Remettre en valeur inconditionnellement et sans discernement ce « culte » des ancêtres, cela peut signifier pour certains, tout à fait autre chose que ce que nous y verrions nous-mêmes... Pour de nombreux jeunes, ce « renouveau » pourrait apparaître comme une légitimation par l'Eglise du pouvoir et même, parfois, des abus, des anciens. Et ce, d'autant plus facilement que, même si l'Eglise est définie comme le peuple de Dieu, son organisation reste encore très hiérarchique, pour ne pas dire autoritaire, et que les laïcs n'y ont pas encore trouvé leur vraie place. En tout cas, ne serait-il pas plus important de se situer du côté de ce qui se cherche, en vue d'un respect plus grand de chacune des personnes et d'une liberté plus vraie. La question est donc posée : de quel côté les responsables de l'Eglise vont-ils se situer, et quelles valeurs vont-ils promouvoir ?

la place de la communauté

Le Concile a défini la famille comme « une petite Eglise ». Cela me semble encore plus vrai lorsqu'il s'agit de la grande famille africaine. Il me semble de même très important que l'Eglise soit désignée, au Congo, par le nom de « Famille de l'Alliance », ce qui veut dire que tout ce qui se cherche

et se vit dans les communautés chrétiennes peut avoir un rôle très significatif pour la mise en place d'un nouveau type de famille, à condition que ces communautés prennent en compte les problèmes de la famille et du mariage coutumier, et pas seulement celles du mariage sacramentel.

Dans le secteur où j'étais, nous avons été amenés à suivre la démarche suivante - que je note ici à titre uniquement indicatif et absolument pas comme un exemple à suivre. D'abord, dans la célébration du sacrement du mariage, nous avons été amenés à donner une place de plus en plus grande à la grande famille et, en particulier, à ses responsables. Qu'ils soient chrétiens ou non, ils étaient invités à donner la bénédiction traditionnelle, pendant la célébration, tout en mettant en valeur la liberté du couple, et l'importance d'un amour entre les deux époux. La place de la communauté, famille des chrétiens, était également très marquée. Mais que pouvait signifier un changement liturgique, s'il n'était pas accompagné d'un changement dans la vie des chrétiens ? Avec les responsables des communautés, nous nous sommes dit : participer aux mariages religieux, venir chanter, animer la fête, c'est important, car cela peut lui donner une tout autre signification. Mais cet homme et cette femme qui se marient religieusement aujourd'hui, ils ont commencé leur vie de couple depuis longtemps. Ils ont déjà des enfants (je rappelle en effet que le mariage sacramentel n'est que très exceptionnellement célébré au début de la vie commune). Cela nous a amenés à prendre en compte le mariage traditionnel pour réfléchir à ses valeurs, à son évolution, etc. Ensuite, nous avons été conduits à une retraite en grande famille et en communauté : mise en place de groupes de jeunes, garçons et filles, à l'intérieur des communautés chrétiennes afin de revenir sur toutes les questions posées selon les aspirations des jeunes et de manière à se faire entendre des adultes.

Les communautés ont été appelées à jouer leur rôle, non seulement en ce qui concerne le mariage religieux, mais déjà pour le mariage coutumier de leurs membres, dans le respect de la famille, bien sûr. Il s'agissait en particulier de remettre en question avec la famille le montant de la dot, de veiller à la liberté de choix des fiancés et de leur offrir les moyens de se préparer plus sérieusement afin de vivre un amour plus vrai.

Pour moi, il ne fait nul doute que toute la recherche menée dans les communautés chrétiennes du Congo a eu une importance non négligeable dans la rédaction du « Nouveau Code de la famille » du pays, code qui a été mis en place au cours de l'année de la femme - qui était justement au Congo l'année de la famille... Faut-il y voir une signification ?

Ce que je veux noter, c'est que mettre en place des communautés où sera vécu un nouveau type de relations entre hommes et femmes, de même qu'entre jeunes et adultes, où une liberté plus grande sera donnée à tous

pour un amour plus vrai, tout cela me semble essentiel pour l'avenir de la famille en Afrique Noire. Et cela me paraît être le rôle le plus important que les communautés chrétiennes pourraient jouer face à ce problème. Mais cela pose aussi la question de la qualité des relations qui sont menées dans les communautés chrétiennes et, en particulier, de la place qu'on y fait à la femme dans ces communautés, et aussi dans l'Eglise en tant que telle. N'est-elle pas encore traitée comme mineure ? Cette recherche devrait aller jusqu'à la question du ministère et de l'accession des femmes au sacerdoce, évidemment.

Quoi qu'il en soit, je crois que, pour ces différentes questions, l'Evangile a quelque chose à dire. De même que la façon dont les chrétiens vivent en famille est importante pour la compréhension de leur foi. On leur dit : « Dieu est notre père, Jésus est notre grand frère et Dieu lui-même nous aime comme une mère. » Qu'est-ce que cela peut signifier pour eux ? La vie de famille n'est certainement pas neutre par rapport à toutes ces considérations... Je me rappelle ce catéchumène qui m'avait dit : « Dieu est notre oncle », ce qui était assurément beaucoup plus juste pour lui que « Dieu est notre père », puisqu'il vivait en régime matri-linéaire.

une parole d'amour qui libère

Je crois que ce que les chrétiens ont à apporter dans la vie de famille, c'est une parole qui libère, s'il est vrai que nous ne sommes plus sous la loi puisque c'est l'Esprit qui nous anime (Gl 5,18) et que, dans l'Esprit, nous sommes appelés à la liberté. La façon dont le Christ s'est situé par rapport aux femmes, malgré les coutumes de son temps, semble exemplaire. Et dans le Christ, « il n'y a plus ni homme ni femme, car tous, vous n'êtes plus qu'un dans le Christ » (Gl 3,28). Prendre ces paroles au sérieux change du tout au tout la façon de considérer la femme et le rôle qu'on lui permet de jouer. Car, si l'homme est le chef de la femme, il l'est « comme le Christ qui a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle » (Ep 5,25).

S'il est vrai que « pour entrer dans le Royaume des Cieux », nous devons retourner à l'état d'enfants, car c'est « celui qui se fera petit comme cet enfant-là qui sera le plus grand dans le Royaume des cieux » (Mt 18,4), alors, il nous faut vivre les relations entre parents et enfants à l'intérieur de la famille, d'une façon absolument nouvelle. Les enfants ne sont plus à notre service ; au contraire, ils nous font grandir. C'est d'ailleurs ce que disait le Synode de 1971 : *L'action que les enfants mènent entre eux n'a pas seulement une valeur en ce qu'elle les prépare à leur engagement futur. Elle est déjà, pour aujourd'hui, et pour le monde entier, une source permanente de renouveau... Les enfants appellent l'Eglise à se reconnaître dans leur foi et dans leur espérance. Et, à cause d'eux, à changer de visage.*

De même, Paul affirme qu'être enfant de Dieu, c'est être animé de l'Esprit de Dieu : « Nous, nous n'avons pas reçu un esprit d'esclave pour retomber dans la crainte ; nous avons reçu un esprit de fils adoptif qui nous fait crier : *Abba, Père* » (Rm 8,14-15).

S'il est vrai que Dieu a choisi Jacob plutôt qu'Esau, et David de préférence à tous ses aînés, cela nous oblige à revoir totalement le mode de relation des aînés par rapport aux cadets. De la même façon, l'Évangile appelle les enfants à vivre les relations avec leurs parents sur un mode totalement différent de peur que, eux aussi, ne « fassent plus rien pour leur père et pour leur mère, et qu'ils annulent la Parole de Dieu à cause de leurs traditions » (Mc 7,11). Les relations seront donc vécues dans une optique tout à fait nouvelle car, disait Jésus : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Et dans tout cela, les enfants ont, comme nous tous, à être « au service du Père » (Lc 2,49).

Si Jésus est la vie (Jn 14.6), s'il est venu pour que nous ayons la vie en abondance, alors cela veut dire que les chrétiens peuvent vivre, dans leur mariage et dans leur famille, une fécondité beaucoup plus large que celle qui consiste simplement à faire des enfants. Car il nous propose à tous la fécondité de son amour.

Je ne développerai pas davantage ce dernier aspect. Bien sûr, cela ne nous apporte aucune solution concrète. Ces solutions, nous ayons à les chercher là où nous vivons, dans la réalité quotidienne de la vie de famille, péniblement, mais aussi dans la joie. Et, encore une fois, pas tout seuls, mais avec tous ceux qui nous entourent **...

Sénégal, Armel Duteil cssp.

* Le P. A. Duteil souhaitait restructurer cette 3^e et dernière partie de son article. Mais le texte modifié qu'il nous a envoyé du Sénégal (où il est parti depuis 6 mois) est arrivé trop tard.

** Nous avons le plaisir de faire connaître à nos lecteurs les diverses productions (livres, montages audio-visuels...) réalisés par l'auteur en collaboration avec M^{me} Simone Sarazin (voir page suivante).

vivre aujourd'hui en afrique

Les livres de cette collection sont le résultat de douze ans de travail mené dans des groupes de jeunes et d'adultes, au Congo et en Côte-d'Ivoire, en lien avec des centres d'une vingtaine de pays d'Afrique. Ils partent de la culture africaine et s'appuient sur la sagesse traditionnelle (contes, proverbes...). Ecrits dans un langage volontairement très simple pour être accessible à tous, ils se servent d'images et d'expressions utilisées par les gens eux-mêmes, d'enquêtes, d'exemples concrets. Ces livres veulent dégager des voies nouvelles pour un amour épanouissant, vécu d'une façon moderne dans le monde actuel. Ils cherchent à susciter une réflexion et une action menée en commun et sont ainsi utilisables dans des écoles, maisons de jeunes, etc.

Trois séries nous sont présentées :

1/ « Problèmes de sexualité » - Cette série, loin de se limiter à une étude physiologique, tend à être une véritable éducation sexuelle dans le contexte humain, culturel et communautaire des jeunes. On y trouve : *Connais-toi - Comment faire la vie ? - Pour mieux s'aimer*, etc.

2/ « Découverte de l'amour et préparation au mariage » : *Prépare ton avenir - Qui m'apprendra à aimer ? - L'amitié, l'amour, les filles - Choisis ta fiancée - Aimer, qu'est-ce que c'est ? - J'ai soif d'amour*, etc.

3/ « Comment éduquer nos enfants ? » - Plusieurs livres sont encore en préparation, à côté des brochures déjà parues : *Education traditionnelle et éducation moderne - Ceux qui peuvent nous aider - Nos enfants nous font grandir...*

Une autre série : « Pour bâtir ensemble », s'intéresse aux problèmes de psychologie et de culture. Elle comporte trois volumes destinés aux jeunes et aux adultes : *Apprendre à nous connaître - Vivons ensemble dans la joie - Dépassons nos différences et nos limites*.

Enfin, trois titres sont en préparation sur le « grand problème du mal » : *Sorcellerie : « fétichisme » et magie - La maladie - La mort : nos souffrances deviennent vie*.

Dans cette même collection, les auteurs nous proposent toute une série de montages audiovisuels pour illustrer et éclairer les divers thèmes de réflexion énoncés plus haut. S'y ajoute également un montage de 209 diapositives avec une fiche pédagogique sur *la vie des communautés chrétiennes*.

On peut demander le catalogue de ces productions aux adresses suivantes : CIM (Centre d'Information Missionnaire), 30, rue Lhomond, Paris-5° - M^{me} Simone Sarazin, BP 8008, Abidjan, Côte-d'Ivoire.

courrier des lecteurs

326/ Piéla (Haute-Volta) : Jean-Marie Asselin. — *Je me décide bien tard à un réabonnement. Veuillez m'en excuser. Mais dans votre revue, j'ai le goût et le temps de lire S. de Bearecueil et j'ai apprécié son dernier article : Entrons dans la danse (n° 74). Puissiez-vous garder longtemps ce collaborateur ! Sentiments fraternels (18.4.79).*

327/ Paris : Colette Hermann. — *Tout d'abord, je me présente : élève à l'Institut Catholique de Paris, section I.S.T.R., ancienne déléguée des étudiants. Je ne manque pas de lire votre revue avec beaucoup d'intérêt, dont la dernière (n° 74) particulièrement intéressante au niveau de la réflexion sur la mission — qui, en fait, nous concerne tous, là où nous sommes.*

Aujourd'hui, je voudrais abonner un prêtre que je connais depuis mon enfance, à qui j'ai fait connaître votre revue et qui l'apprécie énormément. Pouvez-vous faire partir cet abonnement du n° 74 ? Je vous en remercie à l'avance... (15.3.79).

328/ Toulouse : Guy Collet. — *C'est bon d'avoir réuni (pour ce n° 74) tous ceux qui ont fait la vie de Spiritus. Merci !*

329/ Bordeaux : R. Gallard. — *Vous me demandez de renouveler mon abonnement à votre revue. J'avoue que j'ai d'abord hésité. C'est sur le conseil d'un ancien que je me suis malgré tout décidé. Pourquoi cette hésitation?... Trois mots vous en diront la raison : « Votre revue m'agace »...*

Hors de France depuis vingt-cinq ans... au travail sur le terrain depuis vingt ans, avec beaucoup d'autres, je suis fatigué d'être

« conseillé », « critiqué », « jugé », « démolé » par cette « intelligentia » qu'avec quelques autres, votre revue représente...

Bien souvent, de votre cabine de « meneurs d'opinion », des mots jaillissent à l'intention des « foules » — je veux parler des chrétiens d'ici — mots que vous croyez originaux, mais qui ne sont bien souvent de fait que la copie de vos confrères « spécialistes » en politique ou en économie...

Vous nous conseillez d'écouter ceux parmi lesquels nous vivons — excellent conseil d'ailleurs ! — mais vous-mêmes, avant de nous juger, avant de nous jeter en pâture aux bêtes, nous avez-vous vraiment écoutés?... Pour nous comprendre, avez-vous appris « notre langue », comme nous, nous nous sommes efforcés d'apprendre celle de ceux au milieu desquels nous vivons?...

Nous ne sommes pas purs, c'est vrai... Mais l'êtes-vous davantage?... La Vérité, nous savons bien que nous sommes à sa recherche... et nous tâtonnons. Vous vous en étonnez?... Comme si on pouvait s'étonner des cals dans la main du paysan, des ongles carrés aux doigts de l'ouvrier, de la douceur de vos propres mains, à vous, les hommes « d'idées » et de « papiers »...

Essayant de réfléchir à ce que vous avez fait par l'intermédiaire de « l'opinion » dont vous semblez vous réclamer — n'est-ce pas d'ailleurs une façon élégante d'éviter la responsabilité?... — je ne puis m'empêcher d'évoquer ce proverbe africain qui me servira par la même occasion de conclusion : « Dresses-tu la panthère à dévorer ton adversaire ? Tu pourrais bien être le plat de son prochain repas... » Bien fraternellement et union de prière (24.4.79).

330/ Garoua (Cameroun) : P. Miault. — *Je n'avais pas l'intention de me réabonner. J'étais fatigué par les perpétuels « questionnements » de votre revue. A mon avis les enquêtes et les recherches sont bonnes, mais elles doivent « accoucher » de quelque chose.*

Or, votre dernier numéro, celui du vingtième anniversaire (le 74) est une remise en cause, un essai de réorientation. A côté de paroles (sinon d'articles) tout à fait dépla-

cées : La hiérarchie catholique a perdu toute crédibilité (et Jésus Christ aussi par le fait même : « Qui vous méprise me méprise »), il y a un article qui correspond à mon sentiment, c'est celui de BONFILS : Par la foi et pour la foi.

A cause de cet article, je vous expédie le montant de mon réabonnement et des frais de rappel. Bien amicalement (29.6.79).

331 / Ouidah (Bénin) : Michel Baron pss. — *En réponse à votre lettre du 18 juin, nous nous permettons de vous faire remarquer que, lorsque nous avons renouvelé notre abonnement à Spiritus, en 1978, nous n'avions nullement l'intention de nous engager pour l'avenir. Par ailleurs, nous nous étonnons de la teneur de certains articles. Nous pensons spécialement au texte de Mike SINGLETON (n° 73) — et plus particulièrement à la note de la page 344 l — et aussi à la lettre de R. Ageneau qui trouve dans notre vie de couple une grande source d'équilibre et d'enrichissement. Nous voyons mal comment de tels articles peuvent aider nos jeunes gens à prendre au sérieux les exigences du sacerdoce auquel ils se préparent.*

C'est pourquoi le Supérieur et les professeurs — tant Africains qu'Européens — du Séminaire Saint-Gall vous prient de rayer notre bibliothèque du nombre de vos abonnés (3.7.79).

332/ Morogoro (Tanzanie) : P. Vermunt. — *Je ne peux pas laisser passer le n° 74 de Spiritus sans exprimer mes félicitations à l'occasion du vingtième anniversaire et j'espère que non pas vingt autres années, mais beaucoup plus, suivront ! J'ai lu le numéro avec intérêt et joie. Non pas que je sois d'accord avec tout ce qu'il contient mais, en général, ça m'aide et, j'espère non pas moi seul mais beaucoup d'apôtres partout. « Cor unum et anima mea » ! Je m'unis de tout cœur à votre travail. Je comprends que c'est difficile surtout à présent que le travail des missionnaires est en question. Mais l'Esprit est avec nous et, s'il le faut, il peut soulever une tempête pour enseigner aux navigateurs apostoliques que, seuls, ils ne peuvent trouver le port final. Mais l'Esprit d'ordinaire souffle ! Et où il veut !*

Mes chers Pères, continuez ! Nous aiderons par nos prières. Où est donc l'Esprit ? Mais il est avec nous ! Donc, continuons, vous à rédiger, nous autres à lire Spiritus. Merci ! Mes souhaits sincères... (12.9.79).

333/ Laval (Canada) : Pierre Hurteau. — *Vous excuserez ma réaction tardive je viens seulement de prendre connaissance de votre édition de février dernier. « Mais où est donc l'Esprit ? » demandait Spiritus à ses lecteurs, à l'occasion de son vingtième anniversaire. Certes, pas dans les pages de R. Ageneau, ni d'A. Bouchard, ses anciens directeurs.*

A lire leur témoignage, l'on devine le drame auquel la fidélité à leur engagement premier a dû affronter ces hommes. Mais, puisque c'est dans la liberté que s'élabore la vérité, je vous pose la question suivante : Que valent, en 1979, tous ces censeurs impitoyables de leur Eglise et qui se révèlent toujours aussi radicalement incapables d'aucune autocritique ?

Libre à Monsieur Bouchard d'entretenir ses rêves sur l'évolution des structures de l'Eglise. Mais fallait-il que votre revue s'en fasse le véhicule privilégié ? De quoi le Peuple de Dieu a-t-il le plus besoin à l'heure actuelle : des analyses stériles et chargées de ressentiment ou de témoignages vigoureux mais fidèles, de fils assez forts pour aimer inconditionnellement leur Mère-Eglise ?

Quant au discours de Monsieur Bouchard sur la place de la hiérarchie et sur le caractère « fonctionnel » du sacerdoce ministériel — assimilé à la mairie d'une commune de la France rurale — un tel discours n'est-il pas suranné ? Quel intérêt peut-il avoir pour vos lecteurs après le Synode épiscopal de 1972 et après la dernière Assemblée de l'Episcopat français à Lourdes ?

Comment A.B. peut-il écrire d'un même souffle : la vie en esprit, Jean et Paul nous l'ont appris (aucun Jean-Paul ne saurait donc s'en dédire !), elle est adoration, amour et liberté dans la vérité ?... N'est-il pas irrévérencieux — j'allais écrire : blasphématoire — d'associer l'Esprit-Saint à son persiflage sur la personne du Pape ? Quel bien les responsables de Spiritus attendent-

ils d'un tel mot à saveur raciste sur la personne de Jean-Paul II ? Votre revue croit-elle contribuer à la Mission en cédant au vieux démon du gallicanisme ?

A ce propos, justement, l'on souhaiterait que certains catholiques de France cessent de juger de tout et de généraliser à partir d'une vue hexagonale de la réalité-Eglise. Vienne enfin l'Europe ! Et que le meilleur du génie français soit libéré des entraves démodées d'un nationalisme cocardier.

De Monsieur Ageneau, il vaut mieux ne rien dire, cet homme souffre trop. Sans doute, peut-on reprocher à des pasteurs leur « silence » et la « sclérose » de leur pensée et de leur administration pastorale. Mais la faute n'en serait-elle pas aussi à tous ces ténors de l'opinion publique dans l'Eglise qui, depuis le Concile, n'ont cessé de réclamer de leurs pasteurs qu'ils consentent humblement à n'être plus que des animateurs au leadership émasculé ? Mais jamais l'humiliation du maître ne justifiera l'arrogance du disciple.

S'il est vrai que l'on doit se réjouir que l'Eglise, redevenue petit troupeau ne se (prenne) plus pour le lieu géométrique du salut, comme l'écrivait Monsieur Bouchard, alors, que chacun accepte les contraintes de la foi et donc de l'obéissance (22.7.79).

334/ Cameroun : Dominique Nothomb pb. : Voilà plusieurs années que j'avais perdu contact avec la revue. Du temps d'A. Bouchard, pour qui j'avais une grande estime, j'ai collaboré assez étroitement à la rédaction de Spiritus. Puis je m'en suis détaché lorsque la direction en fut confiée à R. Ageneau. Je n'étais plus d'accord avec l'orientation de la revue ni avec le contenu de certains articles.

Très aimablement, Joseph Pierron m'a fait envoyer tout récemment le n° 74, après m'avoir demandé une contribution au n° 75 : deux gestes qui m'ont touché et dont je le remercie cordialement. Je me sens donc invité ainsi à réagir au n° 74 : la franchise et le dialogue ne sont-ils pas des signes de l'amitié ?

Dans ce n° 74, l'article de Jean BONFILS

m'a plu énormément. J'y applaudis des deux mains, et sans la moindre réserve. Les dernières pages de l'article du P. YOU me paraissent excellentes et stimulantes. Je remercie ces deux auteurs. Par contre, j'ai trouvé déplacés et discordants les témoignages des deux anciens directeurs. Je comprends cependant que la Rédaction se soit sentie obligée de les publier. Il doit être parfois difficile de concilier le respect des consciences personnelles et les objectifs que poursuit la direction de la revue.

Mais c'est sur les pages 5 à 27 que je voudrais exprimer plus longuement mon malaise.

1, La visée des débuts de Spiritus était, dit-on, celle d'une spiritualité universelle, intemporelle (pp. 6, 7, 17), laquelle, nous assure-t-on ensuite, apparaît sans portée réelle (p. 6). Une spiritualité intemporelle est celle qui se dégage des fondements doctrinaux de la foi chrétienne.

Sans doute si une telle « spiritualité » est produite par un jeu de concepts, elle est parfaitement abstraite, sans portée réelle. Mais si nous croyons à l'Esprit-Saint, ce qui va de soi quand on lit (ou rédige) Spiritus, alors les principes doctrinaux de la foi sont, au contraire, ce qui devient « le plus concret, le plus actuel, le plus décisif ». Ainsi, que Dieu soit Père, mon Père, notre Père, que Jésus soit vivant aujourd'hui, qu'Il nous envoie et nous accompagne chaque jour, que son Esprit soit agissant dans le monde, que Jésus soit mort pour moi et tous les hommes, que son Eglise soit née sur la Croix et manifestée au monde par l'Esprit, le jour de la Pentecôte, qu'elle soit confiée à Pierre, bâtie sur le fondement des apôtres, qu'elle remette les péchés et unisse les hommes par l'eucharistie, qu'elle nous communique le germe de la résurrection et que nous marchions vers les cieux nouveaux et la terre nouvelle, que Marie soit la Mère de Jésus et la nôtre, que la liturgie soit l'actualisation du mystère pascal dans nos vies, que la mission de l'Esprit se réalise aujourd'hui, que l'amour de Dieu soit répandu dans nos cœurs par l'Esprit... — c'est-à-dire tous les principes doctrinaux de notre foi — : pour celui qui croit en l'Esprit-Saint, qui l'a reçu, Lui qui nous a été donné pour que nous

connaissons les dons que Dieu nous a faits » (1 Co 2,12) toutes ces « vérités » sont les réalités les plus concrètes, les moins intemporelles qui soient et elles sont plus décisives pour ma vie quotidienne que toutes les situations socio-politiques dans lesquelles vivent les hommes et moi-même.

Ce qui m'a profondément gêné dans ces pages 5 à 27, c'est cette difficulté constante à concevoir et à saisir comme concret, actuel, vital, ce qui l'est plus que le reste, à savoir les réalités apportées par Jésus et communiquées à chacun de nous par l'Esprit, dans l'Eglise. Ces réalités, certes, sont « surnaturelles », invisibles. Elles sont donc abstraites, théoriques, formalistes, irréelles, pour qui ne vit pas de l'Esprit ; elles sont vie, force, joie, elles sont réelles et actuelles pour qui vit de l'Esprit.

Si, alors, on désire déplacer l'accent pour rejoindre un autre aspect du réel, je le veux bien, à condition de ne lâcher, à aucun moment, ce premier réel qui donne valeur au second.

Puisse Spiritus nous aider à reconnaître l'Esprit non seulement dans les événements extérieurs à nous-mêmes (ce que je ne nie pas), mais avant tout, là où il surgit, agit et transforme plus directement : dans l'écriture, dans le Sacrement, dans le cœur en prière, dans... l'enseignement de ceux qui ont reçu du Christ le ministère, et le charisme, de la transmission de l'Evangile, dans l'amour humble et souvent silencieux des saints et des saintes...

2. On nous affirme qu'à une certaine époque, Spiritus a voulu donner la parole à toutes les tendances théologiques, etc. : la revue est l'œuvre de « tous ceux » qui veulent y entrer dans le respect et l'écoute des autres (p. 18). Je me permets de mettre une sourdine à cette affirmation. Car il me semble plus vrai de dire qu'on a voulu, tout simplement, donner la parole aux représentants d'une autre tendance qu'à celle qui avait prévalu auparavant. C'est parfaitement légitime pour une revue, mais alors qu'on le dise franchement.

Je me souviens qu'en ces années, j'avais envoyé à Spiritus un article sur l'Eucharistie. Il fut refusé. Toute revue a le droit

de refuser un article qui ne correspond pas à ses critères. Je ne m'en suis nullement senti offensé ou lésé. J'ai seulement été étonné du motif de ce refus : je n'étais plus, me disait-on, sur la même longueur d'onde que celle qui était désormais admise. Peut-être étais-je trop « classique » et pas assez « contestataire » ? Trop « orthodoxe » et pas assez « prophétique » ? Je ne sais. Je rendais compte simplement de mon expérience eucharistique, telle que je la vivais dans le concret de mon activité missionnaire au Rwanda. Il est bien vrai que je n'étais plus sur la même longueur d'ondes que plusieurs articles qui paraissaient alors dans Spiritus, et la direction a sans doute bien fait de refuser le mien qui aurait été à contre-courant... Mais alors qu'on n'aille pas dire que tous reçoivent la parole et que Spiritus est un libre instrument, un lieu de communion, d'échange et de dialogue...

[Une simple remarque, par souci de vérité... La décision de faire de la revue « l'œuvre de tous ceux qui veulent y entrer dans le respect et l'écoute de l'autre » date de 1975 (n° 58, premier numéro de la nouvelle équipe rédactionnelle). Le refus de l'article du P. Nothomb date du 15.6.72. Il ne peut nous être imputé... J. Pierron]

3. Ensuite, je réagis mal à plusieurs phrases des pp. 5-27 où l'on oppose ce qui doit être uni. Par exemple, je ne vois pas que les deux directives du P. Lécuyer, en 1970, soient divergentes et mettaient Spiritus dans la tenaille (p. 14) : ne sont-elles pas plutôt complémentaires ? Je ne vois pas pourquoi je ne puis plus hériter de la vérité pour le motif que je dois la faire ? (p. 23) : l'Evangile ne me dit-il pas que je dois accueillir la Parole et la mettre en pratique ? L'un ne va pas sans l'autre. Et ainsi de suite...

4. Enfin, je n'aime guère le texte que, depuis 1972, je pense, on lit sur la page 2 de chaque numéro, et rappelé ici page 26 : L'expérience et la praxis des communautés constituent le premier lieu théologique d'une réflexion sur la vie de foi. Le « premier » ? Je me permets d'en douter... Le premier lieu théologique n'est-il pas et ne doit-il pas être, aujourd'hui comme hier, la Parole inspirée par l'Esprit de Dieu et transmise dans l'Eglise et non la praxis ou l'expérience ? Et par quel conformisme ré-

pète-t-on encore un slogan qui fut tellement à la mode après Vatican II, comme si on l'avait mal lu : L'Eglise, c'est d'abord le Peuple de Dieu ?...

Selon Vatican II, l'Eglise est d'abord un mystère, un don gratuit de Dieu, avant d'être un peuple. L'Eglise, peuple de Dieu, est l'objet du second chapitre de Lumen Gentium, et non du premier. Oui, l'Eglise est ce don reçu d'abord par tous les chrétiens lors de leur baptême. Mais selon saint Paul, la construction de cette « maison » des baptisés a « pour fondation les apôtres et les prophètes (Ep, 20), et non les baptisés eux-mêmes, sans plus. On peut toujours dire, bien sûr, que l'Eglise, c'est d'abord le Peuple de Dieu et non pas les clercs qui enseigneraient... : mais de la sorte, on ironise et on trompe les gens, pour qui les clercs en question sont, bien sûr, les prêtres, les évêques et le pape, et on a vite fait de voir dans de tels « clercs » une superstructure futile et inutile. Mais est-on alors l'écho de Vatican II et du Nouveau Testament ?

Dans le même sens, j'ai achoppé à la dernière phrase de la page 27, qui est une citation. On nous dit, avec beaucoup d'assurance, que la source créatrice de la théologie de demain ne sera ni... ni... ni..., mais l'engagement du « laos » dans la vie du monde, centre de gravité de l'Eglise de demain. Je demande qu'on me fournisse les fondements bibliques de cette thèse. Je me permets de penser que la source créatrice de la théologie de demain, comme celle d'hier, sera l'Esprit-Saint reçu dans la foi, cet Esprit qui, seul, nous fait comprendre les paroles de Jésus et nous en fait vivre

(et la théologie a-t-elle une autre ambition ?) J'applaudis à l'idée que les universités et les chercheurs en chambre feront moins pour cela que les simples membres du laos, si ceux-ci sont des saints. Mais je conteste qu'un engagement dans la vie du monde puisse, par lui-même, engendrer une théologie chrétienne digne de ce nom.

En terminant, je remercie la Direction de Spiritus d'avoir publié dans le n° 74 la remarquable étude de l'Abbé Monsengwo Pasinya sur l'inculturation du message à l'exemple du Zaïre. J'ai beaucoup apprécié la maturité, la hardiesse et l'équilibre de ce théologien africain. De même, les excellentes pages de S. Gqubule montrent qu'on peut appliquer harmonieusement les deux orientations proposées par le P. Lécyer : actualiser, dans une condition historique déterminée, ce qui est permanent dans le message de l'Ecriture (29.5.79).

335/ Rome : Ph. Rouillard. — Merci pour la qualité et l'intelligence de l'ensemble des articles de la revue, qui nous aident à sortir de perspectives européennes trop limitées. Pour mon enseignement portant sur les sacrements, en milieu international, tout cela m'est précieux, et j'apprécie particulièrement toute information et réflexion sur l'Afrique de l'Ouest que je connais un peu et donc que j'aime... 17.12.79.

336/ Suisse : Franz Camenzind. — Abonné à Spiritus depuis seize ans, je reste profondément intéressé à tout ce que j'y lis, spécialement aux articles de spiritualité (Nothomb, Raguin...), de théologie biblique, d'expérience pastorale, spécialement dans les pays socialistes et sur le continent africain. Merci pour votre travail... (17.12.79).

le point de vue des responsables d'instituts

à propos du n° 76

Missions Africaines de Lyon : Pierre Legendre, conseiller provincial. — *Je vous envoie ma réaction au cahier n° 76 : Foi en l'homme, foi en Dieu. Réaction toute personnelle, mais évidemment teintée de nos conversations au sein du Conseil provincial. C'est un numéro solide et intéressant, dont l'austérité de la composition et du propos reflète davantage l'aspect « recherche » que l'aspect « expérience ». Mon impression serait que la réflexion vient plus d'une analyse de textes pastoraux ou d'orientations produites par les Eglises d'autres continents que de l'analyse d'actions menées suffisamment longtemps par assez de personnes, pour refléter précisément ce qui se vit du rapport « foi en l'homme et foi en Dieu » dans les Eglises les plus jeunes de notre monde. Toutefois, j'ajoute connaître la difficulté qu'il y a à rejoindre cette expérience. Je dis aussi que les auteurs des communications sont ou ont été bien insérés dans des Eglises étrangères. J'apprécie que ce soient ces gens-là qui prennent la parole.*

J'ai personnellement puisé beaucoup dans l'article de Eugène JUGUET. Il touche là à des questions fondamentales qui nous sont posées lorsque nous sommes appelés à motiver, dans le langage d'aujourd'hui, notre démarche de foi pour rencontrer l'homme d'une autre culture et lui permettre d'entendre Jésus Christ.

Tel que je connais pas mal d'amis sur le terrain en Afrique, ils auront apprécié, je pense, les deux articles complémentaires de Jan VANKRUNKELSVEN et de Louis RAISON. Il sera intéressant de savoir un jour com-

ment ces grandes orientations pastorales sont réalisées dans la pastorale quotidienne. Ayant participé jadis à la mise en forme d'objectifs pastoraux d'une portée identique... j'ai eu la surprise de constater que rien ne suivait sur le terrain. Ou alors que la réalisation en était conduite tout à fait originalement par rapport à la manière européenne d'avoir formulé les objectifs. Car il faut reconnaître que notre Magie, à nous autres Européens, est celle de faire tenir toutes choses sur le papier.

J'ai déjà lu pas mal de choses de Arnel DUTEIL. Ce qu'il dit dans son article ne m'a donc pas provoqué le choc de la nouveauté. Mais je crois que la référence à sa situation donne plus d'impact à son propos. J'ai l'impression que plusieurs confrères apprécieront et essayeront d'analyser leur situation et de se remettre en cause, même si l'article est long, dense, et charrié beaucoup de choses.

Je suis plutôt mal placé pour donner mes réactions à la description que fait M.-Th. DE MALEYSSIE des religieuses dans le Vietnam d'aujourd'hui. Mais je tire mon chapeau aux religieuses présentées. Leur intégration à la vie des gens éveille en moi le souhait que tant d'entre nous, malheureusement contraints par la manière dont nous situons et dont nous vivons notre ministère missionnaire, puissent trouver des modes de présence et d'action qui rendent possible une telle intégration.

J'ai essayé, selon la note de la rédaction, d'entrer dans le dynamisme de la pensée de Jean-Marie MARTIN, d'autant que le texte aux Philippiens 2 est effectivement fondamental pour notre foi en l'homme, ressaisi par l'homme plénier, ce Jésus de condition divine. Mais j'avoue être resté en chemin. Je crains que beaucoup aient fait comme moi. Peut-être simplement faute de donner le temps nécessaire à une pensée qui ne se livre pas à la première lecture. Mais il faut savoir que le temps du missionnaire est plutôt bousculé, alourdi par la chaleur et quelquefois peuplé de moustiques...

Franciscaines Missionnaires de Marie : S^r Geneviève Eguillon, assistante provinciale. — *L'article : Maîtriser le changement, de Jan VANKRUNKELSVEN, est un sujet intéres-*

sant où chacun peut se sentir plus ou moins concerné. De présentation agréable, avec un texte aéré, aux caractères d'imprimerie variés, cet article est rendu vivant par de bons et nombreux exemples sur des questions tendant à devenir banales.

Eugène JUGUET, dans un article intéressant, facile à comprendre, note deux tendances actuelles chez les missionnaires :

1) pour les uns, le cœur de la démarche missionnaire est l'écoute de l'autre et la participation à leur expérience de foi, fusent-ils non chrétiens.

2) pour les autres, l'annonce explicite de l'Évangile est leur démarche : ils envisagent seulement l'universalité du salut par la foi en Jésus Christ (et non les questions de développement, etc.).

Actuellement, il semble que le débat entre ces deux tendances se ferme, alors qu'un dialogue est plus que jamais nécessaire. Car la foi est relation : on ne peut détacher le message de la qualité de la relation entre nous, ceux au milieu desquels nous vivons. Entre nous, les autres, et la Vérité doit s'établir une relation de Foi. La Vérité et l'universalité de la Foi chrétienne exigent un sursaut de foi chrétienne :

1) en nous-mêmes — « L'étranger » nous invite à vérifier notre foi par une écoute plus attentive de la Bonne Nouvelle ;

2) en « l'étranger » — Si nous croyons en l'universalité de la foi chrétienne, il nous faut faire confiance en sa capacité de la reconnaître pour vraie. S'il n'y parvient pas, c'est à cause de nos limites dans la compréhension de la Vérité ;

3) en la Vérité elle-même : Nous l'avons rencontré en Jésus Christ. L'Évangile n'a rien à craindre de la confrontation avec les manifestations de la Vérité chez les autres.

Nous ne pouvons mettre l'Évangile sous le boisseau, mais nous devons tout faire pour nous assurer que c'est bien l'Évangile que nous mettons sur le lampadaire.

Quant à l'article de Jean-Marie MARTIN, le sujet : Résurrection et Création, m'intéressait au plus haut point. Mais je ne peux pas dire que j'ai réussi à saisir la pensée de l'auteur. Je désire que Spiritus publie des articles de théologie, même difficiles et d'un esprit renouvelant les questions, mais encore faut-il qu'ils soient compréhensibles. Je ne crois pas que celui-ci soit accessible à l'ensemble des missionnaires, surtout des religieuses.

Enfin, Armel DUTEIL dans Pauvre avec les pauvres ? fait bien le tour des questions qui se posent avec beaucoup d'acuité et a le mérite de dire les choses concrètement et sans faux-semblant. Par ailleurs, si l'article ne donne pas de solution (mais y en a-t-il une ?), il provoque à la réflexion. C'est un bien, même si des réformes de structures s'imposent, lesquelles dépassent sans doute les possibilités concrètes des lecteurs. Mais ces questions demandent à être posées et réfléchies.

Notre-Dame des Apôtres : Françoise Delhaye, conseillère provinciale. — J'avoue que c'est la première fois depuis bien longtemps que je lis en entier un numéro de Spiritus, ceci afin de pouvoir donner un avis plus honnête. Et lorsque je m'attaque à un article qui semble m'intéresser plus particulièrement, je suis rarement prise par ce que je lis, même lorsque l'article est facile (ce qui n'est pas le cas, cette fois, de celui de J.-M. MARTIN, réservé aux spécialistes de la question).

Très praticable au contraire est l'article sur la Haute-Volta. Entre les deux, des articles abordables et intéressants, mais trop du genre « cours de philo », me semble-t-il, celui de G. ESPIE, en particulier.

Le contenu de ce cahier 76 justifie bien en fait le sous-titre de Spiritus qui se veut en même temps « expérience » et « recherche ». Mais ceux qui, au loin, espèrent peut-être une aide plus immédiate, peuvent-ils s'y retrouver ? Peut-on en même temps servir d'instrument de précision pour laboratoire et d'outil à usages multiples pour tous terrains ?...

Notre-Dame des Apôtres : Marie-José Goepfert, conseillère provinciale. — C'est un

sujet d'actualité bien choisi que celui de Jan VANKRUNKELSVEN et, à mon avis, bien analysé puisqu'il montre à la fois la nécessité du changement, ses dangers, l'usage qui peut en être fait : au service ou au détriment de l'homme. Quand l'auteur dit que les gens deviennent le jouet des forces extérieures, je pense, pour ma part, qu'ils l'ont toujours été, mais que les manifestations en ont été moins éclatantes. Pour trop de gens, le changement n'a de sens que dans la mesure où il apporte un surcroît de bien-être matériel. Ce n'est pas, bien sûr, le sens que nous voudrions voir au changement. L'article a le mérite de nous inviter à une réflexion sur le changement aboutissant à la croissance de « tout » l'homme. J'y retrouve d'ailleurs certaines idées de la théologie de la libération. Bref, j'apprécie cet article ou cette étude qui

mériterait d'être discuté dans nos communautés.

Quant au texte de Michel BONNET : la foi dans un pays industrialisé, c'est le genre d'articles que j'aime à lire dans Spiritus. Non pas qu'il soit très confortable, puisqu'il me dérange et m'interpelle. Cet aspect : « foi aux pauvres, foi en Dieu » me remet en question et c'est ce qui est bon. Et c'est précisément pour cela qu'il vaut la peine d'être médité.

Ayant vécu en pays musulman, j'apprécie particulièrement l'idée qui insiste sur la place du missionnaire venu vivre « avec les étrangers des relations de foi mutuelle. Croire en eux, en espérant un jour être cru par eux... »

notes bibliographiques

L'enjeu thaïlandais

par *Sylvia et Jean Cattori*

La mer de Chine méridionale avec son importance stratégique et ses ressources pétrolières risque de devenir un des théâtres privilégiés de la lutte d'influence entre grandes puissances. Le royaume de Thaïlande, sur son flanc sud était devenu pour les Américains un verrou essentiel dans l'endigement de la poussée révolutionnaire en Chine et en Indochine. Aux yeux de Pékin, il est aujourd'hui la première ligne de défense contre le « social-impérialisme » du Vietnam qui reconstitue à son profit l'Indochine. La Thaïlande reste donc l'enjeu d'une compétition très forte.

Mais le conflit externe est doublé d'un conflit interne. Ici, Sylvia et Jean Cattori conduisent une analyse sociologique de l'impérialisme qui détruit le mythe de la Thaïlande, pays heureux. Le chapitre 2 de l'ouvrage est remarquable : il étudie l'influence des anciennes structures de la société thaïe et montre que le résultat est tel qu'un tiers des paysans et la moitié des citadins vivent aujourd'hui « dans l'absolue pauvreté ». La vieille oligarchie terrienne (royauté, familles aristocratiques, hauts fonctionnaires gouvernementaux et clergé bouddhiste) possède plus de la moitié de la terre. Cette oligarchie interne n'était pas capable de jouer le relais entre le peuple asservi et le capital transnational nord-américain et japonais. Les services spécialisés du Pentagone, de la C.I.A. et du Départe-

ment d'Etat font naître au sein des forces armées thaïes une bourgeoisie compradore. Dans cette situation d'oppression, les formes d'opposition trouvent un appui décisif en 1973 parmi les étudiants. Mais le triomphe de la révolte ne sera que de courte durée et la reprise en main se fait rapidement, d'autant plus que la résistance se trouve située en plein cœur des débats et conflits des partis communistes.

A ce sujet, la deuxième partie de ce livre est intéressante. Les auteurs essaient de comprendre pourquoi en 1976 des milliers d'étudiants, d'ouvriers et de paysans grossissent les rangs des maquisards, et pourquoi en 1979 des centaines d'entre eux rompent avec le P.C.T. ou font défection. En tout cas, ce n'est pas à cause de l'attrait de la nouvelle politique gouvernementale.

Voilà un livre à lire pour qui veut comprendre ce qui se joue en ce point chaud du globe.

L'Harmattan, Paris, 1979, 256 p.

Mariage chrétien, modèle unique ? questions venues d'Afrique.

par *Michel Legrain*

L'objectif de ce petit ouvrage est de faire réfléchir sur un problème pastoral qui est souvent un handicap pour l'Eglise en Afrique. Depuis un siècle environ que l'évangélisation a pris racine sur ce continent, le droit matrimonial de l'Eglise a toujours été la grande croix des chrétiens et des missionnaires en Afrique Noire, avant de devenir la pierre d'achoppement du clergé africain. Une Eglise ne peut se résigner au vide matrimonial qui sévit chez elle à l'état endémique.

Une première partie de l'ouvrage présente les métamorphoses du mariage chrétien en Occident, car « ce sacrement pas comme les autres » n'a pas facilement trouvé une formulation et un rituel en nos pays. Le mariage a ceci de particulier en effet par rapport aux autres sacrements

qu'il ne relève pas de la seule compétence de l'Eglise, qu'il est aussi pour l'Etat une institution, que Eglise et Etat sont entrés en compétition en face de cette réalité sociale. Cette partie rapide, mais claire, montre bien les problèmes qui se posent encore à ce sujet dans l'Eglise occidentale.

Qu'advient-il lorsqu'une législation canonique, qui reflète l'évolution occidentale rencontre une culture où les chemins des noces sont bien différents. Tout d'abord, il faut bien constater que le mariage traditionnel - sous des formes très diverses - n'a pas le même sens que le mariage occidental, qu'il vise une alliance plus large que celle de deux individus... qu'il ne s'aborde pas de la même manière, qu'il n'a pas le même processus d'accomplissement... La juxtaposition des deux mariages, traditionnel et chrétien, ne peut être une solution. Le christianisme saisit les hommes dans une situation donnée : c'est là que la conversion doit jouer. C'est là qu'il est peut-être possible d'ouvrir de nouvelles voies d'approche. Ecartant celles qui, parmi ces approches, lui semblent fausses, le livre n'apporte pas une solution, mais détermine une plage de recherche qui peut amener les Eglises d'Afrique à incarner la richesse de l'amour du Christ et qui peut donc le manifester dans une Eglise qui reste une, tout en étant plurielle.

Joseph Pierron

Le Chalet, Paris, 1979, 124 p.

Sorcellerie, chimère dangereuse ?

par Meinrad P. Hebga

Le livre du P. Hebga est intéressant *a priori* en raison de la triple personnalité de son auteur : Africain camerounais, chercheur scientifique, prêtre jésuite. Le but de ce livre est de pulvériser les certitudes toutes faites aussi bien des partisans que des adversaires inconditionnels de ce qu'on appelle « sorcellerie » et « magie » en Afrique. Il serait faux d'affirmer que ce livre apporte des réponses définitives : l'auteur entend nous faire part de ses recherches

en ce domaine, poursuivies depuis douze ans.

La partie analytique décrivant l'univers de la sorcellerie est de loin la plus importante : 214 pages en 10 chapitres *Le monde de la nuit ou l'invisible — Imprécations et malédictions — Ensorcellement ou envoûtement — etc.* Dans la deuxième partie, *notre problème est de savoir*, dit le P. Hebga, *si les affirmations de la sorcellerie et de la magie correspondent à la réalité extérieure, ou s'il s'agit de créations subjectives plus ou moins conscientes?... Qui ne voit*, continue l'auteur, *que la réponse à une question aussi difficile ne saurait être simple ?* Pour son essai d'interprétation générale, l'auteur procède par paliers successifs. Il examine d'abord le niveau du langage ésotérique et symbolique, puis celui du langage « réaliste ». Ensuite, il dégage des approches populaires la nature du pouvoir occulte, tandis que l'analyse des démarches philosophiques et scientifiques lui permet de silhouetter la nature des phénomènes paranormaux telle qu'elle apparaît en cette fin des années soixante-dix.

Evidemment, on peut reprocher à cette dernière partie d'être trop brève et pas très satisfaisante dans la mesure où les conclusions auxquelles elle conduit sont peu nettes et provisoires : mais n'est-ce pas en cela qu'elles sont honnêtes ? *Nous avons passé en revue trois niveaux d'interprétation réalistes : populaire, métaphysique et scientifique... Bien conscient des limites des résultats obtenus quant à la connaissance de la magie et de la sorcellerie, nous nous félicitons du moins de n'avoir pas cédé à la facilité, ni affiché des certitudes qui nous font défaut. Vraiment, le problème n'est pas simple* (p. 285).

Merci au P. Hebga pour cet aveu final : il fait partager ainsi sa recherche à ses lecteurs auxquels il apprend à être ni crédules ni incrédules, mais lucides et modestes, montrant par ailleurs dans son dernier chapitre comment un chrétien peut en ce domaine être libre de toute vaine crainte et très sensible aux mystères de sa culture africaine.

Paul Coulon cssp

Inadès-Editions, Abidjan, 1979, 307 p.

**Confucius et Jésus-Christ,
la première théologie chrétienne en Corée,
d'après l'œuvre de Yi Piek, lettré coréen.**

par Jean Sambae

Yi-Piek... ? Connais pas. C'est dommage. Il vaut la peine d'être connu. Car tout jeune — il avait à peine 30 ans — il a été, voici deux cents ans, avant même d'être baptisé, l'initiateur de la première communauté chrétienne, autant dire le fondateur de l'Eglise catholique de Corée.

Lettré confucéen, considéré par les siens comme un sage, comme un saint, il découvre l'enseignement du Christ dans des ouvrages chinois édités par les Jésuites de la Cour impériale de Pékin. Il y voit comme le prolongement, l'épanouissement de la doctrine de Confucius. Il y voit surtout la réponse à toutes les questions que se posent ses amis, lettrés confucéens comme lui, sur la « vérité de la vie humaine ». Et c'est bientôt l'émerveillement de cette âme juvénile qui voit fleurir et fructifier autour de lui ces « semences de l'Evangile » enfouies dans les livres sacrés — les classiques — de la Chine ancienne, collationnés par le Sage le plus illustre de l'Extrême-Orient : Confucius.

Bien étrange, cette rencontre de l'Evangile et de la sagesse chinoise. Action de l'Esprit ? Certes, mais surtout, affirme l'auteur, « fécondité mystérieuse » de l'enseignement confucéen, capable de conduire les esprits droits à la connaissance de la vérité chrétienne, à sa « re-connaissance ».

Et d'affirmer que *les peuples d'Extrême-Orient ont peut-être vécu des millions d'années en servant le vrai Dieu, en attendant de reconnaître un jour le Dieu de Jésus Christ*. Est posée dès lors la question centrale de la *vocation du Confucianisme à être reconnu un jour dans l'Eglise comme un acheminement au Christ*.

Pour Piek, affirme l'auteur, la chose va de soi, l'Evangile s'insérant tout naturellement dans la doctrine confucéenne du « Ciel » de l'Humanité, de la Perfection qui est achèvement de la piété filiale.

Il faut noter ici que l'on rencontre la même conviction chez un ensemble d'écrivains chinois convertis à la foi chrétienne. Ainsi en est-il du D^r Paul Sih, affirmant : *Confucius est le plus grand des nôtres car personne n'eut comme lui cet amour filial envers Dieu... Confucius n'est sage à mes yeux que dans la mesure où il fait confiance au Ciel. Et le Ciel — chez Confucius — est l'un des noms de Dieu*.

Il n'est, pour s'en convaincre, que de relire certains textes, soit de Confucius, soit d'autres sages contemporains. A titre d'exemple :

*La volonté du Ciel, pour moi,
c'est le compas pour le charbon,
c'est l'équerre pour le menuisier.
Je sais que le Ciel aime les hommes
(Confucius).*

Au plan moral, domaine propre de Confucius, la conclusion s'impose et elle a été vécue par des millions de ses disciples :

— *L'homme qui est vraiment homme sert le Ciel comme il sert ses parents.*
Et aussi ce texte de Mei-Ti :

— *Tout homme doit avoir une règle dans ses actes moraux.*
— *Cette règle ne peut être que la volonté du Ciel et le Ciel veut que les hommes s'aident et s'aident les uns les autres.*
— *Le Ciel bénit qui fait le bien.*
— *Il maudit qui fait le mal.*

Et c'est tout naturellement que, dès lors, Yi Piek identifie le Ciel de Confucius — ou celui que des anciens appelaient le Seigneur d'en-Haut — avec un être absolu, doué de volonté, Créateur, Providence et Juge suprême, celui-là même qu'il découvre dans les livres importés de Pékin... Et tout aussi naturellement qu'il voit en Jésus Christ l'expression la plus parfaite de Dieu, le Verbum factum qui réalise l'union de la Voie humaine et de la Voie divine, de l'humanité et de la divinité dans sa vie concrète et réelle. Jésus Christ, Révélation de Dieu par la perfection de la piété filiale, Yi Piek le propose à l'adoration et à l'imitation de ses amis dans un poème qu'il intitule : *Hymne à l'adoration de Dieu*. Il n'est pas encore baptisé ; le premier

baptisé coréen le sera un peu plus tard. Suivra une autre œuvre, tout aussi poétique, qu'il appelle : *Essence de la Doctrine sacrée*. Deux ouvrages qui vont susciter critiques et violentes réactions — qu'explique l'environnement historique — mais la foi de Yi Piek, basée sur une solide connaissance des classiques chinois, en sort victorieuse puisqu'elle parviendra à convertir des lettrés — même parmi les plus hostiles — qui seront bientôt les premiers martyrs de l'Eglise de Corée.

C'est à travers ces écrits que l'auteur découvre et analyse cette théologie nouvelle, fruit original d'une démarche de sagesse étrangère aux systèmes théologiques de l'Occident. Analyse minutieuse et documentée, basée sur une interprétation de textes anciens que, seul, pouvait mener à bien un Oriental connaissant de l'intérieur les mentalités et les traditions des peuples d'Extrême-Orient. La démarche de l'auteur nous paraît parfaitement cohérente. Son analyse, tout autant que son expérience rejoignent le témoignage d'auteurs chinois désormais célèbres.

Nous en citerons quelques-uns :

Dom Lou : *Les penseurs de Chine* (...) *se rendront compte que pour aborder le mystère du Ciel, nous n'avons pas à nous déplacer sur un sol étranger. Ils poursuivront la route que Confucius nous a tracée.* — Et John Wu : *Quand je songe à Confucius, à Mencius et à Bouddha, je ne suis pas loin de les appeler, comme saint Justin le martyr faisait de Socrate, Aristote et Platon : des Pédagogues destinés à conduire les hommes à Dieu.*

Qu'on est loin de la fameuse « Querelle des Rites » ! Qu'il est heureux surtout que, à la suite de la décision de Pie XII, les Chinois, les Vietnamiens, les Coréens, etc., puissent rester fidèles à la fois à leur passé « religieux » le plus pur et à leur foi chrétienne.

Ceci dit, la thèse du Père RI, présentée à l'Institut Catholique de Paris en 1977, est une excellente contribution à un travail

beaucoup plus vaste commencé depuis longtemps et qui se poursuit avec un entrain nouveau dans le cadre de l'Institut de Spiritualité chrétienne de Taipei (Taïwan) : son but est d'intégrer les valeurs de la Tradition confucéenne et bouddhiste dans la formation chrétienne. Nous restons persuadés qu'à travers cette recherche se confirmera sur des bases plus scientifiques, l'intuition du Dr Sih, déjà cité : *En devenant catholique, j'ai appris à ne rien abandonner des traditions chinoises, mais au contraire, j'y ai découvert de nouveaux trésors. A travers les événements de ma vie, où les traditions de l'Orient rejoignent celles de l'Occident et s'y mêlent, j'ai découvert lentement et patiemment que la vérité est éternelle.*

Thomas Elhorga mep.

Beauchesne, coll. Religions, Paris, 1979.

Renouveau dans l'Esprit et service de l'homme.

*par le card. L.J. Suenens et
Dom H. Camara*

Deux discours parallèles sur un thème commun. Le but est net : *Nous avons cru qu'en nous exprimant ensemble sur deux accentuations qui déterminent aujourd'hui un cli-vage entre chrétiens (les « charismatiques » et les « engagés »), nous pourrions peut-être aider à dépasser certaines exclusives appauvrissantes et à conjointre ce que Dieu a uni ; le premier et le deuxième commandement. Le pari est-il tenu ? Certes, il y a une volonté de communion... Mais la tension entre les deux groupes est peut-être nécessaire pour une meilleure approche de l'Evangile. La pensée chrétienne n'est pas totalisante : elle nous laisse une multitude de réalisations qui sont notre tâche.*

Joseph Pierron

Lumen Vitae, Bruxelles, 1979, 142 p.

livres reçus à la rédaction

Au fil de l'année : l'Évangile. Les dimanches de l'année C, par J. Perron (*Le Cerf, coll. Lire la Bible/59, Paris, 1979, 360 p.*). — L'expérience montre que, bien souvent, le texte biblique demeure hermétique à l'homme d'aujourd'hui. L'auteur, professeur au Centre Théologique de Meylan, s'est proposé de donner des évangiles du dimanche un commentaire tout à la fois accessible à tout chrétien et fondé sur les recherches bibliques les plus récentes et les plus sûres.

Les Évangiles du dimanche : année C. — Tome 1 : de l'Avent à Pâques ; tome 2 : de Pâques au Christ-Roi — par Marc Sevin (*Le Cerf, coll. « Dossiers libres », Paris, 1979, 174 et 220 p.*). — L'auteur, exégète d'Orléans, offre les instruments nécessaires pour analyser et comprendre les évangiles de chaque dimanche ou fête. Il ne s'agit ni d'homélies ni de commentaires au sens ordinaire du mot. Cet ouvrage, sérieux, accessible aux non-spécialistes, sera utile à tous ceux qui veulent se nourrir de l'Évangile.

Selon Saint-Jean. Une femme de Samarie, par Philippe Dagonet (*Le Cerf, coll. « Epi-*

phanie », Paris, 1979, 200 p.). — Certains textes de l'Évangile nous atteignent plus directement et exercent une sorte de fascination. Le P. Dagonet a relu pas à pas le texte de la Samaritaine. Certes, il tient compte des travaux des exégètes, mais il ne se laisse pas enfermer dans la technique. Il maintient tout le dynamisme de la Parole.

Celle qui écoute : Marie de Magdala, par Philibert Avril (*Le Cerf, coll. Epiphanie, Paris, 1979, 148 p.*). — Au détour d'une page d'Évangile, une figure peut nous faire signe et nous montrer ce que réalise la Bonne Nouvelle en ceux qui l'accueillent avec simplicité et sympathie. L'auteur montre comment le souvenir de cette femme peut nous aider dans notre quête de bonheur, par-delà la souffrance, la culpabilité et la peur, par le moyen de cette rencontre avec Celui qui fut son Seigneur et Ami.

Oser croire en l'Église, par G. Martelet (*Le Cerf, coll. Epiphanie, Paris, 1979, 192 p.*). — L'Église est-elle en ce monde la présence du Christ ou sa caricature ? Reste-t-elle un chemin ou est-elle devenue une impasse ? Peut-on encore la prendre au sérieux ? Si oui, à quelles conditions ? Sans renier jamais l'apport salutaire d'une juste critique, il faut oser croire en l'Église pour devenir chrétiens en nous-mêmes et pour les autres.

J'espère ton Royaume aujourd'hui. Textes de Saint-Augustin, présentés par Sr Douceline (*Le Centurion, coll. Fontaine Vive, Paris, 1979, 158 p.*). — Dans l'œuvre immense d'Augustin, un modeste opuscule contient son projet de vie religieuse en communauté fraternelle. Cette règle, écrite il y a seize siècles pour les moines

d'Afrique, demeure à ce jour la charte d'un grand nombre de familles religieuses.

Elle est ici présentée à l'aide de grands textes, tirés de l'œuvre d'Augustin, qui dégage sa conception de la vie commune de sa signification, de ses grands axes, de sa visée.

Présence du renouveau charismatique, ouvrage collectif (*Pneumatique-Chalet, coll. Chemin Neuf, Paris, 1979, 254 p.*). — Ce livre collectif écrit par des religieux engagés dans les groupes de prière ou les communautés du Renouveau se veut un témoignage de la prière charismatique ; il propose une réflexion théologique sur certains aspects de l'espérance chrétienne au sein du Renouveau.

Nous, chrétiens de Pologne, ouvrage collectif (*éditions Cana, Paris, 1979, 168 p.*). — L'élection du pape Jean-Paul II a une nouvelle fois éveillé l'attention du monde sur ce pays et son peuple, sur ses paradoxes, dont le plus grand est d'être un pays socialiste avec une population catholique dans une écrasante majorité. Mais qui sont ces chrétiens de Pologne ? Comment ces hommes jugent-ils la réalité où Dieu et l'Histoire les ont placés ? Quelle est aujourd'hui la situation de l'Église en Pologne ?

L'évêque dans la ville, par le cardinal François Marty (*Le Cerf, coll. Epiphanie, Paris, 1979, 176 p.*). — Dix ans d'épiscopat à Paris : en une vingtaine de pages, le cardinal redit les grandes lignes de force et les espérances de son épiscopat parisien. Puis huit grandes conférences montrent sa foi, sa vision de l'Église, les tâches auxquelles le peuple est convié. Avec finesse et bonhomie, il établit le contact immédiat et ouvre à l'amitié.

éditions...

cultures et foi

Le cahier 70 de cette revue : *Comme des nomades... à la rencontre de l'autre*, s'interroge sur la rencontre des peuples et des cultures, sur les conflits et les crises. Pour les nomades que nous sommes, ceux-ci sont peut-être le signe d'un passage, la trace du souffle de Dieu. A signaler spécialement l'article de notre ami regretté, Jean-Yves Jolif : *Faire germer du neuf* - et celui d'Edgar Haulotte : *La foi biblique et l'étranger*. Ce cahier dont la présentation est soignée peut aider tous ceux qui travaillent au service du tiers monde et luttent contre le racisme (5, rue Ste-Hélène, 69002 Lyon).

axes

Le dernier cahier d'Axes a pour titre : *Hindouisme et christianisme en dialogue*. C'est une anthologie de textes de Suzanne Siauve (1919-1975). Philosophe convertie, indienne réputée, elle a eu toute sa vie le souci de faire mûrir ce dialogue. Aucun des problèmes relatifs au tiers monde qui ne l'ait touchée. D'où la variété et l'actualité des textes présentés (5, rue Jean-Ferrandi, 75006 Paris).

revues...

bible de jérusalem

Ce n'est pas une nouvelle traduction, mais une nouvelle édition de la Bible de Jérusalem déjà largement connue et appréciée. Cette présentation est due au P. J.-P. Bagot, catéchète, spécialiste de la pédagogie biblique. Le changement consiste en de nouvelles introductions qui précèdent chacun des livres de la Bible et porte sur les problèmes spécifiques de notre temps. Le lecteur se sent concerné par les tâtonnements et les découvertes d'un peuple affronté à des problèmes semblables aux nôtres. Un guide de lecture permet de se reporter aux passages fondamentaux de ce livre. Est ainsi évité le danger d'une anthologie qui détruit le tissu biblique. Mais les textes majeurs restent mis en valeur. Enfin, une 3^e colonne fait découvrir la « pointe » du passage, l'idée essentielle ; la ligne directrice oriente ainsi la lecture.

le livre de poche

Il publie en 3 volumes la traduction intégrale de la Bible. Il a choisi le texte œcuménique de la TOB qui est le résultat du travail commun des exégètes catholiques, orthodoxes et protestants.

informations...

sessions

1. *Chrétiens et musulmans aujourd'hui. Construire ensemble un monde plus fraternel.*

Tel est le thème de la session organisée par le Secrétariat pour les Relations avec l'Islam, du 1^{er} au 11 juillet 1980, à Orsay. Elle est proposée à tout animateur chrétien, susceptible de diffuser ensuite dans son secteur d'activités l'enseignement reçu.

Le programme comprend deux aspects : a) connaissance de l'Islam (Coran, Mohamed, Hadith, culte, anthropologie coranique et courants musulmans modernes). - b) réflexions théologique et pastorale à partir d'expériences vécues. Les places étant limitées prendre contact au plus tôt avec le Secrétariat, 54, rue de Varenne, 75007 Paris.

2. *Dans la vie d'un peuple se fonde l'Eglise.* Aux prêtres, religieux, religieuses, à ceux qui partent pour la 1^{re} fois et qui s'interrogent sur les chances de l'Eglise en mission, Action catholique et Mission propose une session du 1^{er} au 6 juillet 1980, à Fontenay-sous-Bois. S'adresser, 21, rue du Faubourg St-Antoine, 75541 Paris Cedex 11.

Lettre ouverte sur nos chiffres.

10.414.485 passagers transportés par Air France d'avril 78 à avril 79.

Ces chiffres représentent des hommes.
Parmi eux, une majorité d'hommes et de femmes d'affaires français
ont choisi Air France pour leurs déplacements.

Leurs raisons :

Le réseau Air France.

161 villes desservies dans 77 pays.

La flotte Air France.

106 avions dont: 4 Concorde, 23 Boeing 747
et 14 Airbus.

L'envergure d'Air France.

3^e compagnie mondiale en passager/km
sur les liaisons internationales. 7^e entreprise exportatrice
française. 1^{er} exportateur français de services.

Laissons parler les chiffres : ils prouvent à eux seuls
la contribution d'Air France au développement
commercial de la France.





Voulez-vous connaître d'autres prières, de tous les temps et de tous les pays ?

Voulez-vous, au-delà des prières chrétiennes, découvrir des prières juives, musulmanes, hindoues ?

Voulez-vous recevoir chaque mois, chez vous, une relance de la prière ?

Voulez-vous lire les témoignages des grands priants et des reportages sur les lieux de prière ?

Voulez-vous savoir quels livres, quels disques, quels centres spirituels peuvent vous aider à prier ?

Alors, abonnez-vous à prier

offre spéciale réservée aux nouveaux abonnés
11 numéros (au lieu de 10) : 80 F

Mettez votre nom et votre adresse au dos de ce bulletin et retournez le avec votre

règlement à l'ordre de **prier** à

prier développement

163, bd Malesherbes 75849 PARIS CEDEX 17

Nom

Adresse

.....

s'abonne pour 11 numéros à la revue **prier** et règle

ci-joint 80 F à l'ordre de **prier**

CCP PARIS 22 235 65 Z